COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

LE CANTONNIER

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

HENRI CONSCIENCE

Publiées dans la collection Michel Lévy

L'ANNÉE DES MERVEILLES	1 vol.
AURÉLIEN	2 —
BATAVIA	1 —
LES BOURGEOIS DE DARLINGEN	1 —
LE BOURGMESTRE DE LIÉGE	1 —
LE CANTONNIER	1 —
LE CHEMIN DE LA FORTUNE	1 —
LE CONSCRIT	1 —
LE COUREUR DES GRÈVES	1 —
LE DÉMON DE L'ARGENT	1 —
LE DÉMON DU JEU	1 —
LES DRAMES FLAMANDS	1 —
LA FIANCÉE DU MAITRE D'ÉCOLE	1 —
LE FLÉAU DU VILLAGE	1 —
LE GANT PERDU	1 —
LE GENTILHOMME PAUVRE	1 —
LA GUERRE DES PAYSANS	1 —
LE GUET-APENS	1 —
HEURES DU SOIR	1 —
LA JEUNE FEMME PALE	1 —
LE JEUNE DOCTEUR	1 —
HISTOIRE DE DEUX ENFANTS D'OUVRIERS	1 —
LE LION DE FLANDRE	2 —
LA MAISON BLEUE	1 —
MAITRE VALENTIN	1 —
LE MAL DU SIÈCLE	1 —
LE MARCHAND D'ANVERS	1 —
LE MARTYRE D'UNE MÈRE	1 —
LA MÈRE JOB	1 —
L'ONCLE ET LA NIÈCE	1 —
L'ONCLE REIMOND	1 —
L'ORPHELINE	1 —
LE PAYS DE L'OR	1 —
LE REMPLAÇANT	1 —
LE SANG HUMAIN	1 —
UN SACRIFICE	1 —
SCÈNES DE LA VIE DE FLAMANDE	2 —
SOUVENIRS DE JEUNESSE	1 —
LA TOMBE DE FER	1 —
LE TRIBUN DE GAND	2 —
LES VEILLÉES FLAMANDES	1 —
LA VOLEUSE D'ENFANTS	1 —

La propriété littéraire en langue française des œuvres de M. Henri Conscience appartenant à M. Calmann Lévy, il poursuivra comme contrefaçon toute réimpression faite au mépris de ses droits, soit en France soit dans tous les pays qui ont ou qui auront des traités internationaux avec la France.

Imp. DESTENAY, St-Amand.

LE

CANTONNIER

— L'ILLUSION D'UNE MÈRE —

PAR

HENRI CONSCIENCE

205772.





PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1876

Droits de reproduction et de traduction réservés

station, et ses habitants étaient obligés d'aller chercher à trois quarts de lieue le point d'arrêt le plus proche.

A l'endroit où la chaussée de Bolderhout traverse la voie ferrée, s'élevait une maisonnette de garde, en maçonnerie, à peine assez grande pour contenir le lit de l'homme qui était chargé de fermer les barrières au passage des trains. Cet employé devait également surveiller une autre barrière située à une portée de fusil de la première, ~~et la fermer~~ aussi de temps en temps, pour prévenir tout accident.

Sans doute le garde-barrière était un homme marié et père de famille, car on avait placé, non loin de sa maisonnette, un vieux wagon de deuxième classe, descendu de ses roues, pour lui servir de logement supplémentaire.

Autour du wagon s'étendait un jardinet bien entretenu, dont les allées, bordées de gazon d'Espagne, semblaient ourlées de festons de pourpre. Là fleurissaient, en plein soleil, les

dernières pivoines rouges, les ancolies bleues, les lys blancs, les renoncules couleur de feu, et surtout les premières roses de l'année, qui parfumaient le wagon-cabane de leur douce et rafraîchissante senteur.

Contre le wagon même, une main amie avait planté quelques pieds de vigne vierge. Ces vignes avaient poussé leurs tiges grimpantes jusqu'au dessus de la plate-forme et la couronnaient d'un dôme de feuillage, tandis que la brise matinale agitait leurs rameaux flexibles des deux côtés de la petite porte.

La vieille voiture avait vraiment l'aspect d'un gigantesque nid d'oiseau enfoui dans la fraîche verdure ; mais cette image poétique était écartée par les rideaux blancs de la petite fenêtre, et par la rieuse petite tête d'enfant qui, de temps en temps, regardait au dehors.

Il était donc évident que non-seulement cette étrange demeure était habitée ; mais que les êtres qui l'occupaient étaient contents de leur

humble toit, et pouvaient encore rendre des actions de grâces à la Providence.

Ce qui semblait contribuer à leur bien-être relatif, c'était la jouissance d'une assez grande étendue de terrain, contiguë au chemin de fer, dont on avait fait un jardin potager, planté de tout ce qu'une main industrieuse peut tirer de la terre pour la nourriture d'une famille.

C'était au milieu du mois de juin. Le soleil avait dardé, toute la matinée, des rayons d'une ardeur presque intolérable ; mais à présent il inclinait déjà vers l'horizon, et quoique l'air fût encore très-chaud et très-lourd, on pouvait respirer un peu plus librement. Sur le terrain potager, entre les bandes d'une pièce de pommes de terre, un homme était occupé à travailler avec une bêche. Il paraissait âgé de trente-cinq ans environ, il était grand et robuste, et son visage, aux traits franchement accentués, indiquait à la fois le courage et la sérénité de l'âme.

En le voyant travailler, on s'apercevait bien

vite qu'il maniait la bêche d'une façon toute particulière et qu'il ne s'en servait pas avec aisance. En effet cet homme était privé de sa main gauche et tandis qu'il enfonçait sa bêche en terre de la main droite, il pesait sur le milieu du manche avec son bras mutilé, pour tenir son instrument droit, ou bien il poussait ce bras par dessous pour soulever la terre et la jeter de côté.

Il était en train de rehausser les plants de pommes de terre, suivant la coutume flamande, et de grosses gouttes de sueur coulaient le long de ses joues, tant il mettait d'ardeur à son travail.

De temps en temps il levait la tête pour regarder avec sollicitude du côté d'un berceau de chèvrefeuille dressé contre la haie avec de vieilles branches d'arbres.

Sous le feuillage verdoyant et fleuri de ce berceau était assise une vieille femme immobile comme une statue de bois, les yeux fermés et les mains jointes posées sur ses genoux. Elle

devait avoir atteint la limite extrême de la vie, car son dos était voûté, et les rides de son visage paraissaient si nombreuses et si profondes, qu'on eùt dit qu'elle n'avait plus que la peau sur les os.

Ce jardinier manchot était le cantonnier Jean Verhelst. Pendant que, pour reprendre haleine, il appuyait son coude sur le manche de sa bêche, en tenant son regard fixé sur la vieille femme, un doux et paisible sourire vint effleurer ses lèvres. Il la vit lever ses mains tremblotantes au-dessus de sa tête, tâter le feuillage autour d'elle et tâcher d'atteindre un objet qui échappait à sa recherche. Cet objet était une fleur de chèvrefeuille qui pendait à deux pieds au moins au-dessus d'elle. Enfin elle la saisit avec une sorte de joie nerveuse et enfantine, la flaira un moment, puis la glissa dans son fichu.

Le cantonnier fit quelques pas jusqu'à la vieille femme et lui dit en riant.

— Ah ! ah ! mère, je vous y prends. Vous

vous plaignez toujours de n'avoir plus d'odorat ; qui donc, alors, vous a dit qu'il y avait une fleur suspendue au-dessus de votre tête ? Vous ne pouvez pas la voir, et pourtant vous l'avez trouvée.

— Oui, vous le savez bien, Jean, répondit-elle, il y a comme cela des jours où je sens encore quelque chose, quand le temps est tout à fait calme. Mais il me semble qu'il fera de l'orage aujourd'hui ou demain : ma pauvre jambe me fait mal.

— En effet, ma mère, dit le cantonnier il y a en l'air comme la menace d'un changement de temps. Là-bas, très-loin, derrière le moulin, on distingue une bande noire dans le ciel. Aussi l'air était si lourd aujourd'hui que les oiseaux pépiaient sous la feuillée.

— Venez, Jean, asseyez-vous à côté de moi, que je vous entende parler... Ah ! c'est bien malheureux tout de même, d'être aveugle. Une triste et éternelle nuit, sans fin...

Le cantonnier s'assit à côté de sa mère sur le banc de bois, lui prit la main, et lui dit avec une tendre compassion :

— Mère, vous voilà donc encore dans des dispositions tristes aujourd'hui. Sans doute c'est un grand malheur d'être aveugle, mais Dieu l'a voulu, et ce qu'on ne peut pas changer, il faut le supporter avec patience. N'êtes-vous pas entourée d'enfants qui vous honorent, qui vous aiment, et qui ne vous laissent manquer de rien ?

— Oui, mais tout ici est si triste et si morne ! murmura la vieille femme. Lorsque nous demeurions en ville, j'entendais des bruits de toute espèce ; les cris des hommes, le roulement des voitures et des charrettes, le bruit des tambours quand les soldats passaient dans la rue, et quelquefois la musique..... Oh ! alors je me sentais vivre.

— Mais, objecta Jean avec une nuance de reproche, ici, résonnent les chants des oiseaux, et là, dans la maison, chantent aussi et rient et jasent nos chers enfants.....

— Non, non tout cela est trop calme, trop monotone pour une pauvre aveugle qui ne vit plus que par l'ouïe, répliqua la vieille femme avec un soupir.

— Que voudriez-vous donc, mère ?

— Demeurer en ville, Jean, comme on vous l'a promis.

— Otez cela de votre tête, ma mère. Le poste de chef de station n'est pas vacant, et d'ailleurs nous y perdrions. Songez donc : l'administration, par faveur spéciale, m'a donné un vieux wagon et la jouissance gratuite d'une grande pièce de terre. Nous vivons ici modestement, mais sans inquiétude. Dans notre jardin et sur notre champ croît tout ce que nous pouvons désirer : des pommes de terre, des choux, des salades, du céleri, des navets, des radis, des oignons. Nous n'avons besoin de rien acheter. L'air est sain ici, et le pays est beau. Les gens du village nous aiment et nous estiment.

— Oui, oui tout cela est bien, vous êtes

content de peu ; mais en ville c'était bien mieux. Vous avez risqué votre vie, Jean, et perdu votre main gauche pour sauver un pauvre conscrit qui allait être écrasé sous le train. Chacun a loué votre dévouement, et l'on vous a promis une bonne place. Pourquoi ne tient-on pas la parole qu'on vous a donnée ?

— Mais, ma mère, répliqua le cantonnier, ma place est bonne. Je ne peux plus travailler ; que ferait un forgeron avec une seule main ? et que puis-je désirer de plus qu'une vie calme et tranquille ?

— Jean, Jean, grommela la vieille femme, vous n'avez pas la moindre ambition. Songez donc à vos enfants !

— Je ne les oublie pas, ma mère. C'est précisément pour eux que j'aime mon emploi. Il y a ici une excellente école avec un instituteur instruit et vigilant. Voyez donc, notre petit Alexandre a dix ans à peine, et il sait déjà lire et écrire comme un avocat, et parler de toutes sortes de

choses qui dépassent notre intelligence. J'ai été à l'école aussi, ma mère, vous le savez bien ; mais l'instituteur était un paresseux, et nous laissait passer notre temps à ne rien faire. C'est ainsi que je suis resté ignorant, et ce que je savais mal, je l'ai bientôt oublié. Oh ! ma mère, une bonne école est un trésor inappréciable, et puisque je l'ai trouvée ici pour mes enfants, je regarderais comme une sottise et même comme une faute grave de m'en aller et de jeter au vent un avantage comme celui-là.

La vieille femme inclina la tête en signe d'adhésion, et, comme si ses idées avaient pris un autre tour, elle dit en élevant la voix avec une sorte d'orgueil :

— Tu dis vrai, notre petit Alexandre est une perle d'enfant, si bon, si intelligent, si appliqué !... Et il aime tant sa grand'mère aveugle ! L'année dernière déjà il a remporté beaucoup de prix, et maintenant il a des chances, n'est-ce pas, d'obtenir le premier prix d'écriture ?

— Il paraît que oui, ma mère.

— Mais pourquoi, depuis quelque temps, revient-il si tard le soir ? on n'en jouit presque plus. Ah ! J'avais tant de plaisir à l'entendre ! Il m'expliquait tout ce qu'il avait appris, ou ce que le maître lui avait raconté.

On entendit retentir dans le lointain le bruit d'un cornet à bouquin.

— Le train va passer, dit le garde-barrière. Restez assise, mère, je reviens à l'instant.

Il se rendit aux barrières près de sa maisonnette, les ferma des deux côtés de la voie, puis courut à une portée de fusil plus loin, où il ferma également les barrières d'un second passage à niveau.

Puis, il resta là debout, tenant dans sa main son drapeau roulé, jusqu'à ce que le train fût passé et que la fumée eût disparu.

Revenu auprès de la vieille femme aveugle, il répondit à sa question :

— Pourquoi notre petit Alexandre reste si tard

dehors. Vous le savez bien, ma mère. M. Vereecken, le notaire, a un petit garçon, son second fils, un peu plus âgé que le nôtre. Cet enfant apprend difficilement. M. Vereecken m'a prié de laisser les deux gamins jouer ensemble et faire ensemble aussi leurs devoirs.

— Oui, répondit l'aveugle, mais si cela est avantageux pour l'enfant du notaire, cela ne peut-il être nuisible aux progrès de notre petit Alexandre ?

— Oh ! non, ma mère. Le notaire est un homme estimable et bon, et il n'y a que de braves gens dans sa famille. Notre Alexandre y apprend de bonnes manières. D'ailleurs, nous devons de la reconnaissance au notaire. Lorsque vous étiez malade, vous et deux de nos enfants, il est venu généreusement à notre aide. Si vous n'étiez pas aveugle, hélas, ma mère, tout ce qui nous entoure ici vous parlerait de lui. Les fleurs, qui nous sourient de tous côtés, c'est lui qui nous les a données ; la graine de nos choux et de nos

salades, c'est de son jardin qu'elle est tirée ; s'il pense que quelque chose peut nous faire plaisir, il le donne au petit Alexandre, ou il nous l'envoie..... Tenez, ma mère, vous direz ce que vous voulez, mais nous plaindre serait de l'ingratitude. Aujourd'hui je ne dois plus, comme précédemment, aller travailler dix heures par jour loin de notre maison. Je suis du matin au soir avec vous et avec les enfants : Je puis me reposer quand je veux, et fumer ma pipe quand cela me plaît. Rien ne nous manque : la terre, le ciel et les hommes nous sont favorables et bons... L'ancien forgeron Jean Verhelst est roi ici ; et quoique ce pauvre roi n'ait pour palais qu'un vieux wagon, du moins est-il heureux et reconnaissant envers le Seigneur de son humble et modeste condition.

Dans son enthousiasme il entoura la vieille femme de ses deux bras et l'embrassa tendrement.

— Allons, allons, ma chère mère, murmura-

t-il, tenez-vous aussi pour heureuse, ne fût-ce que par amour pour nous.

— Eh bien oui, je suis contente de mon sort, Jean, dit-elle, si je me suis encore laissée aller à la tristesse, c'est parce que tout est d'un silence de mort autour de moi.

— Pourquoi n'êtes-vous pas restée dans le wagon avec ma femme et les enfants ?

— Marie-Jeanne était en train de laver ; je pouvais à peine respirer là-dedans. Il a fait si terriblement chaud aujourd'hui !

— Maintenant, ma mère, il faut que je me hâte de relever encore une bande de pommes de terre, et puis nous rentrerons à la maison. La lessive doit être achevée ; voilà la nuit qui tombe.

Il retourna à son travail et reprit sa bêche ; mais il vit en ce moment son fils Alexandre qui débouchait du sentier, portant sur son dos sa valise d'écolier, et tenant à la main quelque chose qui ressemblait à une petite corbeille.

Le bon père fixait des regards attendris sur son fils. C'était un gentil petit garçon de dix ans avec des yeux vifs, mais au visage duquel l'habitude de la réflexion avait déjà donné une expression sérieuse.

A mesure que l'enfant se rapprochait, il pressait le pas, et quand il eut atteint la pièce de terre, il se mit à courir. Il posa sa petite corbeille par terre, et, s'élançant dans les bras robustes de son père, il sauta en l'air, lui grimpa le long du corps, et lui donna un gros baiser sur les joues, en murmurant tendrement « bonjour mon père ! » Le cantonnier avait les larmes aux yeux. Il aimait de passion ses trois enfants, sa femme et sa vieille mère ; mais en outre il était fier de son fils aîné, de son petit Alexandre si intelligent, si vif et si bien élevé.

L'enfant aperçut sa grand'mère sous le berceau. Il se rejeta à terre, prit sa petite corbeille et courut vers la vieille femme avec de vives démonstrations de joie. Après l'avoir embrassée

à la hâte, il posa sur ses genoux la petite corbeille et s'écria :

— Grand'mère, grand'mère chérie, j'ai eu encore quelque chose pour vous de chez M. le notaire ! Des fraises, des fraises anglaises, grosses et rouges. On dirait du vrai sucre ! Tenez, grand'mère, goûtez-en une.

Et il mit deux ou trois fraises dans la bouche de la vieille aveugle.

— Ah ! bon petit Alexandre, murmura la grand'mère, ces fraises sont douces comme du vin de curé, mais ton amitié m'est encore plus douce. Remercie en mon nom le notaire, et dis-lui que la vieille mère Verhelst priera pour lui.

Elle tâta la corbeille.

— Est-ce pour moi, tout cela, Alexandre ?

— Oui, grand'mère, pour vous ; pour vous seule.

— Alors je puis en faire ce que je veux ?

— Sans doute ; vous pouvez les manger toutes.

— Eh bien, c'est bon, mon enfant ; nous nous en régalerons ce soir en l'honneur du notaire.

En ce moment arriva, du côté où se trouvait le vieux wagon, une femme encore jeune, qui portait un enfant sur son bras.

— Jean, il faut rentrer avec grand'mère, dit-elle ; le souper est sur la table. Ne tarde pas, sinon il sera froid. Regarde donc comme notre Barbe te tend les bras, la pauvre petite !

Le cantonnier lui prit l'enfant et le fit sauter dans ses bras en fredonnant une chanson joyeuse. Le petit Alexandre prit la main de sa grand'mère, et tous ensemble regagnèrent gaîment le wagon.

Le vieux véhicule était divisé en deux pièces. Dans l'une couchaient la grand'mère avec les enfants. L'autre servait de salle à manger.

Autour de la table sur des chaises ou des bancs du fond du wagon, étaient assis l'aïeule, le cantonnier et le petit Alexandre : de l'autre côté, Marie-Jeanne, avec la petite Barbe sur ses ge-

noux et un autre enfant de trois ou quatre ans, assis à côté d'elle.

La pièce était si étroite qu'ils ne pouvaient pour ainsi dire se remuer, et cependant tout ce monde paraissait aussi gai et aussi libre dans ses mouvements, que s'ils eussent été attablés dans une salle magnifique.

Au milieu de la table fumait un grand plat de pommes de terre, et à côté, une saucière qui contenait beaucoup plus de vinaigre que de graisse.

Alexandre dit tout haut le bénédicité, et tous les convives courbèrent la tête et joignirent les mains, jusqu'à ce que l'enfant eût achevé les dernières paroles de la prière.

Le cantonnier plaça quelques pommes de terre sur une assiette devant sa vieille mère, et y ajouta un petit morceau de beurre, après quoi il écrasa soigneusement les tubercules, et mit une fourchette dans la main de l'aveugle, en lui disant :

— Que cela vous profite, ma mère.

Alors seulement il versa la sauce sur le plat commun, et donna le signal du souper, par ces mots :

— Maintenant, battons le fer pendant qu'il est chaud. Allez, mes enfants.

C'était un plaisir de voir avec quel appétit les pauvres gens dévoraient à belles dents cette nourriture grossière, comme s'ils eussent eu sous la dent des poulets et des chapons. Aussi ne fallut-il pas beaucoup de temps pour que l'énorme plat fut complétement nettoyé.

La vieille mère aveugle seule était restée en arrière, parce qu'elle avait de la peine à ramasser sur sa fourchette les pommes de terre écrasées ; mais son fils d'un côté, et le petit Alexandre de l'autre lui vinrent en aide. A tour de rôle ils portaient les aliments à la bouche de la vieille femme.

Dans l'intervalle, Marie-Jeanne avait allumé une lampe, car il commençait à faire nuit.

C'est alors que l'aveugle posa sur la table sa corbeille de fraises qu'elle avait cachée sous sa chaise. Et malgré la résistance qu'on lui fit, elle prétendit les partager entre tout le monde. On devait, disait-elle, placer devant chacun une assiette et y mettre des fraises jusqu'à ce que chacun en eût sa part.

On finit par se rendre à son désir, et elle tendit sa corbeille de tous côtés, en disant :

— Voilà pour la petite Barbe, et voilà pour André ; ceci pour Marie-Jeanne ; cela pour Jean, et cette autre pour moi... Et maintenant recommençons...

On se mit à manger les fruits savoureux, et à vanter la délicatesse de leur goût. Mais bientôt le cantonnier fit à ses enfants un signe qu'ils comprirent, car ils cessèrent de manger, bien qu'ils continuassent à remuer les lèvres et à imiter le bruit des mâchoires pour faire croire à l'aveugle qu'ils mangeaient encore des fraises.

Et en même temps ils plaçaient furtivement

leur part sur l'assiette de la grand'mère, si bien que celle-ci finit par s'écrier :

— C'est étonnant! moi, qui raffole des fraises, je suis obligée de m'arrêter, tant il me semble que j'en ai mangé.

— Oh! si peu, grand'mère, dit Alexandre.

— Au moins douze ou quinze, mon enfant.

— Pas plus de six ou sept, grand'mère, soyez-en sûre.

— C'est peut-être parce qu'elles sont très-grosses. Je n'en puis plus. Il y en a bien encore huit ou dix sur mon assiette, je le sens. Ne m'avez-vous pas trompée encore une fois par affection? C'est égal. Tenez ; Marie-Jeanne... mettez mon assiette de côté. Ce sera demain pour la petite Barbe.

Le cantonnier, qui depuis quelque temps avait tiré et consulté plus d'une fois sa montre d'argent fut obligé de retourner à ses barrières, parce qu'un train allait passer.

Lorsqu'il revint, il trouva la table entièrement

desservie. Son fils Alexandre était en train de raconter à sa grand'mère des histoires de pays lointains, où les lions, les tigres et les éléphants erraient dans les déserts, et où les arbres étaient peuplés de singes. Son maître lui avait montré ces pays-là sur la carte, et c'était bien dommage, disait le petit garçon, que la grand'mère fût aveugle, sans cela il aurait placé son petit atlas sur la table, pour les lui montrer à son tour.

Le petit André jouait avec un polichinelle que son père lui avait fabriqué à grand'peine de l'unique main qui lui restait. Et à chaque instant le petit garçon éclatait de rire en voyant les gambades folles et les grands écarts du pantin, quand il en tirait les ficelles.

Le plus jeune des trois enfants était déjà couché dans son petit lit.

Marie-Jeanne s'occupait de raccommoder les chaussettes de son fils aîné.

Le cantonnier s'assit sans rien dire, alluma sa pipe, et promena fièrement son regard souriant

sur sa chère et heureuse famille. Une fois mêm ses yeux restèrent si longtemps levés vers le ci que sa femme, étonnée, lui demanda ce qu'i regardait si attentivement au plafond.

Il rapprocha sa chaise de la sienne et lui mu mura à l'oreille d'une voix attendrie :

— Ma chère femme, tu me demandes pour quoi, sans le savoir, je regarde le ciel? Ne l comprends-tu pas?

— Oui, oui, répondit-elle : Dieu est si bon ! I nous donne tout ce que nous souhaitons : l santé et la paix, et il rend nos enfants dociles obéissants.

Alors, pour ne pas troubler la conversatio de la grand'mère avec le petit Alexandre, Jea Verhelst se mit à causer à voix basse avec s femme. Ils parlaient probablement de leurs en fants, de la bonne récolte de pommes de terr qu'ils allaient faire cette année, de l'avenir d'A lexandre, et du notaire qui avait promis d'êtr son protecteur si le petit garçon continuait à s

montrer studieux et bon. Leur entretien devait être d'une nature joyeuse, car plus d'une fois ils se serrèrent la main, et leurs yeux rayonnèrent de bonheur.

Cette douce causerie durait depuis longtemps et le garde-route en était à sa troisième pipe, lorsque la mère aveugle leva tout à coup la tête d'un air surpris et demanda :

— Jean, n'avez-vous rien entendu?

— Non, ma mère, croiriez-vous entendre le cornet à bouquin? Il est encore quarante minutes trop tôt pour le passage de l'express de dix heures.

— Non, ce n'est pas cela : un roulement dans le lointain. Il va tonner, Jean, soyez-en certain.

— C'est possible : le temps était à l'orage aujourd'hui, dit le garde-barrière... Allons, enfants, allez vous coucher. Vous avez peur du tonnerre? Pourquoi? Celui qui fait son devoir et qui a la conscience pure ne doit jamais avoir peur. Grimpez dans votre lit. C'est encore là qu'on est le

mieux. Dites vos prières du soir, et répétez à voix basse, en fermant les yeux : Ce que Dieu garde est bien gardé.

Sans répliquer un mot, les deux petits garçons embrassèrent leurs parents et leur grand'-mère aveugle, reçurent le baiser et la bénédiction de tous les trois, et disparurent dans l'autre partie du wagon.

A peine étaient-ils endormis que les éclairs sillonnèrent le ciel et que le tonnerre gronda avec un fracas toujours croissant. Bientôt l'orage se déchaîna avec une telle furie que le wagon tremblait sur le sol ébranlé, et que toute la plaine paraissait en feu.

Marie-Jeanne avait allumé une chandelle et posé un petit crucifix sur la table. Elle et la vieille aveugle avaient les mains jointes et priaient tout-bas, en fermant les yeux. Le cantonnier prenait part à leur prière, mais il tenait sa montre en main et la regardait de temps en temps.

L'orage avait encore augmenté de violence : les éclairs se succédaient sans relâche, et le tonnerre retentissait comme des détonations de cent pièces de canon à la fois. Les petits intervalles entre chaque coup de tonnerre étaient remplis par le sifflement du vent et le crépitement de la grêle.

Le cantonnier se leva et alluma sa lanterne.

— Oh! Dieu, Jean! sortir par un temps pareil? dit Marie-Jeanne.

— L'express va bientôt passer, répondit-il, Le devoir avant tout. Ne soyez pas inquiètes, et continuez tranquillement votre prière.

Il ouvrit la porte du wagon. Le vent s'y engouffra avec violence, et éteignit la lampe et la chandelle. Le cantonnier hésita un instant, devant les signes d'angoisse de sa femme et de sa mère. Quel épouvantable ouragan! Les éclairs l'aveuglaient, et ils étaient suivis d'une obscurité si épaisse qu'on eût dit la nuit du chaos. Les grêlons lui meurtrissaient les mains et les joues...

mais il prit résolûment son parti, et tirant la porte après lui, il franchit l'escalier du wagon pour aller remplir son devoir.

Marie-Jeanne ralluma aussitôt la lampe et la chandelle, et dit en soupirant, pendant qu'elle joignait de nouveau ses mains tremblantes :

— Ah ! chère mère, voilà Jean forcé de s'exposer à cette affreuse tempête ! Pourvu qu'il ne lui arrive pas d'accident !

— Taisez-vous, mon enfant, taisez-vous ! murmura l'aveugle. Le sol tremble ; on dirait que le monde va finir !

Elles se turent et continuèrent mentalement leurs oraisons. Chaque coup de tonnerre faisait battre leur cœur de crainte et d'angoisse.

Après un long silence Marie-Jeanne se leva en sursaut et demanda pâle comme une morte :

— Ma mère, n'avez-vous rien entendu ? N'était-ce pas Jean qui appelait au secours?

— Non, c'était l'express qui passait.

— Mais quel craquement sinistre ?...

— Rien, mon enfant : le roulement d'un coup de tonnerre.

— Oh! non, ma mère : Je tremble comme une feuille... Ciel, ciel! Dieu nous assiste! Ecoutez, écoutez! Jean crie au secours, il lui est arrivé malheur... Restez, restez... Je cours!

Et elle s'élança dans les ténèbres, à travers la grêle, vers l'endroit où, dans l'intervalle des éclairs, elle voyait briller la lanterne de son mari.

— Jean, Jean, qu'est-il arrivé? demanda-t-elle saisie de crainte.

— Un malheur, répondit-il en éclairant le sol avec sa lanterne. Un horrible malheur, peut-être. Il y a un cheval mort étendu à côté de la voie. Regarde... à la lueur des éclairs, ces débris d'un tilbury brisé. L'express a écrasé la voiture dans sa course. Y avait-il des personnes dedans, ô ciel? Ou bien ce cheval était-il parti tout seul, sans conducteur?

— N'avais-tu donc pas fermé les barrières, Jean? demanda sa femme.

— Si fait et bien soigneusement fermé ; aussi je ne comprends pas comment ce tilbury s'est trouvé sur la voie ; car j'étais là-bas, à l'autre barrière, avec ma lanterne à la main. Fasse Dieu qu'il n'y eût personne dans le tilbury ! Alors le malheur ne serait pas terrible ; car l'express a passé sans encombre.

— O mon Dieu ! s'écria la femme en saisissant le bras de son mari et tressaillant d'anxiété.

— Qu'est-ce qui t'effraie, Marie-Jeanne ?

— Là, devant nous, à la lueur des éclairs, il m'a semblé voir le corps d'un homme !

Arrivé à l'endroit désigné, le cantonnier posa sa lanterne par terre. Lui et sa femme reculèrent tous les deux en poussant un cri de terreur. Jean Verhelst s'avança de nouveau, et dit d'une voix tremblante :

— N'approche pas, Marie-Jeanne. Oh ! c'est trop affreux ! Pauvre homme ! Il y a là un cadavre, déchiré, mis en pièces, avec la tête écrasée. Qui cela peut-il être ?

— N'entends-tu pas ce bruit-là contre la haie? demanda Marie-Jeanne.

— Que veux-tu dire?

— Un râle, comme le dernier soupir d'un mourant.

Y aurait-il encore une victime? Horrible! Horrible! Marie-Jeanne, ma chère femme, aie du courage et sois forte. Il y a de quoi s'évanouir d'horreur et d'effroi.

En achevant ces mots il s'approcha de la haie.

Un homme gisait là le visage contre terre et la tête saignante. On entendait le râle déchirer sa poitrine, comme s'il était à l'agonie.

— Il vit encore! s'écria le cantonnier. Toi, Marie-Jeanne, tiens la lanterne, afin que je secoure ce malheureux, s'il en est encore temps.

Il passa son bras sous le corps, et le retourna doucement, pour dégager la figure. En la voyant il poussa un cri perçant, ses genoux s'entrechoquèrent, et fléchirent sous lui.

— Monsieur Vereecken ! Dieu miséricordieux, c'est le notaire.

— Lui ! notre bienfaiteur. Ah ! pauvre monsieur Vereecken, un si brave homme ! il n'avait pas mérité cela, mon Dieu ! s'écria Marie-Jeanne.

Et tous deux versèrent un torrent de larmes.

— Ah ! ce cadavre écrasé, là-bas, c'est Joseph le cocher de M. de Vereecken !

— Oui, le pauvre garçon ! remets la lanterne par terre, dit Jean. Prends le corps par les jambes ; nous porterons le blessé dans la maisonnette, nous le placerons sur un lit, pour laver et panser ses blessures. Je suis à moitié mort de saisissement ; mais la nécessité l'ordonne, nous devons rester fermes. Retiens tes larmes et marche droit devant toi, en longeant la voie, Marie-Jeanne. Ne chancelle pas, la secousse pourrait lui faire mal. Comme il doit souffrir, le pauvre homme !

Ils couchèrent le notaire sur leur lit, allumè-

rent une lampe, et commencèrent à laver en pleurant les plaies qu'il avait à la tête ; mais malgré tous leurs efforts ils ne parvinrent pas à arrêter le sang qui lui inondait le visage et le cou.

Jean s'effrayait de plus en plus en songeant que son bienfaiteur pourrait mourir d'une hémorragie, faute de soins efficaces.

— Vite, Marie-Jeanne, s'écria-t-il ; cours au village chez le docteur, chez le bourgmestre, pour demander du secours. Cours à l'Éléphant. Il est à peine dix heures, tu y trouveras peut-être le docteur, le bourgmestre, ou d'autres personnes. Fais du bruit, éveille les gens sur ton passage, annonce leur cet accident, pour qu'ils viennent à notre aide. Moi, je vais au wagon, pour tranquilliser ma mère et les enfants, et je reviens bien vite.

Sa femme était déjà loin lorsqu'il prononça ces derniers mots en s'élançant dans les ténèbres,

Il trouva l'aveugle tenant le petit Alexandre

dans ses bras, pâle et agitée, et se répandant en lamentations.

— Ma mère, restez en paix, et n'effrayez pas si fort les enfants, dit Jean.

En entendant la voix de son fils, elle étendit les mains, et s'écria joyeusement :

— Jean, Jean, c'est vous ? Ah ! vous vivez ! Dieu soit béni ! Je croyais que vous étiez mort.

— Taisez-vous, je vous en prie, ma chère mère. Je n'ai pas le temps de causer longtemps. Veillez sur les enfants et faites-les rester au lit. Nul danger ne nous menace. Mais il est arrivé un malheur. Le tilbury du notaire a été renversé par l'express. M. Vereecken et son domestique sont grièvement blessés. Je retourne les secourir. Que personne ne sorte du wagon sans ma permission.

Il retourna à la maison de garde.

La tempête était presqu'entièrement apaisée. Il pleuvait encore très-fort, mais déjà les étoiles commençaient à reparaître à l'horizon.

Jean Verhelst ne savait que faire pour secourir le notaire ; il avait beau laver sa blessure avec de l'eau froide, le sang ne cessait pas de couler. A la fin il rapprocha les lèvres de la plaie avec ses doigts et les tint aussi serrées que cela lui fut possible. Alors il resta immobile, penché sur le corps de son bienfaiteur, dont il arrosait la tête de ses larmes silencieuses.

Il n'y avait pas longtemps qu'il était seul lorsque le médecin, le bourgmestre et dix ou douze des principaux habitants du village accoururent en toute hâte. — Marie-Jeanne en avait trouvé quelques-uns à l'Éléphant, et avait annoncé la triste nouvelle aux autres qu'elle avait rencontrés en chemin. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de gens du village, et la petite maisonnette du cantonnier fut entourée d'une foule curieuse et effrayée.

Le docteur commença par entourer d'un bandage la tête du notaire, et chercher s'il n'avait pas reçu d'autres blessures.

Quelques-uns des assistants s'étaient emparés de la lanterne du garde-barrière et ramassaient les membres mutilés du malheureux cocher, pour les porter, conformément aux ordres du bourgmestre, à la petite cabane qui servait de morgue.

Les lamentations et les questions s'entrecroisaient : quelles étaient les causes probables de ce terrible accident? Chacun interrogeait le cantonnier; comment était-il possible qu'un tilbury fût arrivé sur la voie tandis que les barrières étaient fermées? Jean ne put leur donner aucune explication, et se borna à leur répéter qu'il avait rempli son devoir, en fermant les barrières. La plupart avaient l'air de le croire ; mais d'autres haussaient les épaules ou secouaient la tête d'un air de doute.

Le bourgmestre surtout manifesta une méfiance blessante. Il savait bien que Jean Verhelst avait passé jusque-là, aux yeux de tout le monde, pour un fort honnête homme et un employé

vigilant ; mais d'où venait que sa femme et lui, tout effarés, tout tremblants, fondaient en larmes, sans pouvoir à peine articuler un mot? Certes le notaire était un ami pour eux, mais cela suffisait-il pour expliquer l'angoisse extrême dont ils paraissaient saisis ? D'après le bourgmestre, une conscience troublée pouvait seule causer une si vive agitation. Et comme c'était un magistrat prudent, il conclut ainsi, après l'interrogatoire :

— Nous procéderons à une enquête, et la vérité finira probablement par se faire jour. Jusque-là, il ne faut accuser personne.

Et il ajouta, en se parlant à lui-même :

— Comment un tilbury peut-il arriver sur la voie quand les barrières sont closes? Le notaire pourra seul nous le dire dès qu'il retrouvera l'usage de la parole.

Mais le pauvre notaire était toujours sans connaissance. Sans le bruit de sa respiration, on aurait cru qu'il ne lui restait plus une étincelle de vie.

Dès que le docteur eut achevé son pansement il songea aux moyens de faire reporter le notaire chez lui. On n'avait pas de civière sous la main ; mais le cantonnier qui, malgré son chagrin, avait conservé sa présence d'esprit, fit sortir de ses gonds la porte de sa maisonnette.

— Tenez, voilà un brancard, dit-il ; placez mon lit dessus étendez-y le blessé, et transportez-le chez lui avec toute sorte de précautions.

Son bon conseil fut suivi.... On se disposait à quitter la maisonnette, lorsque survint tout à coup M. Frédéric, le fils aîné du notaire, poussant des cris de désespoir.

Le malheureux jeune homme se laissa tomber sur le corps de son père, avec des pleurs et des gémissements dont tous les cœurs furent émus, et des larmes sympathiques jaillirent de tous les yeux.

Après les premiers épanchements de sa douleur et lorsqu'il eut trouvé quelque soulagement dans la certitude que son père vivait encore, le

jeune homme se releva, l'œil ardent, et, s'avançant les poings fermés contre le cantonnier, il ’écria :

— C'est vous qui êtes la cause de ce sanglant accident ! Lâche paresseux, pourquoi ne teniez-vous pas les barrières fermées? Ingrat, nous ne vous avons fait et voulu que du bien.... et c'est ainsi que vous nous récompensez ! s'il fallait que mon pauvre père succombât, était-ce vous qui deviez être son meurtrier?

— Monsieur Frédéric, répondit Jean Verhelst avec tristesse, mais avec calme, je vous pardonne ces cruelles accusations. Je comprends votre désespoir, mais la douleur vous égare ; j'ai fait mon devoir ; ma conscience est pure. Votre malheur m'arrache des larmes, monsieur ; mais votre supposition, vos soupçons ne me blessent pas.

Quelques amis avaient tiré le jeune Vereecken en arrière et s'efforçaient de le calmer.

Pendant ce temps une dizaine d'homme avaient

soulevé le brancard improvisé, et l'emportaient doucement.

— Vous, Jean Verhelst, vous devez nous suivre, pour venir faire votre déclaration à la maison communale, dit le bourgmestre.

— C'est impossible, répliqua le cantonnier. Dans une heure arrive le train de marchandises il faut que je sois à mon poste.

— Au nom de la loi, je vous l'ordonne!

— Je veux bien vous obéir, monsieur le bourgmestre, répondit Jean Verhelst, si vous prenez ici, devant témoins, la responsabilité de tout ce qui peut arriver. Sans cela je dois refuser.

Le bourgmestre réfléchit un instant.

— En effet, le chemin de fer ne peut pas rester sans surveillance, dit-il. Nous dresserons demain le procès-verbal de cette affaire, et nous vous le ferons signer.

Il se pencha vers le garde-champêtre qui se tenait à côté de lui, et murmura à son oreille :

— Vous irez immédiatement à la ville, pour

ner connaissance au procureur du roi de ce ui vient de se passer.

— Compris, monsieur, répondit le garde-hampêtre avec un signe de tête.

Le bourgmestre et la plus grande partie des pectateurs suivirent le triste cortége qui reconuisait à sa demeure le notaire blessé et toujours ans connaissance.

— Allons, Marie-Jeanne, prends courage, dit e cantonnier à sa femme. Va rejoindre les enfants dans le wagon et ne pleure pas plus longtemps ; que sert-il de se désespérer ainsi ? Nous n'avons rien à nous reprocher ; cela doit nous rendre forts contre les soupçons injustes. Je ne puis pas rentrer avec toi, car je dois explorer la voie à une grande distance, pour m'assurer s'il n'y a aucun obstacle sur les rails.

Il conduisit sa femme désolée jusqu'au wagon, uis il se rendit avec sa lanterne sur la voie. Bien lui prit de se livrer attentivement à cet examen, car à deux ou trois endroits il trouva des mor-

ceaux de bois du tilbury brisé, jetés en travers des rails.

Il lui fallut du temps pour se bien convaincre que la voie était libre, et alors au lieu de retourner auprès de sa femme, il resta debout, les bras croisés, près du chemin de fer, et pesa dans son esprit les conséquences que cet événement pouvait avoir pour lui.

Il eut beau lutter contre la crainte et l'angoisse qui l'envahissaient, sa tête finit par retomber sur sa poitrine, et il laissa échapper un pénible soupir. Il était si heureux dans son humble position ! Autour de lui les fruits de son travail croissaient en abondance ; il vivait là avec ses enfants dans la paix, et à l'abri du besoin. N'allait-il pas perdre toutes ces joies modestes? L'administration du chemin de fer croirait-elle à sa sincérité? Il n'en coûtait qu'un trait de plume aux employés des bureaux pour destituer un pauvre diable et le plonger dans la misère.

Il se rassurait bien un peu en se disant qu'on

ne joue pas aussi légèrement avec l'existence d'un père de famille qui avait risqué sa vie et perdu une main pour sauver un homme d'une mort certaine... Si pourtant on n'y avait pas égard?... Et s'il était réellement destitué? que deviendraient sa mère aveugle et ses pauvres enfants? Lui, avec une seule main, ne pouvait plus travailler. Mendier! il faudrait mendier? Son bon fils Alexandre devrait tendre la main, ô ciel!

Il était encore là plongé dans ses douloureuses réflexions, lorsque sa montre qu'il tenait par précaution l'avertit qu'il était temps de fermer les barrières.

Peu de temps après, le train de marchandises passa.

Jean Verhelst retourna à son wagon d'un pas lent et incertain, et tâcha, chemin faisant, de se donner un peu de courage. Il ne fallait pas montrer à sa femme ni à sa mère l'angoisse à laquelle il était en proie. Son devoir était de se

tenir ferme et de feindre la tranquillité, car s'il leur laissait soupçonner qu'il craignait de perdre sa place, elles rempliraient leur demeure de leurs plaintes et de leurs gémissements, se désoleraient peut-être sans raison, et réveilleraient les enfants.

Cette résolution prise, il éteignit sa lanterne et gravit l'escalier du wagon.

II

Le lendemain, aux premiers rayons du soleil, le cantonnier et sa femme étaient assis dans le wagon, muets, immobiles, et la tête baissée.

Ils avaient sans doute passé la nuit à causer, à voix basse, du triste événement, et n'avaient plus rien à se dire. Tous deux paraissaient très-tristes et très-abattus.

Jean Verhelst fermait les yeux et feignait de dormir, pour se soustraire aux questions anxieuses de sa femme, dans le cas où elle aurait voulu renouveler ses douloureuses réflexions.

Enfin il se leva et sortit du wagon pour aller de nouveau explorer la voie et attendre le premier train du matin.

3.

Il rangea les débris du tilbury plus près de la haie et travailla longtemps avec sa bêche à niveler le sol et à faire disparaître les traces de désordre et les taches de sang. Peu à peu un grand nombre de villageois vinrent sur les lieux, regardèrent curieusement le cheval mort et accablèrent le garde-barrière de questions. Il répondit de nouveau qu'il avait soigneusement fermé les barrières, et qu'il ne comprenait pas comment le malheur avait pu arriver.

Le jardinier du notaire qui survint un peu plus tard, lui dit que son maître vivait encore, mais qu'il était toujours sans connaissance, comme la veille au soir. Cependant le docteur voyait un peu d'amélioration dans son état, et espérait pouvoir le tirer de là, parce que la blessure qu'il avait à la tête n'était pas compliquée d'une fracture du crâne.

Cet homme, qui était un des meilleurs amis de Jean Verhelst, croyait fermement à son innocence. Cette marque de confiance et la bonne

nouvelle qu'il apportait rendirent au pauvre cantonnier un peu de tranquillité, et ce fut d'un esprit rasséréné et presque joyeux qu'il écouta les paroles du jardinier, quand celui-ci, lui conseillant de ne pas faire attention aux soupçons des villageois, chercha à lui persuader qu'il n'avait absolument rien à craindre.

Alors seulement Jean Verhelst se sentit le courage de rentrer dans son wagon et d'aller embrasser ses enfants. Il combattit de tout son pouvoir les inquiétudes de sa femme et de sa mère, et réussit enfin à leur faire croire que l'affaire n'aurait probablement pas de suites fâcheuses pour lui.

Une bonne partie de la matinée se passa ainsi et Jean se fortifia de plus en plus dans l'idée consolante qu'on ne lui imputerait pas la responsabilité du sinistre.

Déjà deux trains avaient passé. Jean Verhelst était rentré dans son wagon et se répétait ses consolantes assurances, lorsque tout à coup il entendit une voix forte qui l'appelait par son nom.

Surpris, et craignant quelque danger, il sauta hors du wagon, suivi de sa famille effrayée, et regarda au dehors.

Il pâlit affreusement ! Et les exclamations de ses enfants lui percèrent le cœur.

Il avait aperçu des gendarmes et des messieurs vêtus de noir arrêtés près du chemin de fer, et occupés à examiner l'endroit où le malheur était arrivé.

Le garde-champêtre s'approcha de Jean Verhelst et lui dit qu'un juge et un substitut du procureur du roi l'attendaient dans la maisonnette de garde, pour entendre ses déclarations.

Le pauvre cantonnier ne pouvait détourner ses regards des gendarmes. Étaient-ils là pour lui ? Venaient-ils le chercher ? Devait-on le mener en prison ? Impossible ! quel mal avait-il donc fait ?

Ce n'est que lorsque le garde champêtre lui répéta pour la seconde fois l'ordre du juge qu'il se rendit à la maisonnette.

Un instant après Jean Verhelst, à demi-mort de honte et de peur, se tenait debout comme un malfaiteur qui attend son arrêt, entre deux gendarmes, devant la petite table autour de laquelle étaient assis le juge, le substitut et le greffier.

— Vos nom et prénoms? Où et quand êtes-vous né? demanda le juge.

Mais le cantonnier ne le comprit probablement pas; car il leva les bras au ciel et s'écria, les yeux pleins de larmes :

— Oh! Dieu! protégez ma vieille mère aveugle, mes pauvres enfants! Ils mourront de frayeur.

Et en effet, retentissaient au dehors les gémissements et les cris de sa famille, si perçants, si continus, qu'on ne s'entendait pas dans la maison du garde.

— Gendarme! dit le juge, allez dire au garde-champêtre d'éloigner les gens qui font ce bruit dehors, et d'employer la force si c'est nécessaire.

Nous le rendons responsable des clameurs qui viendraient encore nous troubler dans nos opérations !

On entendit encore quelques lamentations : mais bientôt le bruit s'affaiblit et ne tarda pas à cesser entièrement. Un soupir étouffé sortit de la poitrine oppressée de Jean Verhelst qui croyait voir sa femme et ses enfants éplorés, repoussés rudement par le garde-champêtre.

Dès lors on put continuer l'enquête sans interruption.

Le cantonnier ayant décliné son nom, son lieu de naissance et sa profession, le juge lui dit :

— Jean Verhelst, vous êtes prévenu d'homicide par imprudence. Vous avez négligé de fermer les barrières au passage du train. Par cette coupable incurie vous avez causé la mort de deux personnes. Le reconnaissez-vous?

— Oh ! monsieur, croyez-moi, je suis innocent ! répondit le cantonnier. Les barrières étaient fermées, bien fermées comme le règlement le veut.

— Comment expliquerez-vous alors ce qui est arrivé hier au soir?

— Je ne sais pas, monsieur. Ma conscience refuse d'accuser d'autres personnes.

— Plaît-il? soupçonnez-vous donc quelqu'un d'avoir ouvert les barrières?

— Non, monsieur, et cependant elles ont été ouvertes.

— Ou laissées ouvertes par négligence. Dites-nous ce que vous savez de l'affaire.

— C'était quelques minutes avant dix heures, monsieur. Le train de grande vitesse allait passer. Il faisait un orage épouvantable ; il grêlait et il pleuvait si fort qu'on pouvait à peine tenir les yeux ouverts. Je pris ma lanterne. Je fermai bien soigneusement les barrières d'abord ici, près de ma petite maison de garde, et ensuite là-bas, à l'embranchement de l'autre ligne. J'y remplis également mon devoir, malgré l'horrible temps qu'il faisait, et je restai, comme d'habitude, près de cette seconde barrière, pour atten-

dre le passage du train. J'avoue, monsieur, qu'ébloui tout à coup par les éclairs qui m'aveuglaient, je fermai les yeux au moment où le train passa. Un bruit inconnu, un craquement étrange et lointain frappa mon oreille. Je courus du côté d'où ce bruit était venu, et je trouvai un cheval mort et une voiture brisée gisant à côté de la voie. A mes cris de détresse ma femme accourut et, après quelques recherches, nous découvrîmes à notre grande terreur d'abord le cadavre mis en pièces du cocher, et puis, près de la haie, le notaire grièvement blessé. Je ne puis pas vous dire autre chose, messieurs, car je ne sais pas autre chose.

Cette simple et franche explication ne parut pas admissible au juge. Il se mit à adresser au cantonnier toute sorte de questions détournées, et l'obligea à répéter au moins dix fois son récit sans doute dans l'espoir qu'il se couperait, et trahirait ainsi sa culpabilité.

Jean Verhelst, tourmenté par ce long interro-

coire, était pâle comme un mort, et une sueur
froide perlait sur son front. Cependant il persista fermement dans sa première déclaration, et
ne dit pas un mot qui pût le faire soupçonner
de réticence.

Le juge était un homme déjà vieux, et qui avait probablement blanchi dans l'exercice de ses fonctions. Une étroite amitié l'unissait depuis de longues années au notaire Vereecken et, tous les étés, il avait l'habitude de venir avec sa famille passer quelques jours chez le notaire. Peut-être cette circonstance n'était-elle pas étrangère à sa sévérité. Quoi qu'il en fût, il continua impitoyablement son interrogatoire. Dans son ardent désir de savoir la vérité, il fixait sur le cantonnier son regard perçant, et ne laissait pas au malheureux le temps de respirer, bien que le substitut l'invitât tout bas à montrer un peu plus d'indulgence.

Le substitut, qui était beaucoup plus jeune que le juge, paraissait disposé à croire à l'inno-

cence du pauvre garde, dont les paroles simple, a la résignation docile et la figure ouverte, portaient l'empreinte de l'honnêteté. Peut-être les plaintes amères et les cris déchirants des enfants de Jean Verhelst avaient-ils aussi touché le cœur du substitut. Il ne cacha point au prévenu sa bienveillante compassion. Plus d'une fois déjà il l'avait consolé et encouragé en lui faisant comprendre qu'il ne devait pas s'effrayer d'une enquête si sévère, et que, s'il n'était pas coupable, il n'avait rien à craindre de ces pénibles formalités absolument nécessaires, dans son propre intérêt, pour faire éclater la vérité d'une manière irréfutable.

Le substitut se pencha de nouveau vers le juge et lui conseilla de suspendre cet interrogatoire puisque, pour le moment du moins, il n'y avait aucun espoir de tirer de nouveaux éclaircissements du prévenu.

Le juge croyait probablement à la culpabilité de ce malheureux, car ce fut en gromme-

cit et en secouant la tête d'un air mécontent qu'il déféra au désir de son compagnon.

Se tournant encore une fois vers le cantonnier, il lui dit :

— Jean Verhelst, pour la dernière fois, répondez-moi franchement. N'avez-vous rien à changer ni rien à ajouter à vos explications touchant cet accident ?

— Rien, Monsieur, répondit le pauvre diable épuisé, d'une voix à peine intelligible.

— C'est bien. Vous allez signer ce procès-verbal avec nous, puis vous suivrez les gendarmes à la ville et vous attendrez dans la prison la sentence du tribunal.

Le mot prison sembla frapper cruellement Jean Verhelst, et réveiller en lui le sentiment de sa dignité d'homme. Il releva la tête, prit une attitude décidée, et fixa sur le juge un regard enflammé.

— En prison ? Au cachot ? s'écria-t-il. Moi, Jean Verhelst ? Moi qui, par dévouement, par

humanité, ai risqué ma vie et perdu un membre. Moi, innocent? Oh! non, non, c'est impossible! En prison, comme un voleur, comme un assassin! Ne savez-vous donc pas que j'ai femme et enfants, et une vieille mère aveugle?.. Et qui surveillera la voie pendant mon absence.

— On a pris les mesures nécessaires.

— Non, non, je n'irai pas en prison! Tuez-moi plutôt ici à vos pieds.

— Si vous m'obligez à employer la force, n'en accusez que vous-même, dit froidement le juge en jetant un coup d'œil aux gendarmes.

Ceux-ci tirèrent immédiatement de leur poche une corde solide, la déroulèrent lentement et firent voir clairement qu'ils n'hésiteraient pas à garrotter le prisonnier, s'il refusait de les suivre de bon gré.

A cette terrible menace Jean Verhelst bondit en arrière et crispa son unique poing, prêt à une résistance désespérée.

Mais le substitut s'approcha de lui et lui fit

comprendre avec bienveillance que cette résistance serait inutile ; et que lui, qui se prétendait innocent, il allait se rendre coupable d'un délit grave. La détention préventive ne durerait que jusqu'à ce que l'enquête fût complétement terminée ; et si elle établissait qu'il avait réellement fermé les barrières, il serait rendu à la liberté, et réhabilité dans son honneur.

Le cantonnier se laissa calmer par ces consolantes paroles. La seule chose qui l'empêchait de se soumettre et de se résigner tout-à-fait, c'était l'idée qu'à cette affreuse nouvelle, sa mère, sa femme et ses enfants succomberaient à leur désespoir.

— Fiez-vous à moi, lui dit le substitut. Leur sort m'inspire de la compassion. J'irai les trouver, je leur ferai comprendre qu'elles ne doivent pas désespérer, et qu'elles ont tout lieu d'attendre avec confiance le résultat définitif de cette affaire Soumettez-vous sans murmurer, pendant que je vais me rendre auprès de votre famille.

Et il sortit en effet de la maison du garde.

Jean Verhelst déclara qu'il était prêt à obéir à la loi, mais il pria, les larmes aux yeux, qu'on lui épargnât du moins la honte d'être garrotté comme un voleur.

Le greffier lui lut sa déposition, et il la signa sans hésiter.

— Gendarmes, vous répondez du prisonnier, dit le juge. Faites votre devoir, et conduisez-le à la ville.

Jean Verhelst quitta sa maisonnette entre deux gendarmes. Il regarda une dernière fois du côté du wagon ; mais il n'aperçut aucun de ceux qui lui étaient si chers. Probablement le généreux substitut les avait éloignés pour leur épargner le douloureux spectacle du malheur et de la honte de leur père.

Devant la barrière il y avait quatre à cinq cents personnes que, par respect pour la justice, on avait empêchées de traverser la voie.

Jean Verhelst, devant tous ces regards cu-

...usement fixés sur lui, sentit un frisson glacé ...ourir dans ses veines, et laissa tomber sa tête ...ur sa poitrine en poussant un cri étouffé. Un ...es gendarmes fut obligé de lui prendre le bras ...our guider ses pas chancelants.

Lorsque cette foule compacte, repoussée par ... garde-champêtre, s'ouvrit pour livrer passage ... triste cortége, bien des paroles blessantes et ...uelles résonnèrent aux oreilles du pauvre ...erhelst. Puisque les gendarmes l'emmenaient ...n prison comme un malfaiteur, il fallait bien ...ue les juges l'eussent trouvé coupable. Il avait ...onc, en négligeant son devoir, causé la ca...strophe qui avait fait deux victimes? Le no...ire, cet homme bienfaisant, aimé de tout le ...nde, était mourant. Le cantonnier n'était-il ... l'auteur de sa mort? Dès lors, fallait-il ...onner qu'un sentiment d'indignation contre ... éclatât dans la masse des assistants?

...ur tout son passage à travers le village Jean ...helst fut hué et maudit par la foule. Parmi

ces clameurs incessantes il distinguait les m
de : canaille, lâche, meurtrier ! il y eut mêı
des paysans qui ramassèrent de la boue, et qui
lui auraient jetée au visage, si le garde-char
pêtre ne les en eût empêchés en les menaça
de son sabre nu.

Cette honte, ce supplice, se prolongèrent j
qu'à l'extrémité du village. Là le garde-cha
pêtre, avec l'aide de quelques hommes de bon
volonté, barra le passage à la foule, de sorte q
le prisonnier et ses gardiens purent continu
leur route sans être poursuivis plus longtem
par les invectives et les cris de vengeanc
Pour abréger le chemin, les gendarmes prire
un sentier de traverse et invitèrent le prisonn
à presser le pas afin d'échapper tout à fait à
colère des villageois.

Le cantonnier obéit sans répondre un s
mot. Il avait le cœur brisé, et croyait toujo
avoir aux lèvres l'amer calice de honte qu
si peu de temps il avait vidé jusqu'au fo

Affreuse pensée ! Il avait risqué sa vie pour sauver un homme, et maintenant les hommes le maudissaient comme meurtrier ! On voulait lui jeter de la boue et le lapider comme un chien enragé !

Pendant qu'il marchait à grands pas en faisant ces cruelles réflexions, quelques sons indistincts vinrent frapper son oreille. Il pâlit, poussa un cri étouffé, et s'arrêta sans même oser se retourner.

— Eh ! bien, qu'avez-vous donc, camarade ? demandèrent les gendarmes étonnés. Ce sont les villageois qui continuent à crier de loin contre vous. En avant, en avant, ou ils finiront par nous rattraper.

— Oui, en avant, vite, vite ! ô Dieu, mes pauvres enfants, s'écria le cantonnier.

Il précipita sa marche en effet, espérant échapper à une rencontre redoutable : sa femme et ses enfants ne l'avaient pas vu emmener entre les gendarmes. Ce terrible spectacle, s'il devait

s'offrir à leurs yeux, leur briserait le cœur! Et lui même, aurait-il la force de supporter une pareille épreuve!

Mais il avait beau hâter le pas, les plaintes et les cris de douleur devenaient de plus en plus distincts, et bientôt le mot de « père, père! » prononcé par des voix d'enfants, arriva à ses oreilles.

Sa malheureuse famille approchait donc de plus en plus. Ces créatures si chères et si aimantes, dans l'égarement de leur désespoir, allaient donc le suivre jusqu'à la porte de la prison?

Il tourna la tête et vit, dans le lointain, accourir sa vieille mère aveugle soutenue par sa femme et par son bon petit Alexandre; Marie-Jeanne portait Barbe sur son bras, et le petit André se traînait péniblement à côté d'elle. Tous, pleurant et gémissant, tendaient de loin les bras vers lui.

Tout ce qu'il aimait et regrettait sur terre

était là : son sang, son bonheur, son espoir.....

— Oh! je vous en supplie, mes amis, dit Jean Verhelst en joignant les mains, arrêtons-nous un instant. Voilà ma pauvre famille qui vient là, elle me suivra jusqu'à la ville. Epargnez-moi le cruel spectacle de leur douleur.

— Oui, grommela un des gendarmes, mais nous ne savons pas si...

— Rien qu'un instant, par pitié! Un dernier adieu! Je les tranquilliserai et leur ferai comprendre qu'ils doivent retourner à la maison.

— Eh bien, faites vite alors!

Quelques minutes plus tard les femmes et les enfants étaient suspendus au cou du cantonnier, l'embrassaient avec passion et le tenaient étroitement serré sur leur cœur, comme s'ils ne pouvaient plus le lâcher.

Lorsqu'ils eurent échangé mille baisers et confondu leurs larmes, Jean Verhelst essaya de les convaincre qu'ils avaient tort de s'effrayer et de se désoler ainsi. On ne le conduisait en ville,

disait-il, que pour y faire encore une fois sa déclaration et la signer. Peut-être devrait-il y rester quelques jours, mais pendant ce temps le juge se hâterait d'achever son enquête, et si son innocence éclatait au grand jour, (chose dont il ne doutait pas,) il reviendrait alors complétement réhabilité, et déchargé de tout soupçon. Ils devaient donc retourner tranquillement chez eux, et attendre patiemment son retour. Leurs plaintes lui perçaient le cœur, aussi les suppliait-il de ne pas le suivre plus longtemps. Tout ce qu'ils pouvaient faire en ce moment par amour pour lui, c'était de prier Dieu qu'il fît éclater bien vite son innocence. Il allait leur donner à chacun un dernier baiser, puis ils se hâteraient de s'en retourner.

Ces paroles semblèrent les calmer quelque peu, et ils se montraient disposés à lui obéir. Mais lorsque le cantonnier serra sa vieille mère sur son cœur en lui disant d'une voix profondément émue : « Adieu, adieu, ma chère

mère ! » la pauvre aveugle tomba inanimée sur le sol.

Alors les gémissements et les plaintes recommencèrent de plus belle. Les enfants surtout montraient tant de frayeur et d'angoisse qu'un des gendarmes essuya en secret une larme de pitié.

Jean Verhelst était assis devant sa vieille mère, lui tenait la tête et lui mouillait les tempes avec le contenu d'une gourde que lui tendit un gendarme.

Dès que l'aveugle évanouie eut fait un mouvement et qu'on vit qu'elle allait revenir à elle, les gendarmes dirent au prisonnier qu'il était temps de se remettre en marche ; ils lui avaient témoigné de la bienveillance, c'était à son tour de montrer qu'il était homme, et qu'il ne voulait pas abuser de leur complaisance.

Jean se hâta d'embrasser encore une fois ses enfants ; il serra la petite Barbe sur son cœur, et dit rapidement quelques paroles à l'oreille



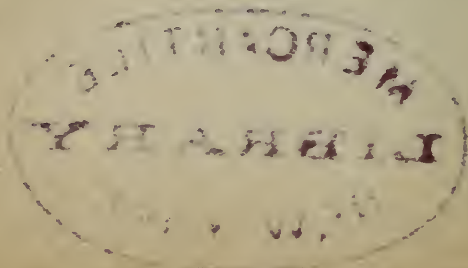
de sa femme, auxquelles celle-ci répondit :

— Va, Jean, va, cher homme, nous ne te suivrons pas davantage. Je veillerai sur les enfants, je les consolerai et les ferai prier pour toi jusqu'à ce que tu reviennes. Aie bon courage, Dieu est juste.

— Oui, du courage, du courage, Marie-Jeanne ! bégaya encore le cantonnier d'une voix étranglée pendant qu'il reprenait sa place entre deux gendarmes. Et, sans retourner la tête, il marcha en avant.

Mais bientôt sa force factice l'abandonna tout à fait. Un torrent de larmes jaillit de ses yeux ; et il se mit à sangloter et à soupirer comme un enfant jusqu'à ce que son cœur fut soulagé du trop plein de la douleur qui l'oppressait.

Les gendarmes compatissants essayèrent de lier conversation avec lui pour faire diversion à son chagrin. Croyaient-ils à son innocence ou à sa culpabilité? Jusques-là il avait été impossible de le deviner. Probablement ce point leur



ait indifférent, ou bien ils ne voulaient pas porter un jugement prématuré.

Le plus âgé des deux dit cependant au prisonnier :

— Un homicide par imprudence? C'est une affaire grave, camarade. Si j'étais à votre place j'avouerais tout et je dirais franchement les choses comme elles se sont passées. De cette façon vous seriez puni moins sévèrement.

— Mais, mon ami, j'ai tout déclaré, répondit Jean Verhelst ; irais-je donc me mentir à moi-même?

— Vous devez le savoir ; c'est votre affaire ; mais pensez-y bien, car c'est un bon conseil que je vous donne.

— En effet, affirma l'autre gendarme. Tenez, je connais deux cas pareils, qui peuvent vous servir d'exemple. J'ai été détaché dans une commune de la Flandre Occidentale. Une femme y fut écrasée parce que les barrières n'avaient pas été fermées au passage du train. Le garde-

barrière nia obstinément sa culpabilité, et fu condamné à deux années de détention. Quelqu temps après je fus appelé du côté de Louvain. Le même accident à peu près s'y produisit. Trois personnes y perdirent la vie. Le cantonnier avoua en pleurant qu'il avait négligé de fermer à temps les barrières. Cette affaire était beaucoup plus grave que la précédente ; mais comme le coupable avait sincèrement reconnu sa faute, le jugement lui tint compte de cette circonstance atténuante, et il ne fut condamné qu'à trois mois.

— C'est seulement pour vous dire que vous pourriez faire votre profit de ces deux petites histoires, ajouta le plus vieux des deux gen darmes. Allons, camarade, êtes vous bien sû d'avoir fermé les deux barrières ?

— J'en suis aussi sûr que de mon existence, répondit Jean Verhelst, blessé des doutes de ses deux gardiens.

Comme il n'y avait pas autre chose à tirer de

ui que l'affirmation énergique de son innocence, la conversation en resta là. D'ailleurs, on approchait des premières maisons du faubourg et le cantonnier se renferma dans un sombre silence.

Ah ! c'est dans cette ville que Jean Verhelst était né ; enfant, il y avait joué ; adolescent, il y avait appris son métier de forgeron ; homme, il y avait travaillé jusqu'à sa trentième année ! Beaucoup d'habitants le connaissaient ; il avait parmi eux de nombreux amis. Et maintenant ils allaient le voir passer entre deux gendarmes, sans savoir de quel méfait il était accusé. Ils le prendraient pour un mauvais sujet, surpris en flagrant délit de vol. Lui, Jean Verhelst, qui serait mort plutôt que de faire volontairement tort à quelqu'un ne fût-ce que d'un centime, il allait être traîné par les gendarmes à travers les rues de sa ville natale, comme un malfaiteur, comme un bandit, comme un meurtrier !

Il courba la tête et ferma les yeux, dès qu'il

eut atteint la rue populeuse du faubourg. Il croyait ainsi se dérober à la honte. Mais il ne pouvait s'empêcher de regarder de temps en temps devant lui pour ne pas trébucher.

Il se sentit un peu plus à l'aise car, n'ayant jamais demeuré de ce côté de la ville, il n'y rencontrait aucune figure de connaissance ; les gamins de la rue qu'il suivait ne savaient pas qui il était.

Il devait passer à côté de la station du chemin de fer où il avait autrefois perdu sa main par un héroïque dévouement. Il fixa ses regards sur le grand atelier qui s'élevait à l'intérieur de cette station. C'était là qu'il avait travaillé pendant dix ans à la forge. Qui lui eût prédit, lorsqu'il était là sifflotant et fredonnant au milieu de la pluie d'étincelles qui tombait autour de lui, qu'un jour il passerait au même endroit, mourant de honte, entre deux gendarmes ?

Pendant que ces amères réflexions lui arrachaient de nouveaux soupirs, la cloche de midi

se mit à tinter, et un instant après des flots d'ouvriers sortirent de la station.

Jean Verhelst s'arrêta en frémissant. La plupart de ces ouvriers le connaissaient ; beaucoup étaient ses anciens amis. O ciel ! y avait-il encore tant d'amertume dans son calice ?

Les gendarmes le saisirent par le bras et l'entraînèrent en avant. Alors il ferma réellement les yeux et passa, chancelant et trébuchant, à travers les groupes d'ouvriers.

De tous côtés il entendait prononcer son nom avec un douloureux étonnement.

— C'est Jean Verhelst ; oui, c'est Jean Verhelst, s'écriait-on. Quel méfait a-t-il donc commis ? Un vol ? C'est impossible ! Qui sait ?... Il s'est peut-être battu... il aura frappé son adversaire d'un coup de couteau ?... mais il était la bonté même... Un mauvais coup ?... Quand on est pris de vin... cela peut arriver à tout le monde... Pauvre Jean Verhelst, pauvre Jean !

Il entendit ainsi dans plusieurs rues, ses an-

ciens amis plaindre son sort, quelques-uns même faire son éloge et refuser de croire à sa culpabilité, mais il dut s'avouer aussi que le plus grand nombre le prenaient pour un voleur ou pour un assassin.

Près de succomber à la honte et à l'angoisse, il n'avait plus la moindre conscience du chemin qu'on lui faisait suivre.

Aussi, lorsque le plus vieux des gendarmes lui dit : « Nous y sommes, camarade. » Il ouvrit les yeux, regarda avec une sorte de joie fiévreuse les sombres murailles de la prison, leva les bras au ciel, et s'écria :

— Délivré ! délivré de ce cruel supplice ! Enfin !

Quelques moments plus tard, les verrous d'une cellule grinçaient derrière lui, et il tomba éploré sur un banc de bois.

Seul ! Il était seul avec ses réflexions douloureuses.

III

Il y avait déjà huit jours que le cantonnier était étroitement renfermé. Il ne savait rien du sort de sa femme et de ses enfants, ni de l'état du notaire blessé dans l'accident.

On l'avait conduit une fois au palais de Justice dans cette voiture close qu'on appelle le panier à salade, et là, pendant plus d'une heure, il avait été interrogé et menacé dans le cabinet du juge d'instruction, d'une façon si sévère et si cruelle, que le pauvre diable était rentré dans son cachot avec la ferme conviction que, malgré son innocence, il serait condamné.

Le juge, croyant comme le Bourgmestre que le prévenu était coupable et que son récit

n'était qu'un mensonge, avait donné l'ordre de le tenir au secret le plus absolu. Par conséquent toute communication avec les gens du dehors lui était interdite, et personne ne pouvait lui transmettre la moindre nouvelle. Durant les six premiers jours qu'il avait passés à la prison il n'avait vu d'autre créature vivante que le geôlier, un personnage grossier et rébarbatif qui, pour lui apporter sa nourriture, aussi bien que pour le surveiller, allait et venait, insensible et muet comme un spectre.

La veille l'aumônier lui avait apporté les consolations de la religion, mais sans lui donner aucune nouvelle.

Qui pourrait décrire les souffrances de l'innocent Jean Verhelst, tenu au secret comme dans un tombeau, pendant que sa liberté et son honneur étaient menacés. Pas une voix pour le défendre, pas un ami pour relever son courage, ou seulement pour compatir à ses plaintes ! Que faisaient sa femme et ses enfants? Ne les avait-

on pas chassés de leur humble demeure ? Sa vieille mère aveugle n'était-elle pas malade... ou morte ?

Ce long isolement, ces réflexions solitaires avaient jeté le trouble dans l'esprit de Jean Verhelst ; il voyait tout sout le jour le plus sombre et se forgeait mille fantômes ; ses nuits n'étaient qu'un perpétuel cauchemar. Son imagination lui représentait sa famille en larmes agenouillée, dans le wagon, autour du lit de la grand'mère agonisante ; puis il croyait entendre les cris de désespoir de sa femme, ou il lisait sur la douce figure de son petit Alexandre l'expression de la honte qui lui déchirait le cœur... Pis encore : il était condamné, et de la prison où il devait désormais passer sa vie, il voyait sa famille abandonnée errer par les rues et tendre la main pour un morceau de pain.

Ces affreuses tortures avaient, ainsi qu'une fièvre chaude, consumé et maigri Jean Verhelst : lui, le sain et robuste forgeron, était pâle

maintenant comme un malade, et ses joues creuses et ses yeux enfoncés profondément dans leur orbite le rendaient presque méconnaissable.

C'était dans la matinée du septième jour de sa réclusion. Jean Verhelst était assis sur son banc, la figure cachée dans ses mains. Un silence de mort régnait autour de lui. On eût dit qu'aucune autre créature vivante ne respirait dans cette sombre prison.

Mais lui, par la puissance de l'habitude, distinguait encore des bruits dans ce silence complet ; car de temps en temps il relevait la tête et écoutait avec une attention inquiète. Mais ensuite il laissait retomber son front en poussant un profond soupir. Une fois même il se leva et fit quelques pas vers la porte, pendant qu'un sourire d'espérance venait entr'ouvrir ses lèvres,

Evidemment il attendait quelque autre personne que son gardien ordinaire, car il re-

tourna tout désappointé à son banc, et dit tout haut :

— Vain espoir, il ne viendra pas ! Chacun me croit coupable et me maudit. Lui aussi, peut-être !... L'aumônier aura-t-il bien fait ma commission ! Dieu miséricordieux, combien de temps durera encore ce supplice ? Qu'ils me condamnent, si telle est sa sainte volonté. Je me soumettrai et je souffrirai patiemment, mais, ô mon Dieu, je vous en conjure, levez un peu la pierre de mon sépulcre ! que je puisse savoir ce qu'il est advenu de ma malheureuse famille !

Il demeura pendant une demi-heure dans une complète immobilité, et sans doute il avait abandonné tout espoir, car, bien que de temps en temps un léger bruit se fît entendre dans la prison, il paraissait y être devenu insensible, et demeurait plongé dans ses tristes pensées.

Tout à coup une clef grinça dans la serrure de sa cellule. Il se leva d'un bond, et lorsqu'il

aperçut la personne qui accompagnait le geôlier, il jeta un cri de joie.

— Merci, monsieur le substitut, s'écria-t-il avec une vive émotion, merci à vous de n'avoir pas repoussé la prière d'un malheureux tel que moi !

— Calmez-vous, dit le substitut avec douceur. Vous m'avez fait prier de me rendre auprès de vous. Avez-vous quelque chose de particulier à me dire au sujet de votre triste affaire ?

— Oh ! monsieur ! s'écria le cantonnier en joignant les mains, ne peut-on pas lever le secret qui aggrave si cruellement ma détention ? Si vous saviez comme je languis ici d'inquiétude et de désespoir, séparé du monde entier ! Je ne sais rien de ma pauvre vieille mère aveugle, de ma femme, de mes pauvres enfants. Donnez-moi de leurs nouvelles, et je bénirai votre nom jusqu'à mon lit de mort !

Il m'est impossible de vous répondre, répondit le substitut, vu que, depuis le jour de l'accident j'ai dû quitter Bolderhout ; mais

consolez-vous, cette après-midi justement une autre affaire m'y rappelle, et je prendrai des renseignements sur votre famille. Ce soir ou demain matin vous connaîtrez leur situation.

— Ah ! si vous pouviez sentir combien vous me rendez heureux ! Vous êtes comme un ange de consolation que Dieu m'a envoyé. Ce secret, monsieur, lorsqu'il pèse sur un innocent, est un supplice dont les tortures sont indescriptibles. Quelle invention inhumaine, d'ensevelir ainsi les malheureux ! Vous êtes bon, vous, monsieur ; mais le juge, n'a-t-il donc pas de cœur ?

— Le juge fait son devoir, répondit le substitut. La mise au secret est souvent le seul moyen d'arriver à la connaissance de la vérité et sans cette absolue claustration beaucoup de malfaiteurs de la pire espèce pourraient rester impunis. L'intérêt social est une loi suprême, quoique parfois cruelle.

— Le juge me croit donc coupable ?

— Probablement.

— Et vous, monsieur? demanda le cantonnier avec angoisse.

Le substitut haussa les épaules d'une façon imperceptible.

— Ciel! vous, si bon, si généreux, vous doutez? N'y a-t-il donc plus de grâce pour moi? Je serai condamné? Ma famille courbera la têt sous la honte, et languira dans la misère?

— Je ne dis pas cela. J'espère que le tribunal vous acquittera, mais je ne puis pas porter un jugement personnel dans votre affaire, avant d'avoir lu avec attention toutes les piéces de l'enquête. Personne jusqu'ici n'a pu expliquer comment le malheur est arrivé : il semble impossible à tout le monde qu'un tilbury s'engage sur le chemin de fer quand les barrières sont fermées. Il y a un homme de Bolderhout qui prétend avoir vu une fois les barrières ouvertes près de votre maison de garde, pendant que le train passait.

— C'est faux! s'écria Jean Verhelst.

— Un autre déclare que vous vous adonniez de temps en temps à la boisson.

— Quel mensonge ! je n'ai jamais bu plus d'un verre de bière par jour, et encore très-rarement.

— Ce ne sont là que de vains propos, sans doute, et le tribunal y attachera peu d'importance. On est à la recherche de témoins plus sérieux ; mais la question est de savoir si l'on en trouvera.

— Mais le notaire ? Il est mon bienfaiteur : il ne me laissera pas condamner, dit le cantonnier.

— Le notaire est toujours en danger de mort, à ce que l'on disait hier au soir. J'ignore s'il a déjà parlé : dans tous les cas il ne doit pas avoir attesté votre innocence ; car son fils insiste plus que jamais pour que vous soyiez poursuivi, et reproduit en tous lieux ses imprécations contre vous. Cependant que cela ne vous effraie pas trop ; il me paraît probable que le tribunal vous

acquittera si l'enquête ne relève pas de nouveaux indices contre vous.

Le cantonnier se laissa retomber sur son banc comme anéanti.

— O mon Dieu! s'écria-t-il, comment est-ce possible? Pendant toute ma vie j'ai travaillé avec ardeur comme un honnête ouvrier; j'ai perdu un membre pour sauver la vie à quelqu'un; jamais je n'ai fait de mal à personne, et maintenant tout le monde me hait comme si j'étais un véritable mauvais sujet! Les gens de Bolderhout m'ont maudit et voulaient me jeter de la boue; maintenant ils m'accusent d'ivrognerie; le fils du notaire qui me portait de l'estime et qui m'a donné plus d'une preuve de sa bonté, réclame ma condamnation! Ah! y aurait-il donc dans le cœur du meilleur des hommes tant d'injustice et de méchanceté?

— Au contraire, répliqua le substitut, c'est un hommage rendu par eux à la vertu. Ils vous croient coupable: ils déplorent le sort du notaire,

que vous nommez vous-même votre bienfaiteur, et ils s'indignent. Ce qu'ils maudissent en vous, ce n'est pas votre personne, c'est la fatale négligence qui d'après eux, aurait été cause d'une double mort. Si le tribunal vous acquitte, ils vous feront oublier, sans doute, par un redoublement d'estime et d'amitié, le mal qu'ils vous auront fait en vous accusant injustement.

Jean Verhelst, consterné et tout à fait découragé par le doute que le substitut avait manifesté sur son innocence, demeura insensible à cette consolation.

Le substitut e regarda un moment d'un air de pitié, et lui dit :

— Allons, il faut que je vous quitte ; ayez du courage et ne désespérez pas. J'irai trouver le juge d'instruction et je tâcherai d'obtenir de lui qu'il autorise votre femme à venir vous voir à la prison.

Le cantonnier se leva en poussant une excla-

mation de joie, saisit la main du substitut, et la baisa avec effusion.

— Que je sois condamné ou non, que Dieu vous bénisse ! murmura-t-il. Oui, oui, monsieur, faites en sorte de rendre cet inappréciable service à un malheureux ! Puisse le ciel prêter à votre généreuse éloquence une force irrésistible ! merci, ô merci !

Et il se laissa tomber à genoux en joignant les mains.

Le substitut, au moment de sortir, s'arrêta sur le seuil de la porte, et dit au prisonnier :

— Je croyais n'aller à Bolderhout qu'assez tard dans l'après-midi ; mais pour abréger vos souffrances, je partirai s'il est possible, ce matin même aussitôt après ma visite au juge d'instruction. Soyez donc tranquille ; dans tous les cas vous recevrez aujourd'hui des nouvelles de votre famille.

Le porte-clefs ferma la cellule, et le substitut quitta la prison le cœur ému d'une véritable pitié.

IV

Dans la même matinée, une malheureuse famille quittait le village de Bolderhout.

Marie-Jeanne, la courageuse femme du cantonnier, marchait en avant sur la route, avec la petite Barbe sur son bras. Le petit André courait à côté d'elle. Derrière venait l'aïeule guidée par son ami, son petit-fils Alexandre. Tous étaient chargés de paquets, comme s'ils entreprenaient un long voyage.

Sans doute, depuis ces sept longues et mortelles journées, ils avaient tant pleuré que la source des larmes était tarie en eux, car ils avaient les yeux secs, quoiqu'ils se traînassent, la tête baissée, dans un sombre et douloureux silence.

Marie-Jeanne seule tournait encore parfois la tête pour regarder du côté du village, et paraissait chercher des yeux, dans cette direction, un endroit regretté... Là, près du chemin de fer s'élevait le vieux wagon, berceau de sa petite Barbe... Le paradis où elle avait passé dans la paix et le bonheur les plus belles et les plus douces années de sa vie. Perdus, perdus pour jamais !

En effet, l'administration du chemin de fer avait installé dans la maisonnette un nouveau garde. Quoique celui-ci fût aussi un homme marié, il avait, par compassion, offert à la femme de Jean Verhelst de la laisser demeurer dans le wagon avec ses enfants, jusqu'à ce que le sort de son mari fût décidé. Elle avait d'abord accepté avec reconnaissance cette généreuse proposition ; mais bientôt elle avait reconnu qu'il lui était impossible de demeurer plus longtemps à Bolderhout. Elle ne pouvait se montrer nulle part sans être insultée par les villageois.

les anciens camarades de classe du bon petit Alexandre lui lançaient de loin l'injurieuse épithète de meurtrier, et depuis trois jours le pauvre garçon n'avait plus osé mettre le pied hors du wagon. Son instituteur seul était resté bon et amical pour lui, mais pour aller chercher près de ce digne homme quelques conseils et quelques consolations, l'enfant était obligé d'attendre qu'il fît nuit et de prendre des sentiers écartés afin d'éviter les regards.

Quelques raisons que pussent avoir les gens du village de haïr la femme et les enfants d'un homme qui devait, pensaient-ils, se reprocher une si épouvantable catastrophe, ils n'auraient pas sans doute poursuivi cette malheureuse famille avec autant d'acharnement, si le fils aîné du mourant n'eût ravivé leur indignation par ses accusations incessantes et ses cris de vengeance.

Marie-Jeanne avait donc résolu d'abandonner Bolderhout, et de partir pour la ville avec sa famille. Ce qu'elle allait y faire, elle ne le savait

pas bien encore. Peut-être un irrésistible dés de se rapprocher de son mari la poussait-elle prendre cette grave résolution. Elle se proposai de louer une petite maison ou une couple de chambres dans un faubourg ; de vendre ses rares bijoux et quelques meubles dont elle pouvait se passer et d'aller, s'il le fallait, travailler à la journée pour donner à sa belle-mère et à ses enfants le pain quotidien... jusqu'à des temps meilleurs.

Car elle n'avait plus aucune confiance dans la prochaine mise en liberté de son mari. Les efforts infructueux qu'elle avait tentés pour être admise à le voir dans sa prison, ou pour apprendre quelque chose de lui ; son remplacement immédiat par un autre garde ; la haine, les injures, et les menaces des gens de Bolderhout, tout cela lui avait donné la conviction que son malheureux mari, malgré son innocence, serait condamné à une longue détention.

Les tristes émigrants marchaient silencieuse-

ment dans l'étroit sentier qui serpentait à travers la campagne.

La grand'mère et les enfants, qui ne partageaient pas la désolante conviction de Marie-Jeanne, hasardaient de temps en temps quelques paroles d'espoir, auxquelles la pauvre femme, de crainte de les affliger trop profondément, ne répondait guère que par monosyllabes.

Ils avaient fait une bonne partie du chemin, ainsi livrés à leurs pensées muettes, lorsque Alexandre, s'adressant à l'aveugle :

— Grand'mère chérie, dit-il d'un ton de surprise : vous riez si joyeusement ! A quoi pensez-vous donc ?

La vieille femme ralentit le pas et répondit :

— Mon petit Alexandre, reste un peu en arrière avec moi. Ta mère voit tout en noir ; mais je suis bien certaine que c'est Dieu lui-même qui m'a envoyé cette nuit ce beau rêve dont je t'ai parlé.

— Ah ! grand'mère, pouvez-vous croire à des choses pareilles ?

— Comment, comment ? qu'est-ce que tu dis ? Si jeune, et déjà si incrédule ! Le monde est corrompu ; il ne durera plus longtemps, mon enfant ! Ecoute, je vais te le raconter encore une fois... J'étais au lit, dans notre wagon ; je m'étais endormie en priant, je me figurais être assise sur une chaise dans une grande église. Il y avait de la musique ; l'orgue résonnait, et l'on chantait si bien au jubé que je sentais battre mon cœur d'émotion. Je ne sais pas ce qui se passa en moi, je tombai agenouillée sur les dalles ; et, levant les bras au ciel : ô Dieu, doux Jésus, par votre amère passion, par votre sang sacré exaucez la prière d'une pauvre mère aveugle ! Ayez pitié de mon fils innocent. Délivrez-le, délivrez-le de prison, afin que la justice humaine ne succombe pas ! Béni soit votre nom dans l'éternité. — Alors, je vis tout à coup dans les nuages d'encens qui s'élevaient près de l'autel... (oui,

xandre, quand je rêve, j'y vois avec d'aussi ns yeux que du temps de ma jeunesse...) Je s une vive lumière, et au milieu de cette lumière, un ange avec de longues ailes. Il vint moi en souriant d'un sourire céleste ; je tremais de respect et d'espérance. Le bel ange me prit par la main en disant : « Levez-vous, femme, et soyez consolée. Dieu a exaucé votre prière. Dans trois jours vous serrerez dans vos bras votre fils acquitté. » — Je poussai un cri de joie et... je m'éveillai. Eh bien, Alexandre, crois-tu encore comme ta mère, que cette vision nocturne n'ait été qu'une vaine illusion de mes esprits troublés ? Ne penses-tu pas qu'elle pourrait devenir une réalité ?

— Ah ! grand'mère ! que j'aimerais à le croire ! ce serait si beau, si c'était vrai, répondit tristement le petit garçon ; mais ce que le maître d'école m'a dit ne me permet pas d'y songer.

— Et qu'est-ce qu'il t'a dit le maître d'école !

— D'après ses explications, grand'mère, mon

père ne peut pas être mis en liberté avant q le tribunal se soit réuni pour prononcer un j gement. Et jusque-là, il se passera encore d semaines, peut-être des mois, pendant lesque mon pauvre père devra rester dans son cacho Ah ! si nous pouvions avoir de ses nouvelles Dieu sait, grand'mère, si mon père n'est pas malade !

— Vas-tu encore te mettre à pleurer, Alexandre ?

— Je ne pleure pas, grand'mère, mais c'est bien dur tout de même.

— Oui, mon enfant, c'est inhumain et cruel. Ils considèrent donc ton père comme un affreux mauvais sujet ? Nous empêcher, d'une façon si impitoyable, de le voir et de le consoler ; ne pas permettre même que nous apprenions s'il est malade ou bien portant ! Hélas ! mon enfant, souvent je me prends aussi à penser qu'il pourrait être condamné injustement... Tu pleures encore, Alexandre ! Alors je ne dis plus rien.

Marie-Jeanne avait ralenti le pas et dit à l'aveugle avec un accent de reproche :

— Ma mère, ma mère, pourquoi ne laissez-vous pas notre Alexandre tranquille ? L'enfant n'a-t-il donc pas assez de son propre chagrin ? Avançons et taisons-nous ; car nous n'avons d'ailleurs rien de consolant à nous dire.

— Eh bien, je marcherai un peu plus vite, répondit la vieille femme ; mais je ne puis supporter ma douleur sans me plaindre. Parler me soulage le cœur.

— Ne pleure plus, mon cher Alexandre, dit arie-Jeanne. Dès que nous aurons trouvé en cule une maison où nous pourrons passer la nuit, je me mettrai en course. Le chef d'atelier ne forge voisine, un homme qui a toujours été l'ami et le compagnon de ton père, m'assis-ra, j'en suis sûre. Nous ne prendrons pas de epos avant d'avoir obtenu la permission de voir on père. Si je le trouvais en bonne santé, si je ouvais le consoler, ce serait encore un grand

bonheur ! Je connais aussi un monsieur qui était présent lorsque ton père a perdu sa main gauche, ce monsieur alors a fort apprécié sa belle action et lui a promis sa protection. J'irai le trouver, lui et d'autres encore ; je remuerai ciel et terre pour parvenir auprès de ton père. Console-toi en espérant que je réussirai, et avance rapidement sans trop bavarder. Et vous, grand'mère, tenez-vous de grâce un peu tranquille ; cela ne sert à rien de faire pleurer les enfants. Dieu est le maître ; et s'il nous me une croix sur les épaules, si lourde et si doul reuse qu'elle soit, nous devons la porter a résignation. Nos plaintes ne peuvent pas ch ger notre triste sort. Tout dépend de sa sai volonté. Nous taire et prier est encore ce nous avons de mieux à faire.

A partir de ce moment ils ne rompirent p que rarement le silence et cheminèrent aussi vi que le permettait la marche incertaine de grand'mère aveugle.

Lorsqu'ils eurent atteint la chaussée et qu'ils pprochèrent d'une grande ferme, Marie-Jeanne s'arrêta :

— Entrons ici dit-elle, demandons un peu de lait pour notre petite Barbe. Les enfants s'y re-oseront un moment.

Ils entrèrent dans la cour de la ferme avec un sentiment de timidité, et dirent à la fermière ce qu'ils désiraient.

Celle-ci, disposée à la pitié par la vue de la vieille mère aveugle et des petits enfants, les entrer dans la maison, leur donna des chaises ar se reposer, et leur apporta une grande cuelle de lait chaud, en leur prodiguant des aroles amicales.

Mais en ce moment le fermier rentra, et re-arda la pauvre famille d'un œil sévère.

— N'êtes-vous pas la femme de Jean Verhelst cantonnier? demanda-t-il.

— Hélas, oui, pour vous servir, fermier, ré-ndit Marie-Jeanne avec un soupir.

— Ah ! Ah ! vous êtes la femme de cet em-
ployé coupable qui a fait écraser le notaire de
Bolderhout et son cocher? grommela-t-il avec
une grimace de dégoût. Je vous plains, vous et
vos enfants ; vous n'y êtes pour rien ; mais votre
mari sera bien certainement puni comme il le
mérite ; car peu importe la façon dont on tue
les gens, soit par négligence, soit volontaire-
ment. On pourrait, comme cela, faire dérailler
un train entier, et exposer la vie de plusieurs
centaines de voyageurs... mes paroles vous
affligent, femme, je le comprends ; mais j'avais
cela sur le cœur, et je ne pouvais pas le garder
plus longtemps ! Adieu, mangez et buvez ; mais
ne restez pas dans ma maison plus qu'il ne
faut.

En achevant ces derniers mots il sortit, passa
dans la cour, et disparut dans l'écurie.

Son rude accueil et sa décourageante prédic-
tion avaient arraché des larmes à la grand'mère
et aux enfants. Marie-Jeanne seule dévorait

honte, et quoique la fermière essayât de la consoler et de la tranquilliser, elle se leva et dit :

— Nous vous sommes reconnaissantes de votre bonté, fermière... Venez, enfants, éloignons-nous de ce chemin de la croix. Si les hommes sont cruels et injustes, Dieu, là haut, sait bien où est l'innocent.

Quoiqu'elle affectât d'être courageuse et fière, son cœur devait être bien gros, car à peine eut-elle dépassé un peu cette ferme trop peu hospitalière, qu'elle s'essuya les yeux à différentes reprises, et les contractions nerveuses de son visage trahissaient ses efforts pour rester calme.

Quelques minutes plus tard, elle vit venir dans le lointain une voiture découverte. Elle la regarda avec une attention singulière, et ne pouvait en détacher ses yeux. Pourquoi ? Elle n'en savait rien elle-même ; il lui semblait qu'elle avait rencontré plus d'une fois le monsieur qui y était assis.

La voiture s'arrêta à une trentaine de pas de Marie-Jeanne ; le monsieur sauta à terre et vint à elle. Il paraissait encore jeune, et sur son beau visage se lisait l'expression d'une joyeuse surprise.

— N'êtes-vous pas la femme du cantonnier de Bolderhout ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, pour vous servir.

— Venez-vous du village ?

— Nous l'avons quitté ce matin.

— Dites-moi, femme, comment se porte le notaire ?

— Mal, monsieur, très-mal. Depuis son accident il n'a encore repris ni sa connaissance, ni l'usage de la parole. Hier au soir il semblait revenir un peu à lui ; mais les médecins crurent bien certainement qu'il allait mourir ; car ils ont fait demander tout de suite l'extrême-onction.

— Cette fatale mort serait profondément regrettable.

— Hélas, oui, monsieur.

— Pour votre mari, surtout. Si le notaire ait guéri, il aurait pu expliquer comment le lbury s'est trouvé sur la voie ferrée, et peut-tre l'innocence de votre mari ressortirait-elle de là.

— Et maintenant, monsieur, mon pauvre fils sera-t-il condamné ? s'écria l'aveugle.

— Je ne le sais pas, femme. L'affaire fait tant de bruit que le Procureur du Roi a voulu la réserver pour lui-même. Je suis son substitut ; vous me connaissez bien ; c'est moi qui, le jour de l'accident, ai tâché de vous consoler, vous et vos enfants.

— En effet, mon bon monsieur, que Dieu vous en récompense ! Ah ! vous êtes de la jus-ce ! N'y a-t-il donc aucun moyen de me faire oir mon malheureux mari ? Ayez pitié de nous.

— J'allais justement à Bolderhout, femme, et je venais vous apprendre que vous pouvez visiter votre mari dans sa prison.

Marie-Jeanne le regarda fixement avec incrédulité, mais toute prête à laisser éclater sa joie, si cette bonne nouvelle était confirmée.

— Nous pourrons aller le voir... dans sa prison? balbutia-t-elle.

— Sans doute, femme. Allez à la prison, et on vous introduira auprès de lui. J'ai parlé au directeur, et le concierge a reçu l'ordre de vous recevoir avec bienveillance.

Marie-Jeanne, ses enfants et la vieille mère se mirent a pousser des cris de joie, à s'embrasser, à se serrer dans les bras les uns des autres, et à adresser au ciel leurs vives actions de grâce. Ils allaient donc revoir leur fils, leur mari, leur père, l'embrasser, lui prodiguer leurs caresses, lui exprimer leur amour et verser dans son cœur les plus douces consolations.

Ils comblèrent le substitut de bénédictions, e l'appelèrent leur bienfaiteur, leur sauveur, leur bon ange.

— Monsieur, pardonnez à une épouse affligée,

prit-elle après un moment de silence. Nous pouvons rendre visite à mon mari! Quel jour? à quelle heure, s'il vous plaît?

— Aujourd'hui même, tout de suite, si vous voulez.

— Ah! fasse Dieu que nous le trouvions en bonne santé!

— Il se porte bien, ma bonne femme.

— L'avez-vous vu, monsieur?

— Oui, ce matin.

— Ma mère, mes enfants, ce monsieur a vu Jean ce matin! Il est bien portant! Ah! quelle bonne nouvelle! Quel bonheur, quel bonheur!

Pendant ce temps le substitut avait tiré son portefeuille, et se mit à écrire quelques mots au crayon. Puis tendit une carte à Marie-Jeanne en lui disant :

— Savez-vous où est la prison?

— Oui, monsieur, je suis née dans la ville et j'y ai demeuré longtemps.

— Eh bien, vous sonnez à la porte, et vous

montrez cette carte à l'homme qui viendra vous ouvrir. Il appellera immédiatement d'autres employés qui vous conduiront auprès de votre mari. Consolez-vous donc, et espérez que Jean Verhelst, s'il est innocent comme je suis porté à le croire, sera acquitté par le tribunal.

Il fit signe à sa voiture de s'approcher et y remonta. Puis, pour se dérober aux témoignages de reconnaissance dont on l'accablait, il fit un signe de la main à ces pauvres gens, et cria à son cocher :

— Fouettez vos chevaux ! à Bolderhout au grand trot ! Descendez-moi au château de madame Van der Henvel.

Il resta longtemps pensif. Probablement il réfléchissait aux procédés de la justice, qui, pour frapper les coupables, font souvent souffrir des innocents. Il sentait grandir de plus en plus dans son esprit la conviction que Jean Verhelst disait la vérité et qu'il avait réellement fermé les barrières... Mais qui pouvait le prouver ? Il

n'existait pas d'autres témoins que les victimes elles-mêmes. Le cocher était mort sur le coup, et peut-être le notaire avait-il succombé également. Dans ces tristes conjectures il pouvait bien arriver que le pauvre cantonnier, innocent ou coupable, fût condamné par le tribunal.

Cette idée l'affligea ; son visage s'assombrit, et un profond soupir souleva sa poitrine.

Bientôt cependant il secoua la tête, et un sou-ire légèrement railleur vint se jouer sur ses lèvres.

— Un substitut qui s'attendrit sur le sort d'un révenu! murmura-t-il! Si l'on devait s'en rap-orter à la croyance générale, nous serions com-tement insensibles à ces sortes de choses; mais as! ne sommes-nous pas restés hommes, dans s pénibles fonctions? Ah! souvent notre sé-re devoir est bien douloureux à remplir!... ne sais pas pourquoi je me sens une si grande pathie pour ce garde... Sa vieille mère aveu-ses petits enfants, son courageux dévoue-

ment, peut-être? Quoi qu'il en soit, il me semble que j'apprendrais son acquittement avec plaisir. Mais tout annonce que...

Un tilbury parut au détour de la route. Le substitut salua et fit un signe à la personne qui était assise dans ce cabriolet.

Les deux voitures s'arrêtèrent.

— Bonjour, monsieur le bourgmestre, dit le substitut. Et le notaire? Vit-il encore?

— Certainement, monsieur le substitut, répon dit l'autre ; et il va mieux depuis ce matin.

— Mieux?

— Oui, beaucoup mieux.

— A-t-il repris connaissance?

— Sans doute, car il a déjà parlé, et recon sa femme et ses enfants.

— Dieu soit loué! nous allons donc sav comment l'accident est arrivé. Bourgmestre, lui a-t-on pas demandé d'explications à ce s jet?

— Je ne pourrais pas vous le dire.

— Ah! Je le saurai tout-à-l'heure!... Bon voyage, monsieur le bourgmestre.

Les deux voitures reprirent leur course interrompue.

— Tout droit à la maison du notaire Vereecken, ordonna le substitut à son cocher.

Une demi-heure après, il descendait devant la belle maison du notaire, et demandait au domestique qui vint lui ouvrir la porte s'il ne pourrait point parler à M. Frédéric.

Le substitut devait être bien connu chez le notaire, peut-être était-il un ami de la maison, car le domestique, sans autre cérémonie, le conduisit au jardin, et lui dit :

— Là-bas, sous ce frêne, vous trouverez M. Frédéric, du moins il était assis là sur un banc, il n'y a pas cinq minutes.

En effet, lorsque le substitut fut arrivé au bout d'un sentier qui serpentait à travers le jardin, il vit le fils aîné du notaire assis à l'ombre, sous les branches pendantes d'un frêne.

Le jeune homme paraissait plongé dans s réflexions. Mais il se leva dès qu'il entendit un bruit de pas qui s'approchaient. Il tendit la main au substitut en souriant d'un air aimable, et s'écria joyeusement :

— Bonjour, monsieur Masmans ; il y a de bonnes nouvelles aujourd'hui.

— On m'a donc dit la vérité ! Votre père va mieux !

— Beaucoup mieux, Dieu soit loué ! Il guérira, dit le docteur.... Venez, monsieur le substitut, asseyez-vous à l'ombre près de moi, nous pourrons causer à notre aise. Mon père dort maintenant.

Le substitut prit place sur le banc à côté du jeune homme, et demanda :

— On m'a raconté qu'hier au soir un prêtre a été appelé en toute hâte auprès de votre père. C'était donc un faux bruit.

— Non pas. Depuis cet affreux malheur, mon père était resté sans mouvement. Le docteur

croyait qu'il avait été blessé au cerveau, et qu'il s'éteindrait doucement sans avoir secoué son lourd sommeil. Mais hier au soir mon père parut s'éveiller tout-à-coup. Il regarda autour de lui et nous considéra avec étonnement, comme une personne qui reprend possession d'elle-même. Le docteur parla d'une crise suprême et fit appeler le curé. Nous quittâmes la chambre. Longtemps après il nous fut permis de nous rapprocher du lit du malade. Mon père avait les yeux ouverts, et quoique son regard fût encore incertain et même hagard, on y voyait luire de temps en temps quelque chose comme une étincelle d'intelligence. Enfin il commença à murmurer des paroles confuses et presque inintelligibles ; il me sembla même qu'il bégayait mon nom. Mais le docteur nous avait défendu de parler ou de faire le moindre bruit. Nous remarquions bien que mon père avait encore la tête lourde et l'esprit assoupi. Aussi, vers le milieu de la nuit, il tomba dans un profond sommeil qui dure en-

core. Le docteur a veillé longtemps auprès de son lit, et nous a dit, avec une grande joie, que c'est le premier sommeil naturel que goûte mon père depuis l'accident. Il nous a assuré qu'à son réveil il aura l'esprit beaucoup plus clair, et qu'il nous reconnaîtra probablement tous.

— Ainsi votre père n'a pas encore parlé distinctement ? demanda le substitut d'un air pensif. Et vous n'avez encore pu lui adresser aucune question ?

— Quelle question pourrais-je lui faire ? et de quel air singulier vous me dites cela !

— Ah ! songez-y Frédéric, il est le seul témoin encore vivant de l'accident du chemin de fer. Lui seul peut expliquer comment cela est arrivé.

— Mais, mon cher substitut, c'est clair comme le jour ! s'écria le jeune homme. Le cantonnier a négligé de fermer les barrières.

— Cela n'est pas certain.

— Comment, pas certain ?

— Réfléchissez, Frédéric, qu'il s'agit ici de honneur et de la liberté d'un pauvre père de mille. Il ne faut pas juger sans avoir des euves positives.

Cette observation parut causer quelque étonement au jeune homme et même le blesser ; car l répliqua avec un peu d'aigreur :

— Quoi? vous un magistrat, vous défendez l'employé coupable qui a commis un homicide par sa négligence : qui a mis mon père au bord le la tombe, et qui l'a fait souffrir pendant huit ours comme un martyr?

— Je ne le défends pas, mais je ne suis pas convaincu de sa culpabilité.

— S'il avait fermé les barrières, comme il le prétend, comment l'accident aurait-il pu arriver?

— Et si quelqu'autre les avait ouvertes?

— Cela n'est pas possible, monsieur le substitut. Le cantonnier est obligé de fermer les barrières quelques minutes seulement avant le passage du train. Il faisait un temps épouvan-

table ; il tonnait et il grêlait comme si le mon(allait périr. Tout le monde se tenait à l'abri av effroi. Qui donc aurait, pour son plaisir, défié l' rage afin d'aller ouvrir les barrières ? Jean Verhe n'avait pas un seul ennemi. Avant l'accident, i était estimé et aimé de tout le monde. Non, non il est coupable. La peur du mauvais temps l' fait rester dans son wagon, et par sa lâche iner-tie il a fait périr notre cocher, et blessé mortel-lement mon père.

— Espérons, Frédéric, que votre père guérira Lui seul peut prononcer sur le sort du pauvr cantonnier.

— Mais, monsieur Masmans, mon père ne pourra rien dire, sinon que les barrières étaient ouvertes. Vous devez bien le comprendre. Sans cela notre cocher n'aurait pas pu conduire le tilbury sur la voie. Je suis bien sûr que les juges condamneront l'infidèle cantonnier.

— Peut-être! Faute de témoins le doute sub-siste toujours.

— Ah! Je voudrais bien voir qu'on laissât impunie une si coupable conduite! Et pour être bien certain qu'on suivra l'affaire comme il convient, je veux me porter partie civile et prendre un avocat renommé pour demander vengeance contre l'auteur de cette sanglante catastrophe.

— A votre place je ne ferais pas cela, Frédéric, dit le substitut en secouant gravement la tête. Si les juges acquittent le cantonnier, ce sera probablement parce que sa culpabilité ne leur paraîtra pas suffisamment démontrée. L'idée que vous pourriez faire condamner un innocent ne vous effraye-t-elle pas?

— Mais je me tiens pour convaincu qu'il avait laissé les barrières ouvertes!

— Ayez du moins pitié de sa pauvre vieille mère aveugle et de ses malheureux petits enfants! Ah! si vous aviez vu, comme moi, ces pauvres gens pleurant, gémissant, désespérés...

— Je les ai vus, monsieur le substitut, et en

secret j'ai pu retenir l'expression d'une certaine pitié pour sa famille innocente, et surtout pour son fils Alexandre, un enfant intelligent et bon que nous aimions tous. Mais n'ai-je pas à remplir un devoir sacré envers mon père, envers notre domestique tué, envers la société tout entière? Laisserait-on impunie une négligence aussi meurtrière, et contribuerait-on, par une indulgence intempestive, à multiplier les accidents de chemin de fer?

Il fut interrompu dans son argumentation par l'arrivée d'un domestique qui vint lui dire avec un air de satisfaction :

— Monsieur Frédéric, M. votre père est éveillé. Il va, dieu, merci beaucoup mieux! Il vous cherche des yeux et prononce votre nom à voix basse.

— Dieu soit loué ! s'écria joyeusement le jeune homme. Je viens, je viens!... Monsieur le substitut, vous comprenez, n'est-ce pas? Il faut que je vous quitte.

— Puis-je attendre ici de bonnes nouvelles? demanda le jeune magistrat. Oh! Je suis heureux plus que je ne puis le dire, à l'idée que votre père est sauvé!

— Restez, restez, dit Frédéric, mais ne vous impatientez pas ; je viendrai moi-même vous rendre compte de l'état de mon père.

En achevant ces mots il disparut derrière la charmille.

Le substitut se promena assez longtemps seul dans le jardin.

Enfin il vit revenir Frédéric qui lui fit signe de loin dès qu'il l'aperçut.

— Eh bien, comment se trouve votre père? demanda-t-il dès qu'ils se furent rejoints.

— Aussi bien que possible, répondit le jeune homme, il a par moments presque toute sa connaissance.

— Et vous ne lui avez pas parlé de l'accident?

— Non, je n'ai pas osé. Cela pourrait l'agiter trop fortement, si nous lui faisions connaître l'horrible fin de notre cocher.

— Mais il n'est pas nécessaire de la lui apprendre.

— C'est égal, mon cher substitut, nous avons résolu de ne rien risquer avant l'arrivée du médecin. J'ai dit à mon père que vous étiez venu demander de ses nouvelles, et que vous vous promeniez dans le jardin en attendant. Il m'a semblé qu'il éprouvait le désir de vous voir. Voulez-vous me suivre?

— Sans doute, sans doute, s'écria le substitut avec un empressement qu'il ne chercha pas à dissimuler.

— Mais ne lui rappellerez-vous pas le malheur dont il a été victime ?

— Non ; à moins qu'il ne m'en parle lui-même... On ne peut pas savoir.

— Venez donc, substitut, je vais vous conduire auprès de lui.

Lorsqu'ils ouvrirent la porte de la chambre du malade, on leur fit signe qu'il fallait garder le silence.

Madame Vereecken était assise à une certaine distance du lit avec une garde-malade. Le notaire était couché sur le dos. Il tenait les yeux ouverts, et son regard fixe et vitreux se dirigeait vers le plafond. Il paraissait encore sous l'influence d'une sorte d'égarement que traversait comme un point lumineux une perception vague de son état.

Frédéric s'approcha de lui, et lui dit en baissant la voix :

— Mon père, voici M. Masmans, notre ami, qui vient vous voir.

Le malade sembla d'abord ne pas avoir entendu. Mais, comme si son esprit s'éveillait peu à peu, la lumière et la vie revinrent dans son regard. Il tourna légèrement la tête sur le côté, regarda le substitut d'abord d'un air interrogateur, puis avec un sourire presqu'imperceptible,

et essaya même de lever la main vers lui.

— Bonjour, substitut, murmura-t-il. Ah! que j'ai été malade! et comme cela a duré longtemps.

— En effet, notaire, vous avez été gravement malade, et vous avez sans doute terriblement souffert, répondit le substitut ; mais Dieu merci, c'est fini maintenant. Vous allez guérir. Encore quelques jours, et vous vous promènerez dans votre jardin, aux rayons d'un soleil bienfaisant.

A cette consolante prédiction, le notaire sourit de nouveau ; mais en même temps une impression pénible se peignit sur son visage. Il porta sa main tremblante au côté gauche de sa tête, et dit en soupirant :

— Ce n'est pas encore fini. J'ai mal là ; ma tête a été brisée. J'ai reçu un coup... un coup terrible... Où... Comment?...

Sa femme et ses enfants tremblaient de crainte que ce terrible souvenir ne se réveillât tout-

à coup en lui. Le substitut n'était pas moins ému ; son cœur battait ; il attendait et écoutait avec une attention soutenue.

Le malade se tut et regarda de nouveau en l'air. Mais on voyait facilement à l'éclat singulier de ses yeux, au froncement de ses sourcils et aux rides de son front plissé qu'il se débattait sous le poids d'une idée encore confuse, et qu'il faisait des efforts pour voir clair dans son cerveau.

Tout à coup il pencha de nouveau la tête de côté, et demanda :

— Où est Joseph, le cocher?

Tous les assistants pâlirent à cette question inattendue.

Frédéric s'approcha vivement et répondit d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent.

— Le cocher est dans l'écurie près de ses chevaux, mon père.

— Il faut le renvoyer, grommela le malade.

— Le renvoyer ?

— Je ne veux plus qu'il reparaisse devant moi.

— C'est bien, mon père, je le lui dirai.

— Pourquoi donc êtes-vous fâché contre votre cocher? demanda le substitut avec une intention secrète.

— Il est la cause de ma maladie, dit le notaire avec plus de force et de vivacité. Ah ! je me souviens maintenant : le tonnerre, la grêle, le train express...

— Votre domestique a ouvert les barrières? demanda le substitut.

— Oui, il les a ouvertes.

— Avec votre consentement?

— Je le lui avais défendu ; il avait bu ; il faisait un temps épouvantable.

— Votre domestique est donc descendu pour ouvrir les barrières !

— Hélas, oui, malgré mes cris.

— Et vous êtes certain que les barrières étaient bien fermées?

— Très-certain.

Le substitut s'approcha de Frédéric, et lui dit à demi-voix.

— Vous l'avez entendu, n'est-ce pas? Jean Verhelst est innocent. Permettez-moi maintenant d'aller remplir un devoir d'humanité et de justice. Je vous quitte, doublement réjoui de la guérison du bon monsieur Vereecken, et de la délivrance d'un honnête homme.

Frédéric demeurait tout stupéfait de cette révélation inattendue. Il tenait les yeux baissés, et ne répondit que par un hochement de tête.

Le substitut sortit de l'appartement après avoir salué tout le monde en silence, et descendit rapidement l'escalier ; mais Frédéric courut après lui, l'arrêta dans le vestibule, lui prit la main, l'entraîna dans un salon, et lui dit les larmes aux yeux :

— Mon cher ami, au fond de votre cœur vous m'accusez de méchanceté, n'est-ce pas? En effet je suis en grande partie la cause de tout ce que

le pauvre Jean Verhelst et sa malheureuse famille ont souffert. J'ai excité la population contre lui, j'ai provoqué son incarcération, je lui ai fait enlever sa place de cantonnier. Et cependant avant l'accident j'avais beaucoup d'estime pour lui, et je ne lui voulais que du bien, à lui et à ses enfants. Je puis trouver une excuse dans la conviction que j'avais de sa culpabilité... et pourtant ma conscience se soulève, pourtant je suis troublé, affligé et confus, et je souhaiterais qu'il me fût possible, à n'importe quel prix, de réparer le mal que j'ai fait à ces malheureux innocents.

— Que cela ne vous inquiète pas, Frédéric, répondit le substitut. C'est bien facile. Dès que le juge aura connaissance de la déclaration de votre père, il s'empressera de mettre Jean Verhelst en liberté Avec un peu d'argent vous pourrez l'indemniser du dommage qu'il a souffert et lui faire oublier ses chagrins. Cherchez pour lui un autre emploi, et en attendant mettez-le à l'abri du besoin... Ces gens-là sont d'une

nature bonne et reconnaissante ; ils vous béniront encore comme leur bienfaiteur.

— Ah! vous me consolez et vous me rendez courage! Mais je ne veux par rester inactif. Je n'ai pas hésité à courir cinq ou six fois à la ville pour demander vengeance contre Jean Verhelst. Il était si heureux dans son wagon, le brave homme, il a des goûts si simples! S'il ne peut pas obtenir qu'on lui rende son emploi à Bolderhout, il le regrettera longtemps, quelle que soit la place qu'on parvienne à lui procurer.

— Vous rentrez en ville?

— Naturellement.

— Tout de suite?

— Sans retard, Frédéric. Je me rends au cabinet du juge d'instruction pour obtenir une ordonnance d'élargissement en faveur de Jean Verhelst. Malheureusement le juge sera à sa maison de campagne. Elle est située de l'autre côté de la ville, hors du faubourg. Mais je me hâterai.

— Eh bien, mon cher substitut, il y a place dans votre voiture ; je ferai une partie du chemin avec vous. Vous me descendrez à la station d chemin de fer. Je veux aller demander au directeur le rétablissement de Jean Verhelst dans son poste de garde-barrière. Il est l'ami de mon père, et il ne me refusera pas.

— Mais le nouveau cantonnier.

— Bah ! dussions-nous l'entretenir pendant des années, jusqu'à ce qu'il ait trouvé une autre place ; qu'est-ce que ce léger sacrifice en comparaison de tout ce que ces pauvres innocents ont souffert à cause de moi...

— C'est vrai, Frédéric. Ce que vous dites-là part d'un noble cœur.

— Voici mon projet, mon ami. Vous me donnerez un mot pour entrer à la prison. Je me hâterai ; et si je puis être le premier à annoncer cette bonne nouvelle à Jean Verhelst, j'en serai bien heureux. Pendant ce temps-là vous irez chez le juge d'instruction et vous viendrez à la prison

avec l'ordre de mise en liberté. Si vous ne m'y trouvez pas, attendez-moi ; car je veux prendre part à la délivrance de la victime de ma fatale erreur. Maintenant, je vous prie, hâtez-vous de faire atteler la voiture, et revenez me chercher ici. J'aurai pris alors les précautions nécessaires pour pouvoir m'absenter pendant quelques heures.

En parlant ainsi, il reconduisit le substitut à travers le jardin jusqu'à la grille.

En revenant il rencontra le jardinier et lui dit avec une sorte d'enthousiasme.

— Jacques, mon garçon, ce que je vais vous dire vous fera grand plaisir. Jean Verhelst était un de vos bons amis, et vous n'avez jamais voulu croire qu'il fût la cause de l'accident sur le chemin de fer...

— Je ne le crois pas encore, monsieur, répondit le jardinier.

— Eh bien, vous aviez raison : mon père a parlé. C'est Joseph, le cocher, qui a ouvert les

barrières. Il avait trop bu, et il n'a pas voulu écouter mon père qui le lui défendait.

— Hourra! Hourra! vive Jean Verhelst! s'écria le jardinier en jetant son bonnet en l'air pour manifester sa joie.

— Restez tranquille et écoutez-moi, dit Frédéric. Les gens de Bolderhout ont fait mille affronts à Jean Verhelst. Il reviendra ici demain. Courez faire le tour du village, et publier partout son innocence, pour qu'il soit accueilli comme il le mérite.

– Monsieur, monsieur, me permettez-vous de faire à ma guise? demanda le jardinier.

— Oui, je désire que l'on fasse oublier à Jean Verhelst son malheur.

— Et si cela devait coûter quelques francs, monsieur, les paierez-vous?

— Il ne faut pas regarder à cette bagatelle ; je vous donne carte blanche.

— Ah! ah! Alors nous allons nous en donner ; vous verrez, monsieur Frédéric.

— Je m'en rapporte à vous, Jacques, puisque vous êtes son ami.

— Hourra, hourra, vive Jean Verhelst!

Et, agitant ses mains au-dessus de sa tête, Jacques s'élança hors du jardin en poussant des exclamations joyeuses.

V

Il était au moins onze heures du matin lorsque Marie-Jeanne, traînant avec elle ses petits enfants et sa belle-mère aveugle, entra dans les rues de la ville.

Ils marchaient depuis le lever du soleil ; la sueur perlait sur leurs fronts ; ils avaient la figure empourprée par l'animation de la marche ; mais, malgré leur fatigue ils paraissaient joyeux, et une étincelle d'espérance brillait dans leurs regards.

Même l'aspect des sombres murailles de la prison séculaire, les grilles de fer aux fenêtres du rez-de-chaussée, les meurtrières de la façade, rien de ce qui, une heure auparavant, les aurait

fait frissonner, ne pouvait diminuer ce contentement intérieur. Une seule idée les absorbait complètement ; encore quelques minutes, et ils allaient revoir un père, un époux, un fils chéri, et l'accabler de caresses.

Forte du laissez-passer que le substitut lui avait remis, Marie-Jeanne sonna sans hésitation.

La porte s'ouvrit à moitié.

— Que voulez-vous? demanda le portier, d'une voix rude et en regardant la famille pauvre avec méfiance.

Mais dès qu'il eut vu le laissez-passer, il ouvrit la porte toute grande, et dit avec la même brièveté :

— Entrez. Là, dans cette salle, et attendez.

Ils entrèrent dans la pièce indiquée. Leur cœur battait violemment, car ils croyaient que le portier était allé chercher le prisonnier. Les enfants et la vieille mère tendaient même déjà machinalement les bras pour l'embrasser.

Ils entendirent bientôt un cliquetis de clefs ; un autre employé parut sur le seuil.

— Qui de vous est la femme du nommé Jean Verhelst? demanda-t-il.

— C'est moi, monsieur, pour vous servir, répondit Marie-Jeanne.

— J'ai l'ordre de vous conduire auprès de votre mari. Suivez-moi.

— Venez, mes enfants, venez grand'mère, s'écria Marie-Jeanne. Nous allons voir...

— Oh! oh! cela ne va pas ainsi, interrompit le porte-clefs en les retenant par le bras. Vous seule, femme Verhelst, vous pouvez me suivre.

— Et mes pauvres enfants, ô ciel?

— Ils attendront dans cette pièce jusqu'à ce que vous reveniez.

— Et moi, sa mère aveugle? ayez pitié de moi pour l'amour de Dieu!

— Mon ordre est précis, il ne porte qu'un seul nom. Cessez ces plaintes inutiles.

Tous alors consternés et tremblants, courbèrent la tête devant la froide impassibilité de cet homme.

Marie-Jeanne la première surmonta ses impressions et, joignant ses mains suppliantes :

— Ah ! mon ami, dit-elle, vous êtes pourtant un chrétien aussi. Pensez donc, ce pauvre Jean Verhelst ! Il saurait que sa pauvre vieille mère aveugle et ses petits enfants, qu'il aime tant, sont là tout près de lui, et il ne pourrait pas les embrasser ? Mais cela suffirait pour lui briser le cœur. Voyez ces malheureuses petites créatures tout en larmes ! Sa pauvre mère aveugle près de tomber en faiblesse... Soyez miséricordieux : le ciel vous récompensera.

— Pitié ! oh ! pitié ! s'écria la grand'mère.

Mais ils eurent beau prier et supplier, le porte-clefs demeura froid et inflexible. Il avait reçu l'ordre de conduire la femme Verhelst auprès de son mari, et sous aucun prétexte il ne pouvait ni ne voulait outrepasser cet ordre.

— Ma mère, mes chers enfants, ne pleurez pas, dit Marie-Jeanne d'une voix étranglée. Notre sort est cruel, mais il était pire encore ce matin, et nous devons nous soumettre à la volonté du Seigneur. Je vais auprès de votre père, de votre fils. Je l'embrasserai pour vous tous, je le consolerai en votre nom, et je vous rapporterai fidèlement ses douces paroles. Je ne puis pas le faire attendre plus longtemps, le pauvre prisonnier ! Prenez courage et tenez-vous fermes. Alexandre, veille bien sur la petite Barbe jusqu'à mon retour.

Elle mit l'enfant sur les bras de son fils, et s'écria avec une sorte d'effusion fièvreuse, en s'élançant dans le sombre couloir :

— Allons, monsieur, allons, je vous suis.

Ils avaient déjà marché quelque temps dans les corridors de la prison, lorsque le porte-clefs lui dit avec compassion :

— Ainsi, vous êtes la femme de Jean Verhelst, le garde-barrière, qui a causé la mort de deux

rsonnes en négligeant de remplir son devoir?

— Oh! monsieur, cela n'est pas vrai. Soyez ertain qu'il n'a rien à se reprocher.

— Naturellement, vous ne pouvez pas parler autrement. Je plains votre sort, femme. Qu'allez-vous faire avec vos pauvres enfants et votre mère aveugle?

— Mais vous supposez donc que mon mari sera condamné?

— N'en doutez pas, femme. Tâchez de vous accoutumer à cette triste pensée, et vous serez rappée moins cruellement, quand vous entendrez prononcer sa condamnation.

Marie-Jeanne, consternée et profondément lessée allait se répandre en plaintes amères conre l'injustice des hommes, lorsqu'elle vit son guide mettre la clef dans la serrure d'une petite porte noire. Sa douleur avait disparu, ses yeux se ranimèrent, on aurait pu entendre les battements de son cœur... Elle poussa un cri étouffé, mélangé de joie et d'anxiété, en distinguant,

dans la demi-obscurité du cachot, le visage amaigri de son mari.

Elle sauta à son cou, et faillit s'évanouir en l serrant sur sa poitrine, tant son émotion étai violente.

— Vous avez une demi-heure à rester ensemble, dit le porte-clefs. Je monte la garde devant le guichet, et je viendrai vous chercher cinq minutes avant midi ; telles sont mes instructions.

Le cantonnier tint un moment sa femme serrée dans ses bras sans prononcer une parole. Des larmes coulaient silenciensement de leurs yeux, et lorsqu'enfin ils purent parler, ils ne trouvèrent pas autre chose à se dire que :

— Ma bonne Marie-Jeanne, ma chère femme

— Jean, mon cher Jean!

Lorsqu'ils eurent exprimé, à mots entrecoupés et sans suite, le bonheur qu'ils éprouvaient de se revoir après une si cruelle séparation, le détenu conduisit sa femme à son banc, s'assit à

côté d'elle et lui prit les mains dans les siennes.

— Prenons courage, Marie-Jeanne, dit-il. Nous n'avons qu'une demi-heure devant nous, et il nous reste à parler de tant de choses, et de choses si importantes ! Tu me regardes bien tristement? Tu me demandes pourquoi j'ai tant maigri depuis si peu de jours? C'est parce que je n'avais aucune nouvelle de toi, de ma mère et de nos enfants. Maintenant je suis consolé et je me sens fort. Dis-moi d'abord, je t'en prie, comment les choses se sont passées en mon absence? Ma mère n'est-elle pas tombée malade? Et les enfants? Le notaire guérira-t-il? qui surveille maintenant les barrières?

— Ta mère et les enfants se portent bien, répondit Marie-Jeanne avec une certaine hésitation. Ton cœur ne te dit-il pas, Jean, qu'ils sont près de toi?

— Comment, près de moi? Que veux-tu dire?

— Ils attendent dans une pièce près de la porte de la prison, et ils pleurent parce qu'ils

ne peuvent pas te voir. Pauvres enfants ! Pauvres enfants ! ils étaient venus dans l'espoir de t'embrasser, et voilà qu'on ne le leur permet pas !

De nouvelles larmes coulèrent le long de ses joues.

— O ciel, mes pauvres enfants, innocentes petites créatures, quel mal ont-elles fait ? murmura Jean Verhelst. Mais il maîtrisa bientôt sa douleur et dit d'un ton résolu :

— Marie-Jeanne, étouffons notre chagrin. Le temps s'envole. Vite, dis-moi comment tu t'es tirée d'affaire depuis mon départ. Alors je te parlerai de choses graves.

La femme désolée sembla le comprendre ; car elle secoua la tête comme si elle luttait contre sa douleur, et répondit rapidement.

— Le notaire allait très-mal hier au soir. On craignait qu'il ne passât pas la nuit. Grand'mère n'est pas tombée malade. Je lui ai donné du courage, ainsi qu'aux enfants, et je les ai consolés en leur faisant espérer que tu serais ac-

quitté. J'avais moi-même la fièvre de crainte et de désespoir ; mais je comprenais bien ce que me prescrivait mon devoir de mère, et je feignais d'être forte pour donner de la force aux autres. On a nommé un nouveau garde-barrière...

— Hélas ! soupira Jean Verhelst, notre cher wagon, notre petit jardin, notre terre, l'école de notre petit Alexandre, perdus, perdus pour toujours ! Nous étions trop heureux ; cela ne pouvait pas durer... Continue, Marie-Jeanne.

— Le nouveau cantonnier est un excellent homme ; il voulait nous laisser demeurer dans le wagon jusqu'au jour de ton jugement ; mais les gens de Bolderhout nous poursuivaient sans pitié et nous faisaient tant d'affronts, à moi et à nos pauvres enfants, que nous avons résolu de louer une couple de petites chambres en ville.

— Mais, ô ciel, femme, comment les gens de Bolderhout sont-ils devenus tout à coup si mé-

chants et si cruels, eux que je considérais comme les meilleures gens du monde !

— C'est la faute de M. Frédéric Vereecken. Il est sur la route du matin au soir, occupé à ameuter tous les habitants du pays, à les exciter contre nous. Tiens, Jean, je ne l'aurais jamais cru, mais M. Frédéric est un méchant homme !

— Ah ! Marie-Jeanne, murmura le cantonnier, le pauvre jeune homme voit mourir son père. Il s'imagine que je suis la cause de sa mort. Lui qui avait toujours été si bon et si aimable pour nous ! Véritablement, la douleur l'égare ; j'ai pitié de lui.

— Deux amis seulement nous sont restés fidèles dans notre malheur, reprit la femme, et Dieu nous a envoyé un généreux protecteur. C'est Jacques, le jardinier du notaire, le maître d'école de notre petit Alexandre, et le substitut du tribunal. Quel excellent cœur il a, ce substitut ! C'est lui qui m'a donné un laissez-passer pour venir te voir. Je le bénirai jusqu'à ma der-

nière heure. Il t'a consolé aussi dans ta prison, n'est-ce pas?

Jean Verhelst ne répondit pas. Il avait l'air de rassembler ses forces pour une conversation solennelle.

Il reprit la main de Marie-Jeanne et dit avec une gravité douce :

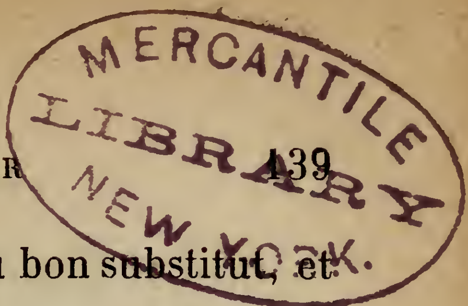
— Marie-Jeanne, je suis obligé de t'affliger profondément : mais des gens tels que nous, impuissants et misérables comme nous sommes, doivent savoir lutter contre le sort cruel, et rester forts jusqu'à la fin. Ma chère femme, les desseins de Dieu sont impénétrables ; et nous y soumettre avec résignation est tout ce que nous pouvons faire. Écoute donc, calme et recueillie, ce que j'ai à te dire. Il n'y a pas de témoins pour prouver mon innocence : je serai condamné... Ne pleure pas, Marie-Jeanne, cela ne sert de rien. Tu es mère, songe à nos enfants.

— Pauvre Jean, gémit la femme, toi si bon, si honnête, tu resterais en prison pendant des années?

— Non, deux ans seulement. L'aumônier qui est venu me voir m'a expliqué que telle est la peine prononcée par la loi contre l'homicide par imprudence. Deux ans sont bien vite passés ! Si ce n'était le triste sort de nos enfants, hélas ! j'attendrais mon jugement avec résignation... As-tu déjà réfléchi, Marie-Jeanne, à ce tu vas faire pendant ma détention ?

— Je travaillerai tant que mes doigts ne me refuseront pas le service, Jean, et avec l'aide de Dieu...

— Travailler, toi, mon bon ange ? s'écria le cantonnier dont les yeux se mouillèrent d'attendrissement et d'admiration. Travailler ! Mais quand même tu devrais mourir à la peine, tu ne pourrais pas gagner assez pour ton entretien, celui de ma mère et celui de mes enfants. J'y ai pensé jour et nuit. Il faut prendre une résolution courageuse, si cruelle que soit la blessure qu'une impitoyable nécessité doive infliger à ton cœur aimant. Voici donc ce qu'il convient



de faire : j'invoquerai l'aide du bon substitut, et le chef d'atelier de la station se souviendra qu'il a été autrefois mon meilleur ami. Ma mère ira dans une hospice jusqu'à ce que j'aie fait mon temps.

— Ah ! cela est affreux, Jean, ta pauvre mère aveugle dans un hospice.

— Il le faut, Marie-Jeanne. Et ce n'est pas encore là le plus cruel. Tu garderas Alexandre auprès de toi. Mais tu dois porter la petite Barbe chez ma sœur, à Vilvorde. Elle consentira bien, par compassion, à se charger de l'enfant pendant deux ans... Tu pleures, Marie-Jeanne. Je comprends bien que ton cœur se déchire, mais la nécessité est inexorable... Quant à André, il faut le placer chez ton vieil oncle le charron. Alexandre entrera comme apprenti dans le grand atelier de la station, et il ne tardera pas à gagner un peu d'argent... Tu pourras ainsi, sans te rendre malade et sans être réduite à tendre la main, lutter victorieusement contre

l'injustice du sort, jusqu'à ce que je revienne... Allons, chère femme, sèche tes pleurs, et reprends un peu de courage.

Marie-Jeanne se taisait; elle fondait en larmes, sanglotait tout haut, et paraissait en proie à une fièvre nerveuse. Son mari l'avait prise dans ses bras, et, par ses douces paroles, s'efforçait de la tirer de l'abîme de désespoir où elle était plongée.

— Songe que la nécessité s'impose à nous, murmura-t-il ; sans cela, me résoudrais-je à te torturer comme un bourreau, toi que j'aime et que j'honore comme l'image de la plus grande bonté et de l'amour le plus pur ? Tes larmes me font saigner le cœur.

— Ah ! Jean, Jean, s'écria-t elle, je crois que je deviens folle... Laisse-moi pleurer, laisse-moi sangloter, ou je suffoque. Ne suis-je donc pas mère ? me séparer ainsi de tous mes enfants ? chacun emportera un morceau de mon cœur. Ne succomberai-je pas ? N'en mourrai-je pas ?

mon Dieu, nous avez vous complétement bandonnés ? N'y a-t-il plus de pitié au ciel pour es infortunés tels que nous ?

La porte de la prison s'ouvrit, et le geôlier, qui avait monté la garde devant le guichet, entra dans la cellule.

— La demi-heure est écoulée, dit-il. Venez, femme, suivez-moi sans retard.

Marie-Jeanne poussa un cri perçant.

— Le quitter, le quitter ? s'écria-t-elle à demi folle. Non, non, arrachez-moi les bras, mettez-moi en pièces. Je ne tiens plus à rien ; j'implore la mort comme un suprême bienfait.

Le guichetier lui prit le bras, et, tout en s'efforçant de l'emmener, il dit tout bas à l'oreille du cantonnier :

— Soyez raisonnable, mon ami, et aidez-moi. Il n'y a rien à y faire, mes ordres sont formels.

Jean Verhelst poussa une sourde exclamation et laissa retomber sa tête sur ses mains, comme anéanti. Avoir recours à la violence pour éloi-

gner de lui sa malheureuse femme, hélas !... n'en avait pas la force.

Marie-Jeanne lutta un instant contre le port clefs ; mais enfin, obéissant aux prières de so mari, elle cessa toute résistance, et murmura :

— Emmenez-moi ; tout m'est indifférent...

Mais en ce moment même apparut tout à coup sur le seuil de la porte un personnage dont l'aspect fit reculer Marie-Jeanne, qui s'écria en se détournant avec horreur :

— Lui ! M. Frédéric ! notre persécuteur, notre bourreau !

Le jeune monsieur Vereecken s'approcha, et, se tournant vers le prisonnier, il lui dit d'une voix profondément émue :

— Verhelst, vous avez le droit de me haïr ; je vous ai fait beaucoup de mal, je le sais ; mais accordez-moi votre pardon, car je viens vous rendre l'honneur et la liberté.

Le cantonnier et sa femme le regardèrent avec stupeur. Devaient-ils en croire leur

illes ? Ils tremblaient, pâles d'anxiété et d'espérance.

— Mon père guérira, reprit Frédéric. Il a parlé et il a attesté votre innocence. Notre cocher avait, malgré la défense de mon père, ouvert les barrières. En ce moment M. le substitut est chez le juge d'instruction afin de lui demander pour vous une ordonnance de mise en liberté. Ne doutez plus : aujourd'hui même vous quitterez la prison.

Alors seulement le cantonnier et sa femme tombèrent dans les bras l'un de l'autre avec une joie folle, bénissant le saint nom du Seigneur qui, dans sa bonté miséricordieuse, avait eu pitié d'eux au moment même où ils avaient perdu leur dernière espérance.

— Veuillez m'écouter maintenant, dit le jeune Vereecken. Recouvrer l'honneur et la liberté vous semble le bonheur suprême. Ce n'est pas assez pour moi. J'ai mal agi envers vous, parce que je vous croyais coupable ; mais maintenan

je veux, autant que possible, réparer le mal et le dommage que vous avez souffert par ma faute. Que votre sort à venir ne vous inquiète plus. Je me suis déjà rendu auprès du directeur du chemin de fer pour vous faire rétablir dans votre emploi à Bolderhout. Malheureusement le directeur était absent; cependant je lui parlerai aujourd'hui même. Quoi qu'il en soit je veux vous aider, vous soutenir, vous protéger, jusqu'à ce que vous me disiez vous-même : nous sommes satisfaits. Quant à l'avenir de votre fils Alexandre, c'est moi qui m'en charge; et si vos autres enfants ont jamais besoin de quelque chose, je serai, ma vie durant, prêt à leur payer la dette que j'ai contractée envers leur brave père. Comme un nouvel employé est installé aujourd'hui dans votre maison de garde, dès que vous aurez reçu votre ordre d'élargissement, je vous conduirai dans une bonne auberge en ville, et vous y demeurerez jusqu'à ce que j'aie fait préparer pour vous une demeure à Bolderhout.

Jean Verhelst et Marie-Jeanne s'embrassèrent àdi fférentes reprises en murmurant des paroles de joie et de reconnaissance.

— Ah ! comment est-il possible que le sort d'un homme change ainsi ! soupira Marie-Jeanne. Il n'y a qu'un instant j'avais le cœur brisé, je pleurais sur toi et sur nos enfants... et voilà que nous sommes tous heureux de nouveau comme les anges dans le ciel.

— Eh bien, Verhelst, m'accordez-vous votre pardon ? demanda le jeune homme.

— Mais, M. Frédéric, au fond du cœur, je ne vous ai jamais accusé, répondit le garde-route. Au contraire, j'avais pitié de votre affreux chagrin. Ma femme en est témoin !

— C'est vrai, monsieur, affirma Marie-Jeanne. Moi je vous ai accusé, j'étais bien irritée contre vous. Mais maintenant je vois bien que je m'étais trompée. Vous êtes toujours aussi bien qu'auparavant.

— Merci, merci, murmura Frédéric profon-

dément touché. Donnez-moi la main, bonnes gens. Je serai et je resterai un ami pour vous. Il faut que votre sort s'améliore. Dites, Jean Verhelst, que désirez-vous.

— La liberté, la liberté, monsieur.

— Naturellement, mais ce n'est pas de cela que je veux parler.

— Ah ! si je pouvais être rétabli dans mon emploi à Bolderhout, et retourner avec ma femme et mes enfants dans mon wagon, revoir mon jardin et ma terre...

— Je ne doute nullement de l'accomplissement de ces vœux trop modestes. Pour ce qui est de votre liberté, le substitut...

Quelques voix confuses se firent entendre au loin dans le couloir.

— Ciel, qu'entends-je ? s'écria le cantonnier : ma mère, mes enfants...

A peine avait-il achevé ces paroles que toute sa famille, sautant de joie et tendant les mains vers lui, entra dans son cachot.

— Mon père, mon cher père, libre, libre ! fut tout ce qu'il entendit pendant que ses enfants l'accablaient de caresses et grimpaient sur ses bras et sur ses épaules. Pendant quelques minutes on n'entendit que le bruit des baisers et des tendres embrassements.

Le substitut, qui avait amené avec lui les enfants et la mère aveugle, montra à Jean Verhelst un papier, et lui dit :

— Verhelst, voici votre ordre de mise en liberté. Je suis heureux d'avoir pu contribuer à faire éclater l'innocence d'un brave et honnête employé !

Marie-Jeanne s'arracha des bras de son mari, et se laissa tomber à genoux devant le substitut.

— Vous, monsieur, vous êtes notre libérateur ! s'écria-t-elle. Oh ! mes enfants et moi nous prierons pour vous avec ferveur tous les jours de notre vie.

La grand'mère s'avança et tâta dans le vide Elle dit d'une voix tremblante :

— Oh ! monsieur, mes pauvres yeux ne peuvent plus vous voir. Mais laissez-moi du moins toucher les mains de l'homme généreux qui nous a secourus comme un frère, nous pauvres misérables !

Le substitut lui tendit la main ; elle la saisit avec une joie fébrile et la porta à ses lèvres. Une larme tomba de ses yeux sans vie, qui brilla comme une perle de reconnaissance sur les doigts du jeune magistrat.

— Vous êtes libre, quittez cette prison maintenant, personne ne vous retiendra, dit-il. Quant à moi, j'ai encore quelque chose à faire ici.

Et il sortit rapidement, comme s'il avait hâte de se dérober aux témoignages de reconnaissance de ces braves gens.

— Maintenant venez avec moi à l'auberge, dit Frédéric. Un bon dîner vous y attend, pour célébrer votre délivrance.

Tout le monde le suivit.

Lorsque la grande porte de la prison s'ouvrit devant eux, Jean Verhelst s'élança dehors. Entouré de son heureuse famille, il respira plusieurs fois à longs traits, comme s'il voulait remplir sa poitrine de l'air pur de la liberté. Alors il leva les yeux et les bras au ciel, s'élança en avant, et s'écria :

— Libre ! Je suis libre ! Hourra, hourra !

— Hourra, hourra ! notre père est libre, répétèrent ses enfants, et ils le suivirent en sautant, en poussant des cris de joie, et en jetant leurs casquettes en l'air.

CONCLUSION

Le lendemain dans la matinée, on eût dit qu c'était fête à Bolderhout. Les villageois, vêtus de leurs habits des dimanches, se promenaient par bandes sur la place et sur la grande chaussée. A beaucoup de fenêtres on voyait flotter des drapeaux et le chemin qui conduisait aux barrières du chemin de fer était planté de petits sapins reliés ensemble par des guirlandes de fleurs et de verdure.

A la sortie de la commune, du côté de la ville, s'élevait un moulin à vent sur une petite montagne. Le garde-champêtre était debout au sommet, portant à la main une torche allumée, et au pied de la montagne les membres d'une so-

ciété de musique se tenaient prêts, avec leurs instruments.

Il y avait un homme qui courait d'un groupe à l'autre et paraissait donner des ordres à chacun, comme s'il était l'organisateur et l'ordonnateur de la cérémonie. C'était Jacques, le jardinier du notaire. Tout à coup on le vit gravir la montagne à grands pas, parler avec animation au garde-champêtre, et regarder au loin sur la chaussée.

Il y avait déjà quelque temps qu'il était là, grommelant d'impatience, lorsque soudain il s'écria :

— Mes amis, mes amis, attention, les voilà, ils viennent.

Le garde-champêtre souffla sur sa torche ; les musiciens approchèrent leurs instruments de leurs lèvres.

Qui donc attendait-on ainsi, en si grande cérémonie ? Un nouveau bourgmestre ? Le gouverneur ? Le roi ?

Dans le lointain, une voiture ouverte, sem-blable à un char-à-bancs, arrivait au petit tro de ses deux chevaux. Autant qu'on pouvait s'e rendre compte de si loin, il y avait dans la voitur deux hommes, deux femmes et quelques enfants

C'étaient là sans doute les personnes aux-quelles on préparait une entrée solennelle Bolderhout, car la foule grouillante commenc à se masser à l'entrée du village, et à rempli l'air de ses joyeuses acclamations.

La voiture approchait.

Tout à coup un grand cri s'éleva : ce fu comme un signal. Au sommet de la montagn où s'élevait le moulin le petit canon du pays tonna trois fois, et la musique entonna l'air fameux de Grétry : *Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?*

Autour de la voiture les villageois couraient par centaines en agitant les mains, en jetant leurs chapeaux en l'air, aux cris mille fois répé-tés de :

— Vive Jean Verhelst ! qu'il soit le bien revenu ! hourra, hourra !

Malgré tous les efforts de Frédéric Vereecken pour forcer le cantonnier à rester dans la voiture, celui-ci ne voulut pas y consentir. Il avait vu son ami Jacques ; un peu plus loin il avait aperçu le maître d'école, et il était pressé de leur sauter au cou et de leur témoigner sa reconnaissance pour leur fidélité éprouvée. Sa femme, sa mère et ses enfants descendirent de la voiture après lui. Tout le monde voulait leur serrer les mains ; tout le monde les comblait de marques d'estime et d'affection, et ceux qui s'étaient montrés le plus exaspérés contre eux, leur prodiguaient les plus vives félicitations.

Les cris de : Vive Jean Verhelst, vive Marie-Jeanne recommençaient à chaque instant, et, quand le petit Alexandre passa à son tour, ses camarades de classe crièrent :

— Vive Alexandre ! vive Alexandre ! Hourra, hourra !

Le cantonnier était si profondément ému qu'il n'avait plus la force de parler, et qu'il chancelait sur ses jambes.

Quand il arriva au chemin qui menait à ses barrières, son cœur se mit à battre avec une violence extraordinaire. Frédéric Vereecken lui avait apporté, en ville, l'heureuse nouvelle qu'il était rétabli dans son emploi de garde-barrière. Il pourrait donc encore demeurer dans son wagon, se promener dans son joli jardinet, et travailler à sa pièce de terre ! Rien n'était changé dans sa vie, sauf que l'avenir de ses enfants était assuré et qu'il n'avait plus à rien à craindre des coups du sort.

La musique jouait une marche entraînante, bien que l'on s'avançât lentement.

Tout à coup le canon tonna de nouveau à trois reprises, lorsque Jean Verhelst, conduit par Frédéric et par le maître d'école, arriva devant le wagon.

La vue de son humble demeure parut causer

au cantonnier une vive et profonde émotion ; car tandis que la musique reprenait l'air « Où peut-on être mieux », tandis que des centaines de voix criaient « hourra, hourra ! Vive Jean Verhelst ! » et comme il se disposait à poser le pied sur l'escalier du wagon, la force lui manqua, il tomba sur ses genoux, et, levant vers le ciel ses mains tremblantes, il s'écria :

— Merci, merci, ô Dieu de bonté.

L'ILLUSION D'UNE MÈRE

I

Le vieux monsieur Somers se promenait avec agitation dans le large vestibule de sa maison de campagne, située non loin d'Auderghem, écoutant avec impatience s'il n'entendait pas devant la grand'porte d'autre bruit que le piaffement des chevaux et le sifflotement du cocher.

M. Somers devait être fort inquiet, et des pensées de nature différente devaient se croiser sans doute dans son esprit, car tantôt il arpentait son vestibule en frappant violemment du

pied, tantôt il se passait la main sur le front d'un air abattu, et laissait échapper ces mots prononcés à voix basse :

Pauvre Frédéric, comme il doit souffrir !

En ce moment une porte intérieure s'ouvrit et un domestique parut dans le vestibule, portant un sac de voyage.

M. Somers l'arrêta en demandant.

— Eh ! bien, Baptiste, mon fils partira-t-il enfin ? Il y a plus d'une demi-heure que la voiture est attelée.

— Dame ! monsieur, c'est qu'il lui en coûte, allez ! répondit le domestique en secouant la tête d'un air de compassion. Mon jeune maître était presque fou de chagrin : mais à présent cela va un peu mieux. Il s'est habillé et il descend. Il va partir à l'instant, dit-il.

— A la bonne heure ! murmura le vieux monsieur avec un sourire de satisfaction ; puis il se remit à marcher dans le vestibule et ouvrit une porte latérale.

Il entra dans une petite salle dont tous les murs étaient garnis de bibliothèques vitrées, s'assit devant un bureau et dit en soupirant :

— Hélas, si l'amour est quelquefois la source de bien douces émotions, que de fois aussi nous cause-t-il d'indicibles douleurs et de sombres désespoirs ? Pauvre garçon ! c'est un cœur excellent, une vive intelligence ; mais comme il est impressionnable et facile à désespérer !... Cette nuit je ne pouvais pas fermer l'œil. N'étais-je point torturé par la crainte qu'il ne fît un mauvais coup ? Mais dieu merci, je me trompais... Ah ! le perfide Van Hoogveld me le paiera ! Lui, en apparence mon meilleur ami, oser me faire une sanglante injure et briser le cœur de mon fils ! Je me vengerai. Oui, je me vengerai ! mais comment ?... Tiens, tu es encore là, Frédéric ? Je te croyais déjà parti.

Un beau jeune homme d'environ vingt-cinq ans venait d'entrer dans l'appartement, et s'était laissé tomber sur une chaise près de la fenêtre.

Il ne répondit que par un profond soupir à la question qui lui était adressée.

— Allons, allons, mon fils, dit le vieux monsieur, montre que tu es un homme et sois ferme. Vas à Gand, chez ton oncle ; restes-y quelques jours ; cherche des distractions à ta douleur...

— Ah ! mon père, répondit le jeune homme, si vous saviez combien je suis malheureux ! Toute la nuit des idées désespérées m'ont traversé le cerveau. La tête me tourne, je suis malade... Avez-vous réellement fait sentir à M. Van Hoogveld qu'il me donnait le coup de la mort ?

— Certes, j'ai fait auprès de lui tout ce que pouvaient m'inspirer mon amour pour toi et la profonde douleur qu'il m'a infligée.

— Et lui, mon père, il a refusé impitoyablement ? Mais pourquoi donc, ô mon Dieu ! Nous nous aimons, nous appartenons l'un et l'autre à une famille honorable, la fortune que nous avons à espérer est égale de part et d'autre.

Pourquoi, pourquoi donc condamne-t-il sa pauvre Pauline et moi-même au plus amer désespoir?

— Je n'en sais rien, mon fils. Comme je te l'ai déjà dit, M. Van Hoogveld n'a répondu que ces seuls mots « c'est impossible » et chaque fois que j'insistais de nouveau, il m'a répété : « c'est impossible ; » et quand je me suis fâché et que je lui ai fait des reproches, il a courbé la tête tristement, d'un air confus, et répété encore en soupirant : Impossible, ce que vous demandez est tout-à-fait impossible.

— Ainsi, mon père, dit le jeune homme en appuyant ses deux mains sur sa poitrine, ainsi il n'y a plus d'espoir pour moi ? Tous mes rêves de bonheur sont évanouis ! Ah ! ma pauvre Pauline en mourra... surtout si son père la contraint à épouser le jeune baron de Corteback !... Elle le hait ; il est laid. Hélas, Hélas ! elle mourra de douleur et de désespoir.

— Ah ! tais-toi, mon pauvre Frédéric ! interrompit M. Storms. Pourquoi donc, sans la moin-

dre raison, t'enfoncer dans le cœur le poignard de la jalousie? J'ai interrogé M. Van Hoogveld au sujet de ce M. de Corteback, et il m'a répondu qu'il aimerait mille fois mieux donner la main de sa fille à toi qu'au jeune baron.

— Il vous trompe ou il se trompe lui-même, répliqua le jeune homme. M. Van Hoogveld est, dit-on, d'origine noble.

— Mais il le conteste, mon fils, et il m'a assuré que ses ancêtres n'ont jamais été autre chose que des marchands et des bourgeois notables de la ville de Bruxelles. Vraiment je ne le comprends pas. Il parle de toi avec les plus grands éloges, et il affirme que tu es un garçon d'esprit et de cœur qui rendrait certainement sa fille heureuse.

— Et il me repousse?

— Il pense que Pauline ne se mariera jamais, ou très-tard.

— Ne jamais se marier? Mais pourquoi donc, ô ciel?

— Pourquoi ? Parce que c'est impossible. Je n'ai pas pu tirer autre chose de lui... Ainsi, mon pauvre enfant, suis mon conseil ; reste quelques jours à Gand ; laisse tes esprits se calmer ; l'amour malheureux fait cruellement souffrir, mais on n'en meurt pas. Le temps guérit ce mal là comme tous les autres.

Le jeune homme se leva, s'approcha de son père la larme à l'œil, et lui serra la main sans rien dire. Il s'éloigna après cet adieu muet ; mais il s'arrêta près de la porte et dit en soupirant :

— C'est donc décidé, mon père, je suis irrévocablement condamné ? Pauline deviendra malade de chagrin et en mourra peut-être ?

— Non, non, Frédéric. Il ne faut pas mettre toutes choses au pis. Tâche de te distraire et de t'amuser à Gand ; le courage te reviendra peu à peu.

— Et vous, mon cher père, pendant mon absence ne tenterez-vous rien pour me consoler et me rendre un peu d'espoir... ?

— Que pourrais-je te promettre, mon enfant ? Ce matin, avant de descendre, j'ai envoyé un messager à M. Van Hoogveld avec une longue lettre où je lui demandais, sur tous les tons, compte de sa cruauté, de sa fausseté, de son manque absolu d'égards. Après lui avoir rappelé que depuis quatre ans nous étions des amis de cœur — de son côté du moins il paraissait l'être — je l'ai menacé de mon mépris, de mon éternelle inimitié et de ma vengeance s'il ne me donnait pas au moins l'explication des raisons qui l'ont déterminé à faire une si cruelle blessure à ton cœur, et à ma propre dignité. M. Van Hoogveld répondra peut-être à ma lettre. Et qui sait si de cette réponse ne sortira pas pour nous un moyen de le faire revenir sur son refus grossier ? Ce n'est qu'une faible espérance, mais accepte-la toujours comme un adoucissement à ta douleur.

— O mon père, s'écria Frédéric dont les yeux s'animèrent tout à coup, ce simple rayon de lu-

mière, si faible qu'il soit, me rend un peu de courage. Si Dieu, dans sa miséricorde, pouvait nous être propice! Je pars pour Gand. Mon cher père, je remets entre vos mains le bonheur de ma vie. Par la mémoire de ma défunte mère, je vous en conjure, faites encore quelque chose pour moi... et pour la pauvre Pauline, qui mourrait certainement de chagrin si... Adieu, adieu!

M. Somers accompagna son fils jusqu'à la porte, le vit monter en voiture et le suivit du regard jusqu'à ce que le cabriolet eut disparu au tournant de la route.

Alors il retourna dans sa bibliothèque et se rassit devant son bureau.

Après s'être absorbé un instant dans ses pensées, il murmura en lui-même :

— Non, c'est inexplicable. Il reconnaît que mon fils est un bon parti pour sa fille et qu'ils seraient heureux ensemble... et il refuse de les unir! Ce mariage est impossible, dit-il. Il y a

quelque chose là-dessous ; un secret peut-être qui pèse sur cette famille ! maintenant que j'y pense, je serais assez disposé à le croire. Madame Van Hoogveld retombe tout à fait en enfance. Elle ne dit, le plus souvent, que des choses ridicules ou qui n'ont pas de sens. Elle a certainement perdu l'esprit. D'où vient que M. Van Hoogveld et Pauline seuls ont l'air de ne pas le savoir ? Ils se conduisent du moins comme s'ils ne s'en étaient jamais aperçus. Quand Madame Van Hoogveld fixe sur Pauline son œil vitreux et s'absorbe dans de profondes rêveries, le père fait des efforts visibles pour la délivrer de ces fantômes. Il lui témoigne amour et respect, comme si elle pouvait le comprendre ; il épie ses moindres souhaits pour tâcher de les satisfaire. Est-ce bien volontairement qu'il se fait ainsi l'esclave d'une folle ? Au commencement j'ai été bien des fois sur le point de lui en toucher un mot. Mais le regard suppliant de mon ami clouait la parole sur mes lèvres, et je com-

pris bientôt que la discrétion était pour moi un devoir impérieux. Que signifie tout cela ? Oui, oui, peut-être y a-t-il là un secret, un terrible secret — qui sait ?... Un crime, une condamnation ? Une tache ineffaçable sur eux ou sur leur famille ? Ainsi s'expliqueraient les mots « c'est impossible, » et mon pauvre fils devrait renoncer à toute espérance..... Terrible incertitude !... Ah ! qu'est ceci ? Le domestique de M. Van Hoogveld ? Une réponse à ma lettre ?

En effet, à travers la porte ouverte il vit s'approcher un domestique.

Celui-ci lui remit, de la part de son maître, un assez gros paquet, puis s'éloigna.

M. Somers rompit avec précipitation l'enveloppe du paquet, qui contenait un certain nombre de feuilles de papier.

Une lettre, reconnaissable à sa teinte bleuâtre, tomba hors du paquet par terre. M. Somers la ramassa, et se mit à lire avec une curiosité et une surprise croissantes :

« Très-honoré M. Somers,

» Vous m'accusez de fausseté, d'orgueil, de cruauté envers vous, et vous me traitez comme si j'étais l'homme le plus vil et le plus méchant de la terre. Songez à ce que je dois souffrir de ces sanglants reproches, quand je vous affirme dans toute la sincérité de mon âme que je vous aime et vous estime, vous et votre fils, comme des gens honnêtes, bons, généreux, à l'amitié desquels j'attache le plus grand prix ! je vous pardonne cependant : Car vous êtes père, et je puis juger, par l'immense douleur de ma pauvre Pauline, du désespoir de votre Frédéric.

» Vous me haïrez et me mépriserez éternellement dites-vous, si je ne vous révèle pas les raisons de mon refus ? que n'eussé-je pas donné pour tenir ces raisons secrètes jusqu'au décès d'une personne qui m'est chère par dessus tout. Mais je commence à prévoir que ce mystère ne pourra pas être gardé si longtemps. Et d'ailleurs

pour écarter cette explication, il faudrait rendre ma Pauline malheureuse et la condamner pour toute sa vie au célibat et à l'isolement. Un pareil égoïsme de ma part, un pareil sacrifice de la part d'une innocente et douce créature m'épouvantent.

» Quelles que puissent être les suites de ma confidence, je vais vous expliquer pourquoi le mariage de ma Pauline avec votre cher Frédéric est impossible. Peut-être ne me rendrez-vous pas votre amitié ; mais, dans tous les cas, vous reconnaîtrez que ce n'est pas de mon plein gré et volontairement que je vous ai offensé.

» Voici donc le secret de mon refus ; Pauline n'est pas notre fille : elle est la fille d'un pauvre apprenti maçon, de Beersel, près de Bruxelles...

M. Somers laissa échapper la lettre de ses mains et poussa un cri de surprise.

— Qu'est-ceci? s'écria-t-il. Mademoiselle Pauline la fille d'un manœuvre? Elle est donc pau-

vre et ne possède rien? Mais pourquoi nous a-t-on...?

Il ramassa la lettre et continua sa lecture :

» Cette confidence inattendue vous indigne, n'est-ce pas? Vous me prenez pour le plus faux des hommes et vous supposez sans doute que je vous ai caché l'humble origine de Pauline dans l'espoir calculé que votre fils, une fois bien épris d'elle, ne pourrait plus renoncer à son amour? Les apparences vous trompent : J'ai vu leur mutuel amour avec chagrin, car j'étais convaincu qu'un mariage entre eux ne pouvait avoir lieu.

» Mais, allez-vous demander, pourquoi ne m'avez-vous pas révélé plus tôt cette circonstance? C'est parce qu'une autre raison plus puissante m'empêchait de parler. Ce qui pèse sur moi et sur ma femme, c'est un autre et bien cruel secret, dont la révélation m'effraie encore et me fait hésiter même en ce moment.

» Ce secret, je ne saurais vous le dévoiler dans cette lettre, car cette explication est l'histoire de ma vie entière. Dans ma jeunesse je me suis adonné à la littérature, et j'ai même publié un volume de poésies. Cette disposition d'esprit m'a poussé à décrire les douloureuses émotions que ma femme et moi nous avons eu à supporter dans notre triste vie. Lisez, je vous en prie, à votre aise et avec bienveillance, le manuscrit ci-joint. S'il vous paraît trop long, commencez à la page 35. Vous y apprendrez l'origine et l'histoire de Thérèse Blompap (c'est ainsi que s'appelle Pauline) et en même temps cette lecture vous donnera la conviction que j'avais des motifs de la plus haute importance pour hésiter devant la confidence de mon secret. Espérant que, quelle que soit d'ailleurs votre décision, vous me rendrez du moins votre amitié je reste votre serviteur et ami.

David Van Hoogveld. »

Les yeux perdus dans le vague, M. Somers resta un instant plongé dans ses réflexions après la lecture de cette lettre.

— Thérèse Blompap! murmura-t-il. Cette jeune fille si jolie, si spirituelle et si bien élevée, la fille d'un apprenti-maçon! C'est incroyable...! Et il m'a caché cela jusqu'au dernier moment? Un pénible devoir l'obligeait à se taire, dit-il. Il y a un mystère étrange qui pèse sur lui et sur sa femme : qu'est-ce que cela peut être? Allons allons, ce manuscrit va me l'apprendre.

Il étendait la main pour prendre le cahier sur son bureau où il l'avait posé, lorsqu'un domestique entra dans la bibliothèque avec un plateau qu'il plaça devant son maître.

— Monsieur, dit-il, voilà votre café. J'attendais vos ordres, mais l'heure habituelle est déjà passée...

— Merci, Baptiste, répondit le vieux monsieur. J'ai un travail pressé, et je veux rester seul pendant quelque temps sans être dérangé. Si l'on

vient, n'importe qui, pour me parler, vous direz, jusqu'à nouvel ordre, que je n'y suis pas. Avez-vous bien compris?

— Oui, monsieur, vos ordres seront exécutés, dit le domestique en s'éloignant :

M. Somers but à la hâte une gorgée de café, prit le manuscrit, et murmura en lui-même :

— Voyons ce que tout cela signifie. Peut-être ce prétendu secret n'est-il pas très-effrayant. Thérèse Blompap! quel nom fâcheux.

Il se mit à l'aise dans un fauteuil, et lut ce qui suit :

II

NOTRE VIE

Je suis né à Bruxelles, dans la rue Bodenbrouk. Mon père était marchand de dentelles et avait gagné par son commerce une fortune suffisante pour assurer à son fils unique une existence libre et indépendante.

Comme ma mère était morte lorsque j'étais encore enfant, je restais la seule créature sur laquelle mon père pût reporter toute l'affection de son cœur aimant. Aussi n'épargna-t-il ni soins ni frais pour assurer mon éducation et la rendre complète.

Lorsque j'eus vingt-quatre ans, je rentrai à la maison avec le diplôme de docteur en droit. Mon

intention n'était pas de plaider devant les tribunaux, car je n'avais pas besoin de gagner de l'argent. Mon seul but était de vivre tranquille et de charmer les loisirs de ma vie par l'étude, la culture des arts et des sciences.

A peu près vis-à-vis de notre porte demeurait M. Steurs, un riche fabricant de bronze, qui, depuis de longues années, était l'ami intime de mon père.

Il avait une fille, un peu plus jeune que moi, dont j'avais souvent partagé les jeux dans mon enfance.

Plus tard, à l'université, j'avoue qu'à certaines heures d'isolement, l'image de la douce enfant s'offrait à mon esprit comme un riant souvenir.

De retour à Bruxelles, j'eus l'occasion de revoir Marie Steurs. J'étais devenu un jeune homme sérieux, et elle, une jeune fille charmante. L'impression du premier regard que nous échangeâmes fut pour tous les deux comme la révélation de tout un avenir d'amour et de bonheur.

Et l'étincelle de notre amitié d'enfance devint dans nos cœurs une flamme vive et douce.

Pendant plusieurs mois nous gardâmes ce secret d'amour vis-à-vis l'un de l'autre. Nous ne nous abordions qu'en tremblant, craignant de laisser voir notre double émotion. Cent fois l'aveu de ce que je sentais me vint aux lèvres ; mais je ne sais, la sincérité, la pureté de mon affection, le respect que j'éprouvais pour Marie me rendaient timide comme un enfant.

Nos parents s'apercevaient bien de ce qui se passait dans nos cœurs ; et lorsqu'ils pensèrent que le moment était venu, ils rompirent eux-mêmes la glace, nous arrachèrent le premier aveu, et témoignèrent la joie que leur causait notre mutuelle inclination.

Ils s'occupèrent sans délai des apprêts de notre union, qui devait se célébrer au bout de quelques mois. Notre bonheur était infini, et nous ne cessions de remercier Dieu de sa bonté.

Mais hélas ! un nuage noir vint bientôt obscurcir notre beau ciel.

C'était en l'année 1830. La Hollande et la Belgique étaient encore unies sous le roi Guillaume Ier. Depuis longtemps il y avait dans les États-généraux un parti qui, prenant en main les griefs des provinces du Midi contre celles du Nord, tendait à séparer la Belgique de la Hollande. Dans le peuple, on appelait les partisans de l'unité « des orangistes » et les adversaires du gouvernement Hollandais « des patriotes. »

Mon père était devenu petit à petit un ardent patriote, et comme son ami M. Steurs était au fond du cœur un orangiste déterminé, cette divergence d'opinion amena d'abord des discussions vives, puis des reproches amers, et enfin une irréconciliable inimitié. L'aveugle esprit de parti les entraîna si loin qu'ils rompirent notre projet de mariage, et jurèrent que jamais ils ne consentiraient à s'unir à la famille de leur mor-

tel ennemi. M. Steurs paraissait encore le plus acharné des deux.

Nous qui ne comprenions pas comment un autre sentiment que l'amour peut prendre possession du cœur humain, nous essayâmes de lutter contre notre arrêt. Mais tous nos efforts furent vains. Nos parents étaient impitoyables et tellement opiniâtres dans leur haine réciproque, qu'ils nous auraient vus sans pitié, me semble-t-il, mourir de chagrin.

Ah ! ce fut pour nous une cruelle période de tristesse et de désespoir. La pauvre Marie Steurs, enfermée dans la maison de son père comme dans une prison, ne faisait que pleurer sur notre bonheur perdu. Quant à moi, je ne saurais dire de quel coup douloureux mon cœur était frappé. Je pleurais, je maigrissais à vue d'œil et, à mon grand effroi, je sentais croître en moi-même un sentiment de répulsion contre ces deux pères inhumains qui, n'écoutant que leur passion aveugle, sacrifiaient leurs enfants

sur l'autel du fanatisme politique. Dans mon désespoir, je formai secrètement le projet d'abandonner mon père et mon pays. Je voulais partir pour les Indes Orientales ou pour l'Amérique, sans jamais revenir dans une partie du monde où tout me semblait haïssable.

Par bonheur les événements politiques se déroulèrent avec une telle rapidité que je fus obligé de retarder mon départ.

La révolution de 1830 éclata ; tout Bruxelles était sens dessus dessous. Bientôt le roi envoya une armée pour réprimer l'insurrection par la force des armes. Durant trois jours le canon tonna et le sang coula dans le haut de la ville.

Pendant la soirée du dernier jour, j'étais seul dans ma chambre qui prenait jour sur la cour de notre maison, loin de la rue par conséquent. J'écoutais le sourd grondement des canons et le crépitement des feux de peloton ; chaque détonation me faisait frémir comme si les bombes et les balles devaient creuser une tombe au fond

de laquelle le bonheur de ma vie s'engloutissait de plus en plus.

En effet, mon père avait armé quelques-uns de nos ouvriers, et s'était mis à leur tête avec son fusil de chasse pour les conduire au feu... Était-il un héros ou un factieux ? Cette question ne se posait pas dans mon esprit. Je ne pensais qu'à ma pauvre Marie, qui tombée malade depuis plusieurs jours, était menacée de consomption !

Tout à coup j'entends la voix d'un de nos serviteurs qui m'appelle précipitamment ; et avant que j'aie eu le temps de courir à la porte, il entre, et me dit avec une extrême agitation :

— Monsieur David, suivez-moi, vite. Prenez vos pistolets et votre couteau de chasse : votre père m'envoie vous chercher.

Comme je secouais la tête en signe de refus il m'apprit qu'il y avait devant la porte de notre voisin le fabricant de bronze un attroupement de gens furieux et à moitié ivres. Quelques-uns

avaient même pénétré de force dans la maison. Ils criaient qu'ils allaient pendre à la lanterne M. Steurs, le gredin d'orangiste, et mettre le feu à sa maison. Mon père, qui se trouvait sur les lieux et qui voulait empêcher ces actes de sauvagerie, me faisait appeler à son aide.

— O ciel, Marie, Marie ! m'écriai-je.

Je décrochai mes pistolets de la muraille, m'armai de mon couteau de chasse, et suivis le domestique.

Nous perçâmes la foule menaçante, et pénétrâmes dans la maison de M. Steurs.

Une bande de furieux voulaient en effet s'emparer de sa personne et vociféraient contre lui les plus terribles menaces, tandis que mon père, avec quelques hommes qui le reconnaissaient pour leur chef essayait de le défendre et de faire entendre raison à ces enragés. Je l'entendis leur répéter à plusieurs reprises qu'il était indigne de gens intelligents et de véritables patriotes de déshonorer ainsi la plus sainte des causes par

des actes de violence, et de la souiller du sang de leurs concitoyens.

— A bas l'orangiste ! à la lanterne l'orangiste, lui répondit la foule en hurlant.

Quoique peu batailleur de mon naturel, je me sentis une forte envie de brûler la cervelle aux plus acharnés de ces forcenés, et je portai même la main à mon pistolet. Mais mon père me retint et me fit signe de rester tranquille.

M. Steurs, dont la vie était ainsi menacée, se tenait tremblant à côté de mon père, il était pâle comme un cadavre. Il attendait sans doute le moment fatal où on allait le saisir pour le traîner dehors et le livrer à la populace furieuse.

Heureusement mon père et ses amis, par leur courageuse attitude, inspiraient encore un peu de respect aux ennemis de M. Steurs, sans cela c'eût été bientôt fait de lui.

En ce moment M. Steurs remarqua que deux ou trois de ses ennemis ouvraient une porte

latérale. Le malheureux père m'adressa un regard suppliant et murmura à voix basse :

— Ciel, ma fille ! David, David, protégez ma fille.

Je compris et me précipitai derrière les deux hommes.

— O David, vous venez à mon aide ! Dieu soit loué ! s'écria Marie en me voyant paraître. Les deux servantes qui se tenaient à côté d'elle tendaient également vers moi leurs mains suppliantes pour implorer ma protection. Mais moi, sans faire attention à elles, j'armai mon pistolet, je tournai vers les deux hommes et leur criai :

— Hors d'ici ! Vite, hors d'ici ! tout de suite, ou vous êtes morts !

— Là, là ! grommelèrent-ils, nous vous connaissons, M. Van Hoogveld ; vous n'avez pas besoin de nous menacer ainsi : ce ne sont pas les femmes que nous cherchons.

Et sans ajouter un mot, ils sortirent de la chambre.

Marie, à demi morte de peur et ne sachant plus ce qu'elle faisait, me sauta au cou et se mit à pleurer en se lamentant sur le sort de so pauvre père. Je compris à ses paroles qu'ell savait parfaitement quel terrible danger il cou rait.

J'essayai de la consoler et de lui rendre cou rage et je ne sais comment cela se fit, mais nou en vînmes à causer de nous-mêmes, de notr bonheur perdu ; et dans notre amour égoïst nous entrevîmes même comme une lueur l'esp rance que les terribles événements qui se pa saient auraient pour nous une heureuse issu si Dieu, dans sa miséricorde, détournait le dang dont nous étions menacés.

Pendant ce temps nous entendions sans ces des imprécations et des disputes à l'étage inf rieur, et je voulus alors descendre auprès mon père pour voler à son secours. Mais Mari effrayée, me jeta les bras autour du cou et m supplia si tendrement de ne pas la laisser seule

que je n'eus pas le courage de m'éloigner d'elle. D'ailleurs le bruit cessa presque aussitôt, et l'on n'entendait plus de clameurs que dans la rue.

Mon père entra avec M. Steurs dans la chambre de Marie, et dit :

— Me croyez-vous, maintenant? Voilà votre fille. Vous voyez bien que mon fils l'a protégée?

— Ah! je lui en serai éternellement reconnaissant dit M. Steurs.

— Venez tous maintenant et suivez-moi, dit on père. Nous avons réussi à faire sortir ces rieux, et quelques hommes dévoués gardent porte ; mais la foule hurle et manace encore ı dehors. M. Steurs et sa fille ne sont pas en ıreté ici. Nous les ferons passer par le jardin t nous les conduirons dans notre demeure dont ous barricaderons solidement l'entrée, Viens,)avid, venez, Mademoiselle...

Tout à coup je vis sur le plancher une grande

tache de sang et je remarquai que mon père tenait sa main gauche cachée derrière son dos, je m'approchai vivement de lui en m'écriant :

— Vous êtes blessé, mon père? votre sang coule?

— Ce n'est rien, répondit-il ; un léger coup de baïonnette reçu dans la dernière mêlée. Je me panserai à la maison. N'y faites pas attention, mes enfants, et hâtez-vous de quitter cette maison avec moi.

Nous le suivîmes à travers le jardin, et nous arrivâmes sans aucun obstacle dans un salon au fond de notre maison.

— Restez ici bien tranquilles, dit mon père à M. Steurs. Pour moi, je vais sortir et chercher du renfort contre cette populace qui s'obstine à stationner devant votre porte en hurlant vengeance. A force d'excitations cette foule inconsciente pourrait se laisser entraîner à de nouveaux actes de violence; mais ne craignez rien, je reviendrai avec une force suffisante pour vous

protéger ainsi que votre maison contre toute attaque. N'ouvrez la porte à personne, à personne, entendez-vous. J'ai la clef.

Et après nous avoir fait ces dernières recommandations, mon père nous quitta.

M. Steurs se mit à exprimer son admiration et sa profonde reconnaissance pour la générosité de mon père, qui avait, disait-il, exposé sa vie et versé son sang pour protéger un ennemi politique. Il priait Dieu d'accorder à son sauveur la récompense de tant de magnanimité.

Marie et moi nous l'écoutions avec des battements de cœur, car nous attendions de sa bouche quelques mots favorables à notre avenir. Peut-être les eût-il prononcés car en ce moment il y paraissait disposé ; mais tout à coup nous entendîmes retentir dans la rue de nouveaux cris de vengeance et en même temps le choc d'une poutre ou de quelque machine puissante contre la porte de la fabrique de bronze.

Ce bruit terrible et menaçant coupa la parole

à M. Steurs ; il pâlit et écouta en frémissant les coups sourds qui ébranlaient sa maison et faisaient trembler la nôtre jusque dans ses fondements.

Même après que ces violences eurent tout à fait cessé, M. Steurs ne pouvait encore maîtriser son effroi. Il considérait sans doute le silence absolu qui y avait succédé comme l'avant-coureur d'un nouveau péril, et dans son agitation fiévreuse il murmurait qu'on avait enfoncé la porte de sa maison et qu'on était en train de la mettre au pillage. Nous essayâmes de lui donner du courage et de le rassurer, mais il avait l'air de ne pas nous comprendre.

Tout à coup, à notre grande joie, nous entendîmes la clef tourner dans la serrure, et mon père entra dans la pièce où nous étions, avec un papier dans sa main et un sourire de satisfaction sur son visage.

— Dieu soit loué, tout danger est passé ! s'écria-t-il. Je suis venu avec cent hommes au

moins qui ont dispersé la populace et qui gardent l'entrée de la rue. Voilà un sauf-conduit avec le timbre du gouvernement provisoire qui ordonne à tout le monde de respecter M. Pierre Jacques Steurs et sa famille, et même en cas de besoin, de leur prêter aide et protection contre toute attaque. Ainsi, M. Steurs, et vous Mademoiselle Marie, vous pouvez rentrer chez vous en toute sécurité et vous livrer au repos sans la moindre inquiétude. Vous n'avez plus rien à craindre. Toute la nuit et la journée de demain on veillera sur votre maison.

Marie, émue jusqu'au fond de l'âme, prit la main de mon père, et la baisa avec reconnaissance en l'arrosant de ses larmes.

M. Steurs, délivré de toute crainte, regarda mon père bien en face, et lui dit, après un moment de silence solennel :

— O Van Hoogveld, comment pourrai-je jamais reconnaitre votre noblesse et votre générosité ? Pardonnez-moi les torts que j'ai eus

envers vous. La passion politique avait fait de moi votre ennemi, et vous, vous avez bravé la mort pour nous sauver, moi et mon enfant!

— C'est vrai, vous êtes un mauvais patriote, murmura mon père avec une nuance de dépit; mais c'est égal, vous n'aviez pas mérité un si cruel traitement... Et quel mal votre pauvre Marie a-t-elle fait pour souffrir de votre malheur? D'ailleurs, lorsque je vous ai vus en danger, je ne me suis rappelé que notre ancienne amitié; par malheur il ne peut plus y avoir d'amitié entre nous; mais enfin lorsque, depuis leur enfance, deux hommes se sont porté mutuellement une profonde affection, il en reste toujours quelque chose au fond du cœur.

— Bon Van Hoogveld, dit le père de Marie avec un accent de supplication, vous m'avez aujourd'hui sauvé la vie. Accordez-moi un second bienfait pour me rendre tout à fait heureux; oubliez ce qui s'est passé entre nous, et rendez-moi votre affection!

— Impossible, Steurs ; vous n'aimez pas votre patrie !

— Ah ! je croyais l'aimer bien sincèrement ! soupira M. Steurs. On ne change pas de convictions à volonté ; mais je vous donne ici ma parole de ne plus jamais dire un mot de politique, et de ne plus me mêler des affaires du pays. Allons, Van Hoogveld, soyez généreux jusqu'au bout ; donnez-moi cette main, que j'ai serrée des milliers de fois avec la plus sincère amitié !

Mon père, quoique visiblement ému, recula d'un pas et murmura en secouant la tête :

— Je ne serre la main qu'à des gens qui veulent le bien de leur patrie et qui ne refusent pas de travailler à son affranchissement.

— Eh bien, soit ! s'écria M. Steurs. Par reconnaissance pour vous, et pour regagner votre précieuse amitié, je ferai violence à mon esprit et à mon cœur. Disposez de moi et de mon argent comme vous l'entendrez pour le bien de notre patrie : Je suis et je reste patriote, comme vous.

Mon père, ivre de joie, sauta au cou de l'ami qu'il venait enfin de retrouver.

Marie s'était laissée tomber à genoux et remerciait Dieu, moi aussi je levais les mains vers le ciel ; nos cœurs battaient d'espérance et de joie.

— Ainsi, Van Hoogveld, demanda M. Steurs, vous me rendez toute votre amitié ? Tout sera remis entre nous sur le même pied qu'auparavant ?

— Tout a fait comme auparavant.

— Quel que soit le résultat de la révolution ?

— Oui, ami Steurs, soyez patriote avec moi ; nous triompherons ensemble, ou nous souffrirons ensemble dans nos sentiments patriotiques.

— Et ce bon David, et ma pauvre Marie ? notre inimitié les a presque fait mourir de chagrin. Allons-nous les faire languir encore longtemps ?

— Vous consentez? s'écria mon père triomphant. Et bien, ils se marieront le plus tôt pos-

ible! Venez Marie, viens, David, sur mon cœur, que j'embrasse mes heureux enfants.

Nous tombâmes dans les bras de mon père en poussant un cri de joie; et nous témoignâmes, avec la même effusion, notre reconnaissance et notre amour à M. Steurs. Les larmes de nos deux pères se mêlèrent aux nôtres... Et ce jour, qui avait menacé d'anéantir notre bonheur par le meurtre et l'incendie, fut au contraire, pour nous tous, le plus beau et le plus heureux de notre vie...

III

Trois mois après j'étais l'heureux époux de ma chère Marie.

Nos parents avaient acheté pour nous une maison de campagne, pas loin de Bruxelles, dans les environs d'Uccle et nous avaient assuré une pension suffisante pour nous garantir une aisance. Il y avait, en outre, dans la maison de mon père, beaucoup de chambres à notre disposition, de sorte que nous pouvions jouir à volonté des plaisirs bruyants de la capitale et de calmes loisirs de la vie champêtre.

Peu à peu cependant nous délaissâmes presque la ville, et si ce n'eût été pour visiter de temps en temps nos chers parents, nous n'eussions

jamais quitté notre beau paradis d'Uccle, où nous vivions recueillis dans notre amour comme deux âmes réunies dans le ciel. Il ne saurait y avoir sur terre de gens plus heureux que nous ne le fûmes pendant les deux premières années de notre mariage.

Mais insensiblement il s'éleva dans nos esprits une pensée affligeante, douloureuse même, qui couvrit d'un nuage sombre l'azur de notre ciel. Et quoique ma bonne Marie ne se plaignît jamais en ma présence, je voyais trop souvent dans ses yeux les traces des larmes qu'elle avait versées secrètement.

Nous n'avions pas d'enfants, et rien ne nous permettait d'espérer que Dieu nous en donnerait.

La troisième année, Marie devint de plus en plus triste. Comme mon père était retenu au lit depuis plusieurs mois par sa goutte et ses rhumatismes, je dus me rendre souvent à Bruxelles pour inspecter les affaires de notre

maison de commerce. La plupart du temps Marie refusait de m'accompagner en ville, et bien des fois elle resta des journées entières seule à Uccle.

Cet isolement ne contribua pas peu à rendre sa mélancolie plus profonde encore, et je finis par redouter pour elle une maladie de langueur. Il manquait quelque chose à sa vie, un objet sur lequel elle put répandre tous les trésors de tendresse qui débordaient en elle.

C'était un désir presque maladif, le besoin d'avoir à soigner une petite créature dans l'existence de laquelle nos deux existences eussent été confondues.

Parfois notre maison de campagne fourmillait de petits enfants, la plupart demeurant dans la cité ouvrière établie à côté d'une fabrique voisine.

Marie les attirait en leur distribuant sans cesse des jouets et des friandises. Elle les prenait sur ses genoux, elle les caressait et les embrassait,

alors ses yeux se remplissaient de larmes.

Dans tous les environs Madame Van Hoogveld tait réputée comme une dame d'un cœur excel-ent, qui adorait les enfants ; en même temps es plus pauvres femmes d'ouvriers, si igno-antes et si simples qu'elles fussent, trouvaient ans l'orgueil de leur cœur maternel la cause e la tristesse de ma pauvre femme, et elles isaient souvent avec compassion :

— Pauvre Madame Van Hoogveld ! Comme elle est malheureuse ! Elle n'a pas d'enfants.

Qui pourrait décrire la joie immense, le bonheur infini de ma chère Marie, lorsqu'elle eut la certitude que Dieu avait enfin exaucé les ardentes prières qu'elle lui adressait depuis des années, et que tout autour d'elle lui cria d'avance : mère, mère !

Ah ! ce nom si doux, on l'achète souvent au prix des plus cruelles souffrances. Marie fut mise à deux doigts de la tombe, mais, même à demi-morte, elle plongeait encore ses regards dans

les yeux bleus de l'enfant qu'elle serrait convulsivement sur sa poitrine haletante.

Cependant elle se rétablit peu à peu.

Comment le cœur d'une femme peut-il contenir de pareils trésors de tendresse? Certes une mère ne vit que pour son enfant, et chaque battement de son cœur est consacré au petit être dans lequel elle se sent revivre. Mais combien Marie chérissait, aimait et bénissait l'homme dont elle retrouvait l'image dans les traits de l'enfant si longtemps attendu !

Le plus brillant avenir s'ouvrait de nouveau devant nous, et nous étions redevenus les plus heureuses gens du monde.

Notre enfant était une petite fille. Nous l'avions baptisée Pauline, en souvenir de la mère de Marie.

Elle grandit rapidement et devint très forte. A mesure que les traits de son visage s'accentuaient et prenaient des contours arrêtés, elle devenait si jolie que tous ceux qui la voyaient

ne pouvaient s'empêcher de se récrier sur sa beauté et sa gentillesse. Elle avait des yeux d'un bleu d'azur, des cheveux blonds bouclés, des joues roses et des lèvres rouges comme le corail, si bien dessinées et si charmantes que leur moindre mouvement vous ravissait comme le sourire d'un ange.

Nous exagérions peut-être, dans notre orgueil de parents, les charmes de notre petite Pauline. Quiconque eût osé contester, ou seulement douter en présence de ma trop heureuse femme, que notre enfant fût le plus beau du monde entier, eût été considéré par elle comme un insensé ou comme un ennemi.

Mais toute médaille a son revers en ce monde ; les enfants plus encore que les autres biens. Si leur possession apporte des joies ineffables, que d'angoisses, de soucis et de souffrances ne cause-t-elle pas aussi aux parents ? Et, comme les joies, ces souffrances sont infinies.

La dentition, la rougeole, la coqueluche, les

coliques, les rhumes et cent autres maux plus graves encore qui menacent incessamment l'enfance, quelle source d'angoisses maternelles et d'inquiétudes sans cesse renaissantes !

Si le bonheur et l'orgueil de ma femme étaient immenses, immenses aussi étaient sa frayeur et son chagrin au moindre symptôme d'indisposition chez son enfant. Si notre Pauline pâlissait, sa mère pâlissait en même temps ; l'enfant avait-il la fièvre, aussitôt la mère frissonnait ; toussait-il, elle se sentait mal à la gorge.

Insensiblement ces perpétuelles angoisses se changèrent, chez ma pauvre Marie, en une sorte d'égarement maladif qui lui rendit les nerfs si sensibles qu'à la moindre indisposition de notre Pauline elle pleurait, gémissait et se lamentait comme si la vie de l'enfant était en danger. Je crus que mon devoir d'homme et de père était de réagir contre ces exagérations de tendresse maternelle, et je feignis plus d'une

fois une tranquillité que je n'avais point, si bien qu'un jour Marie m'accusa, en versant des larmes amères, de ne pas aimer notre enfant autant qu'elle.

La petite Pauline atteignit cependant l'âge de deux ans, sans que ses indispositions passagères eussent exercé une influence défavorable sur sa santé. Elle était, nous semblait-il, devenue encore plus belle et plus forte. Elle avait maintenant les joues rouges comme une fille des champs, elle était gaie et intelligente, et elle babillait déjà comme une petite pie... Aussi ne faut-il pas demander si elle était dorlotée, admirée et adorée par sa mère.

Vers cette époque eut lieu un incident dont je ne parlerais pas, s'il ne devait pas servir à expliquer des événements ultérieurs.

Un jour que j'étais allé à Bruxelles pour les affaires de commerce de mon père, quelques personnes de nos connaissances étaient venues rendre visite à ma femme dans notre maison de

campagne. Tandis que Marie les recevait et causait avec elles, elle avait envoyé la bonne se promener au jardin avec notre petite Pauline. Pendant plusieurs jours le temps avait été froid et pluvieux; mais en ce moment le soleil se montrait radieux, et une promenade au grand air ne pouvait que faire du bien à l'enfant.

Les visiteurs restèrent au moins deux heures auprès de ma femme. Dès qu'elle fut débarrassée de leur présence, elle courut au jardin et se mit à appeler de toutes ses forces Christine, la bonne. Mais personne ne répondit à sa voix.

Elle s'inquiéta, car le soleil se cachait déjà derrière les arbres, l'air fraîchissait, et le soir n'allait pas tarder à tomber.

Immédiatement elle envoya des domestiques à la recherche de Christine dans le jardin qui était très-vaste; mais personne ne trouva la bonne. Elle devait, croyait-on, être sortie du jardin, car la grille du fond était ouverte. Probablement elle était allée jaser quelque part

fians la cité ouvrière avec des femmes, et elle oubliait l'heure en bavardant.

Cachant la profonde inquiétude qui commençait à l'agiter, Marie mit tous nos gens en campagne dans le voisinage ; mais ils revinrent tristes et effrayés ; personne n'avait vu la bonne. Il est facile de se figurer l'épouvante qui s'empara alors de ma pauvre femme redoublée encore par cette circonstance que depuis une couple de mois, on avait volé plusieurs enfants dans les environs de Bruxelles. Du moins, il courait parmi le peuple des histoires d'enfants volés.

Comme il était visible que la nuit allait venir. Marie ne douta plus de son malheur, et elle tomba en syncope en prononçant mon nom avec un cri perçant.

Un domestique sauta à cheval et accourut au grand trot à Bruxelles pour me prévenir.

Il est inutile de parler ici de ma propre épouvante. Je fis atteler ma voiture en toute hâte et vingt minutes après mon cheval, blanc de sueur

et d'écume, s'arrêta devant la porte de notı maison de campagne.

Je trouvai ma femme avec la petite Paulir sur ses genoux. Elle l'embrassait avec une jo fiévreuse, mais son visage était pâle et ses yeu brillaient d'une sorte d'égarement maladif.

On m'expliqua que la bonne avait été attirée hors de la grille par un soldat de son village qui avait été son ami d'enfance. Elle l'avait accompagné en causant pendant quelque temps, et elle était entrée avec lui dans un cabaret pour boire un verre de bière. Enfin, comme la nuit tombait, elle était revenue. L'enfant n'avait souffert aucun mal, car elle riait en revoyant sa mère.

Cet événement laissa une profonde impressio dans l'esprit de ma femme. Bien que sa san n'en parût pas atteinte, il était clair pour mo que sa surexcitation nerveuse en était encore augmentée.

Dès ce moment il lui fut impossible de goûter un moment de repos, à moins que sa fille

fût sur ses genoux ou ne jouât à ses côtés. Souvent, la nuit, je l'entendais rêver et appeler du secours, comme si elle voyait des bandits qui voulaient lui voler son enfant adoré.

A part cela, elle était charmante, et très-bonne pour moi : jamais impatiente, toujours douce comme un ange, et même, dans ses heures de bonne humeur, gaie, spirituelle et séduisante.

IV

Pendant plus de la moitié d'une année rien ne vint plus troubler le calme de notre vie, et je voyais avec joie que la sensibilité maladive de ma femme commençait à diminuer.

Un jour nous reçûmes inopinément la triste nouvelle que le vieux monsieur Steurs avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Ce coup inattendu frappa cruellement Marie ; elle fut inconsolable, et pleura pendant bien des jours, car elle aimait beaucoup son père.

Je craignais que cette rude secousse n'agitât de nouveau ses nerfs, et n'aggravât son état. Mais je me trompais heureusement. Il semble, en effet, que deux grandes douleurs qui nous at-

teignent en même temps, loin d'écraser complétement notre esprit, lui donnent au contraire un plus grand ressort d'énergie pour supporter chacune d'elles en particulier.

Au bout de quelques mois, il ne restait plus à Marie, de ce violent chagrin, qu'un souvenir attendri du mort chéri que nous avions pleuré ensemble.

Nous eûmes encore une année entière de bonheur. Notre petite Pauline avait achevé sa quatrième année et croissait en beauté et en gentillesse, pareille à une rose du Bengale. Elle était notre joie, notre espérance, notre orgueil. Marie ne vivait, pour ainsi dire, que pour et par son enfant adoré.

Hélas! derrière notre horizon d'amour et de bonheur se formait une nuée chargée d'orage!

Par une chaude journée de l'année 1837, nous étions allés en voiture à Bruxelles pour voir mon père qui souffrait cruellement de la goutte.

Comme il prenait beaucoup de plaisir à voir la gentillesse de notre petite fille, nous restâmes auprès de lui plus longtemps que de coutume, et nous ne retournâmes à Uccle que lorsqu'il faisait déjà nuit. Le vent du Nord soufflait violemment ; le temps était âpre et froid ; on aurait cru qu'il allait neiger.

Nous eûmes beaucoup de peine à préserver notre petite Pauline des atteintes de ce vent furieux. Marie enveloppa son enfant dans son châle et la cacha si bien dans une couverture que la pauvre petite ne pouvait presque pas respirer.

Nous arrivâmes cependant sans encombre à Uccle, et quand nous vîmes Pauline prendre aussitôt ses jouets et se mettre à trottiner joyeusement autour de la chambre, notre inquiétude s'évanouit tout-à-fait. Nous allâmes nous coucher bien tranquilles, après avoir mis Pauline dans son petit lit.

Vers le matin, aux premières clartés du jour, Marie m'éveilla. Elle était debout devant le lit,

déjà tout habillée, et me dit, le front chargé d'angoisse :

— David, David, n'as-tu pas entendu? Non? En effet, tu dors si profondément!

— Qu'as-tu donc qui t'inquiète, ma chère! demandai-je.

— Notre enfant est malade. Elle s'agite dans son lit : elle tousse, elle pâlit parfois, elle a peine à respirer... Ah! J'ai si peur!

— Allons, allons, Marie, répondis-je, il ne faut pas t'alarmer si légèrement. Tu te trompes sans doute ; et, en tous cas, si Pauline avait pris froid hier au soir dans la voiture, il n'y aurait pas encore sujet de s'inquiéter. Combien de rhumes un enfant ne doit-il pas traverser avant d'être grand?

Tout en disant ces mots je me levai et je passai ma robe de chambre. J'allai jusqu'au petit lit, et je considérai notre fille. L'enfant dormait et je ne lui voyais rien de particulier, si ce n'est peut-être qu'elle respirait avec une certaine dif-

ficulté. Je m'efforçai, à voix basse, de dissiper les inquiétudes de ma femme, qui n'avaient, lui disais-je, aucun fondement ; mais mes paroles restèrent impuissantes. Elle était convaincue que son enfant était sérieusement indisposée, et menacée peut-être d'une grave maladie. Il fallait sur-le-champ faire appeler le médecin.

Notre médecin ordinaire était M. Vloebergs, un de mes bons amis, avec lequel j'avais fait mes études à l'Université, et qui s'était, depuis lors, fixé à Bruxelles. Il avait beaucoup d'expérience et de pratique ; on le considérait comme un docteur fort habile. Ma femme surtout avait en son savoir une pleine confiance.

J'offris d'aller moi-même à Bruxelles afin de le ramener dans ma voiture ; mais Marie, effrayée à l'idée de rester seule avec notre enfant me pria d'envoyer un domestique à la ville avec une lettre pressante pour M. Vloebergs.

Lorsque j'eus satisfait à son désir, je retour-

nai auprès d'elle et je ne cessai pas de la con-
oler et de l'encourager.

J'y réussis en partie pendant une couple d'heu-
es ; car l'enfant continuait à dormir, et hormis
ın peu de fièvre et un petit sifflement impercep-
ible dans sa poitrine, on ne découvrait en elle
ucun symptôme alarmant. Cela nous aida à
prendre patience ; autrement la longue absence
lu domestique nous eût attristés et inquiétés. Il
aurait déjà dû être de retour depuis une heure,
et les autres domestiques que nous avions en-
voyés sur la route pour guetter son arrivée,
n'apercevaient pas encore notre voiture.

Tout à coup nous pâlîmes tous les deux... La
petite Pauline s'était agitée convulsivement
dans son lit et faisait visiblement des efforts
pour respirer. Elle toussa... et, comme si cet
effort avait donné de l'air à sa poitrine, elle
resta en place et continua à dormir.

Mais cette toux avait quelque chose de si pé-
ible, de si déchirant que nous frissonnâmes

tous deux ; on eût cru entendre l'aboiement bref d'un jeune chien qui rêve.

Marie ne put retenir ses larmes, et elle s'écria d'une voix étranglée que je devais courir en toute hâte à Ruysbroeck pour aller y chercher un autre médecin aux soins duquel nous avions déjà eu recours dans un cas d'urgence.

Je mis mon paletot et pris mon chapeau pour suivre son conseil ; mais au moment où j'allais sortir, je vis une voiture s'arrêter devant la porte. C'était sans doute le docteur !

J'ouvris la porte de la chambre pour aller au-devant de M. Vloebergs, mais le domestique se présenta seul et répondit à ma question :

— Le docteur était déjà sorti lorsque je sonnai à sa porte ; je l'ai cherché pendant longtemps et je l'ai rencontré dans sa voiture, près du Parc. Il était désolé de ne pas pouvoir venir immédiatement à Uccle, mais il était attendu pour une consultation auprès d'une âme qui est en danger de mort ; mais il a ajouté que cette con-

ultation ne pouvait pas durer longtemps, et il m'a bien assuré que, coûte que coûte, il serait ici dans une heure. C'est-à-dire, monsieur, dans une bonne demi-heure, car, bien que j'aie pressé le cheval, il m'a fallu au moins vingt minutes pour venir de Bruxelles jusqu'ici.

Ce contre-temps nous fut très-pénible ; mais la certitude que M. Vloebergs tiendrait sa promesse nous consola et nous donna un peu de courage, d'autant plus que la petite Pauline paraissait dormir tranquillement.

Mais au bout d'un quart d'heure la pauvre enfant eut un nouvel accès. Elle ouvrit les yeux et regarda d'un air suppliant et plaintif à la fois sa mère qui frémissait ; son visage disait qu'elle voulait pleurer ; mais aucun bruit ne sortit de sa gorge, jusqu'à ce que cette affreuse toux, cet horrible jappement retentît à notre oreille et glaçât notre cœur d'effroi....

Délivrée momentanément de son oppression et épuisée par l'effort qu'elle venait de faire,

la pauvre malade laissa tomber sa tête sur le côté, et parut se rendormir.

Marie jeta ses bras autour de mon cou et versa des larmes sur ma poitrine. Elle ne disait rien, mais je la sentais trembler, la pauvre mère...

Tout-à-coup le pas d'un cheval retentit sur le pavé de la cour, M. Vloebergs était là!

En effet, avant que j'eusse eu le temps de faire un mouvement pour aller à sa rencontre, il ouvrit la porte de notre chambre en souriant :

— Allons, allons, mes amis, que signifie cet air triste, ce front rembruni? Un rhume, un simple froid? Nous l'aurons bientôt guéri.

Marie lui prit la main, et le supplia de conserver la vie à son enfant. Le docteur, qui connaissait les exagérations de sa sensibilité, ne prenait pas ses paroles au sérieux, et parlait comme s'il ne pouvait pas y avoir le moindre motif d'inquiétude.

Il prit une chaise, alla s'asseoir auprès du lit

l'enfant et se mit à tâter le pouls et à écouter le bruit de sa respiration.

Ma pauvre femme ne quittait pas des yeux le visage du docteur, pour surprendre ses moindres pensées. Tout autre sentiment semblait éteint en elle.

— Eh bien ! mes amis, ne soyez pas trop inquiets, disait-il par intervalles. Il est clair que votre enfant a pris un gros rhume ; mais nous n'aurons pas de peine à en triompher.

L'enfant se remua soudain et fit de violents efforts pour prendre haleine. Elle toussa d'une façon plus effrayante encore que les deux premières fois ; d'une toux creuse et sèche comme le cri d'un coq enroué...

Le docteur releva la tête avec un frémissement involontaire. Ma femme poussa un cri affreux et se jeta dans mes bras en pleurant et en sanglotant, pendant que ses lèvres tremblantes balbutiaient le mot de « mort. »

— Mais, madame, dit le médecin qui paraissait

avoir repris tout son calme, sa présence d'esprit vous avez tort de vous tourmenter ainsi. Sans doute, l'indisposition de la petite Pauline sembl grave ; mais les enfants, s'ils sont très-accablés par la moindre maladie, en reviennent très-vite aussi. Je vais écrire une ordonnance pour dégager sa respiration. C'est un remède que vous lui ferez prendre par cuillerées, de demi-heure en demi-heure, jusqu'à mon retour. Je vais immédiatement à Bruxelles chercher un autre médicament dans lequel j'ai la plus grande confiance. Je ne resterai que le temps strictement nécessaire, et je reviens au grand trot.

Tout en parlant il écrivait son ordonnance Puis il se leva et se dirigea vers la porte. Marie tendit vers lui ses mains tremblantes et s'écria d'un ton à déchirer le cœur :

— Oh ! docteur, docteur ! sauvez-moi la vie, guérissez ma pauvre enfant !

Mais M. Vloebergs sortit rapidement de la

chambre, comme s'il n'avait pas entendu ces supplications.

Moi, sous prétexte de le reconduire, je le suivis pour lui demander de quelle terrible maladie notre enfant était atteinte. Il essaya d'abord d'éluder mes questions par des explications vagues et des paroles évasives ; mais lorsque je lui dis que lui-même avait frissonné en entendant l'affreuse toux de la pauvre petite, il me prit la main et me dit d'un ton profondément ému :

— Oui, mon pauvre ami, votre Pauline est gravement, dangereusement malade. Je conçois les angoisses de votre cœur paternel ! mais n'oubliez pas que c'est vous qui êtes l'homme et que vous devez vous tenir ferme, du moins en apparence, pour soutenir et consoler votre trop faible femme. Faites-vous violence pour ne pas lui laisser voir la réalité dans toute sa tristesse.

— Hélas ! hélas ! qu'a donc ma pauvre enfant ? demandai-je avec désespoir.

— C'est ce que je pourrai vous dire tout-à-l'heure, répondit-il. Je reviendrai accompagné du docteur Poels, le plus habile médecin des enfants de tout Bruxelles. A nous deux nous combattrons le mal de votre enfant par tous les moyens que fournissent la science et l'expérience. Bonjour, ne me retenez pas plus longtemps.

Il sauta dans sa voiture et cria à son cocher :

— Vite, vite, à fond de train, chez le docteur Poels.

J'étais là, tremblant de frayeur, écrasé sous le plus noir pressentiment. Je ne pouvais pas réfléchir longtemps. Que faisait ma pauvre Marie en m'attendant? Le docteur me l'avait dit avec raison, j'étais l'homme, et si cruellement que je fusse tourmenté au fond de l'âme, je devais feindre la tranquillité pour donner à ma pauvre femme un peu de force contre ses mortelles angoisses.

Je trouvai Marie la tête appuyée sur le lit de

notre fille. L'oreiller était humide des larmes qu'elle avait versées.

Malgré tous les efforts qu'elle fit pour savoir de moi de quelle maladie notre petite Pauline était menacée, je ne pouvais pas le lui dire, et j'essayai de lui donner un espoir que je n'avais plus moi-même, pour ne pas la décourager tout-à-fait. Prévoyant bien que l'apparition d'un second médecin lui causerait une frayeur terrible, puisque les consultations indiquent le plus souvent des cas désespérés, je lui fis accroire que c'était à ma prière que notre ami Vloebergs allait amener le docteur Poels.

Nous envoyâmes chercher le remède prescrit par le médecin, et nous le fîmes prendre à notre enfant ; mais ses souffrances n'en parurent pas soulagées, au contraire.

Ah ! que ces heures furent douloureuses et terribles ! quel éternité d'angoisse et de désespoir avant que le docteurrevînt !

Je ne saurais le décrire. Le mal augmentait

avec une effrayante rapidité, et bientôt notre pauvre enfant haleta convulsivement comme si elle allait étouffer.

Marie se démenait comme une folle : elle appelait tous les domestiques, voulait les envoyer à la recherche des médecins, puis leur ordonnait de rester, se jetait sur le petit lit, remplissait la chambre de ses cris de détresse, puis se laissait tomber pesamment sur un siége, prête à s'évanouir. Mais lorsqu'elle sentait ses forces faiblir, elle se levait de nouveau par un effort violent et se mettait à courir autour de la chambre en poussant des gémissements affreux.

Parlerai-je de moi-même? Dans quel abîme de douleur n'étais-je pas plongé, moi qui étais menacé de perdre à la fois un enfant adoré et une femme chérie! Et pourtant je trouvai, dans mon amour et dans le sentiment de mon devoir, la force de feindre le calme et le courage.

Les médecins arrivèrent enfin. Ils paraissaient très-graves et même très-sombres. Leur premier

mot fut de prier ma femme de sortir un instant de la chambre ; et comme elle refusait, ils le lui ordonnèrent avec sévérité.

Quoi que nous pussions lui dire, il fut impossible de l'éloigner. Elle voulait rester auprès de son enfant, disait-elle ; aucune puissance humaine ne pouvait la contraindre à l'abandonner dans ses souffrances ; et si Dieu devait rappeler à lui la pauvre petite, sa mère serait là pour recueillir son dernier souffle dans un dernier baiser. Rien ne put la faire fléchir ; mes conseils, mes prières, tout fut inutile.

Alors les deux médecins, les yeux fixés sur l'enfant, se mirent à parler latin, et je remarquai avec effroi que chacune de leurs paroles et chacun de leurs gestes faisait frissonner ma femme de la tête aux pieds. Elle ne pleurait plus. Ses yeux étaient vitreux et étincelaient. On eût dit qu'elle considérait les médecins comme des ennemis et qu'elle voulait les foudroyer du regard.

La consultation ne dura pas longtemps. Et presque aussitôt les docteurs me dirent qu'ils désiraient me parler en particulier, et ils m'invitèrent à les conduire dans une autre pièce.

Je les conduisis à l'extrémité du corridor, dans une chambre où il y avait un lit. Le vieux Poels prit alors la parole :

— Monsieur, me dit-il, veuillez rassembler tout votre courage pour écouter ce que j'ai à vous apprendre. Ne perdez pas de temps à vous plaindre, chaque minute qui s'écoule peut anéantir la dernière chance de guérison. Votre enfant a le croup.

Je le regardai avec égarement, comme si je ne comprenais pas.

— Votre enfant a le croup, répéta-t-il, et le mal est si grave et si rapide qu'elle peut succomber en un quart d'heure. Il ne nous reste qu'un seul moyen de la sauver, ou du moins de tenter de la sauver, s'il n'est pas déjà trop tard. Y consentez-vous?

— Mon Dieu, que voulez-vous faire balbutiai-je.

— Nous voulons lui faire une incision dans la gorge, pour la faire respirer artificiellement sans cela elle suffoquera infailliblement. Voulez-vous me prêter aide ?

— S'il le faut... Hélas ! malheureuse mère, pauvre Marie !

— Nous allons retourner auprès de l'enfant, et tâcher encore d'éloigner votre femme ; car il est certain qu'elle nous gênerait, et dans tous les cas elle ne verrait pas, sans danger pour elle-même, couler le sang de sa fille. Écoutez bien, et comprenez votre devoir d'homme et d'époux. Si madame refuse encore de nous laisser seuls, j'épierai le moment pour prendre l'enfant hors de son lit et pour m'enfuir avec elle dans cette chambre. Vous la retiendrez, fallût-il employer la force ; vous ôterez la clef de la serrure, après avoir fermé la porte à double tour, et vous ne la rouvrirez que lorsque nous aurons fini notre

triste besogne. La vie de votre enfant peut être le prix de votre fermeté. La force vous manquerait-elle à cette idée?

L'excès de ma douleur et l'imminence du danger me rendirent du courage.

— Non, non! m'écriai-je. Vite, messieurs, je vous montrerai que je comprends mon devoir.

Ils me suivirent dans notre chambre à coucher. Les choses se passèrent comme l'avait prévu le vieux docteur : ni prières ni violence ne purent décider Marie à s'éloigner. Peut-être son cœur de mère devinait-il ce qui allait arriver.

Quoi qu'il en soit, lorsqu'elle se jeta de nouveau à mon cou comme pour demander aide, le vieux médecin prit l'enfant hors de son lit et s'enfuit avec elle.

Ma femme poussa un cri affreux. Elle avait deviné l'intention des médecins. Furieuse et rugissante comme une lionne à laquelle on a volé son lionceau, elle se précipita derrière M. Poels;

mais je l'entourai de mes bras; M. Vloebergs et une robuste servante me prêtèrent aide, et nous parvînmes à la retenir. Lorsqu'elle vit disparaître le vieux docteur avec sa fille, elle poussa encore un cri, un cri déchirant comme si son cœur se brisait dans sa poitrine, et elle tomba inanimée et sans force entre nos bras.

— Placez-la sur une chaise, dit M. Voelbergs en s'éloignant, laissez-la quelques instants tranquille, humectez-lui les poignets et le front avec de l'eau froide. Fermez la porte à l'intérieur. Si vous ne voulez pas exposer sa vie, empêchez-la de quitter cette chambre.

J'étais assis à côté de mon infortunée Marie, étendue sous mes yeux pâle, et comme morte. Je ne pleurais pas ; mes dents étaient serrées : J'étranglais... L'immensité de ma douleur me poussa à m'insurger contre la cruauté du sort, et cette réaction me prêta une sorte de fermeté factice ou plutôt maladive.

Au bout de quelques instants nous essayâmes,

avec de l'eau et du vinaigre, de tirer ma femme de son profond évanouissement. Pendant longtemps nos efforts restèrent infructueux ; je ne savais pas bien ce que je faisais : mon esprit était auprès de mon enfant qu'il me semblait voir torturer. Et je ne pouvais pas sortir pour la défendre du moins contre des cruautés inutiles !

Enfin je remarquai, à quelques légers tressaillements, que Marie allait revenir à elle. Je fis part à la servante de mon intention, je lui recommandai de fermer la porte dès que je serais sorti, de cacher la clef dans sa poche, et de faire croire à ma femme que j'avais mis le verrou en dehors.

Je volai à travers le corridor et en quelques enjambées j'atteignis la chambre fatale où étaient les médecins... Grand Dieu ! quelles ténèbres obscurcirent mes yeux ! Je tombai sur un siége et me serrai le front à l'écraser. Mes regards avaient-ils bien vu ? Oui, oui, tout était fini.

Mon enfant était étendu sur le lit, la face décolorée et les lèvres bleues ! Comment douter encore ! Mon ami Vloebergs lui-même, pâle d'angoisse et de chagrin, voulut me consoler, et ses paroles me percèrent le cœur comme des poignards.

— Un peu de courage, malheureux Van Hoogveld, dit-il. Il était, hélas ! trop tard ! Dieu a rappelé à lui votre enfant ; c'est aujourd'hui un ange du ciel.

Alors mon énergie factice m'abandonna. Je cachai ma tête dans mes mains et j'éclatai en sanglots.

Tandis que le vieux docteur s'efforçait de faire disparaître les traces sanglantes de l'opération, Vloebergs me prodiguait ses consolations, mais je ne l'écoutais pas, et, dans mon profond désespoir, je répétais machinalement les noms de Pauline et de Marie.

Tout à coup la voix plaintive de ma femme retentit dans le corridor M. Vloebergs s'élança

pour fermer la porte ; mais il fut prévenu par Marie qui se précipita dans la chambre, les cheveux épars, les dents serrées, et qui, menaçant le vieux docteur de ses deux poings fermés, lui cria :

— Ravisseur, bourreau, monstre, mon enfant, mon enfant !

Le vieillard montra le cadavre.

— Cela, mon enfant, ma Pauline ? ricana Marie. Ah ! ah ! quel abominable mensonge ! Vous l'avez emportée, ma Pauline, je le sais bien. Vous me la rendrez, ou je vous arrache les yeux ! Vite, vite, mon enfant ! mon enfant ! Et comme M. Poels montrait de nouveau le lit d'un geste muet, Marie se jeta sur lui, lui égratigna les joues jusqu'au sang et lui mit ses vêtements en lambeaux.

Nous eûmes beaucoup de peine à l'arracher de ses mains : Dans sa rage aveugle elle l'eût assassiné...

Horrible, horrible ! Elle était folle ! Rien ne

ut la calmer. Elle ne connaissait plus personne. [illegible] Vloebergs et moi-même, elle nous prenait our les ravisseurs de sa fille.

Comment décrire cette affreuse scène? Pour mpêcher la malheureuse folle de se porter aux lernières extrémités sur les autres ou sur elleıême, nous dûmes avoir recours aux moyens es plus violents et les plus redoutables... Une ıeure plus tard j'étais debout, anéanti et sans orce dans le corridor, ma tête cachée dans mes nains frémissantes. A ma droite, la chambre où isait le cadavre de mon enfant : A ma gauche, elle où ma femme, ma pauvre femme, se débattait sur le lit où il avait fallu l'attacher avec es cordes, et poussait des hurlements effroyables... Ah! Comment l'homme peut-il survivre de pareils coups!


MERCANTILE LIBRARY NEW YORK

V

Le lendemain les médecins avaient réussi à calmer en partie, par des médicaments énergiques, l'effroyable agitation à laquelle Marie était en proie, et je commençais à espérer que sa folie ne serait que passagère. Même, vers midi, nous la débarrassâmes de ses liens, et elle me reconnut. Mais ce qu'elle disait n'avait aucun sens; son esprit était complétement obscurci.

Notre espoir hélas! fut promptement déçu. Marie eut un nouvel accès de folie, et voulut se jeter sur moi, me prenant pour le médecin qui lui avait volé son enfant.

Cette situation grave dura une couple de

jours, avec des intermittences de calme relatif et de fureur de plus en plus exaspérée.

Nous crûmes remarquer que le petit lit, les vêtements et les jouets de l'enfant, et même les endroits où elle avait joué à côté de sa mère agissaient fâcheusement sur Marie. Les médecins prétendaient qu'il ne fallait pas espérer de guérison aussi longtemps qu'elle verrait des personnes ou des objets qui pouvaient lui rappeler son malheur.

Si pénible que me fût cette détermination, il fallut consentir à placer pour quelque temps ma femme dans une maison de santé.

Il y avait un établissement de ce genre à un quart de lieue de notre maison de campagne. On me dit que ma femme y serait entourée de tous les soins désirables, et traitée avec la plus grande douceur ; qu'elle aurait sa chambre à part et la jouissance d'un petit jardin pour elle seule, et qu'elle ne serait jamais en contact avec d'autres aliénés. C'était le seul moyen qui

nous offrît des chances de guérison ; le chan-
ment de lieu, l'isolement prolongé pouvai
seuls apporter le calme à ses nerfs surexcités,
n'y avait pas à hésiter, chaque heure de reta
ne pouvait contribuer qu'à fortifier les racin
du mal.

Date à jamais fatale dans ma vie, que le jo
où j'accompagnai le matin au cimetière le cor
de mon enfant, et l'après-midi ma pauvre Ma
à cet autre tombeau qu'on appelle la maison
fous !

Accablé de désespoir, je rentrai dans no
villa ! Comme la solitude qui y régnait part
m'épouvanta

Et le lendemain, et tous les jours suivan
devaient être encore plus terribles pour moi. J
ne pouvais pas aller voir ma femme. Elle deva
rester au moins deux semaines, peut-être davan-
tage, sans voir personne de tous ceux qu'elle
avait connus.

Je m'enfuis de ma maison et m'en allai à

xelles, chercher quelques consolations auprès lit de mon père malade. Que pouvait le bon illard, sinon pleurer sur mon enfant et sur misérable sort de ma femme?

Un attrait irrésistible me ramena à Uccle. Je pouvais vivre si éloigné de Marie; le troi-ème jour j'étais de retour chez moi.

Pour trouver, s'il était possible des distrac-ons aux idées noires qui me poursuivaient, je promenais dans les champs, et toujours es pas m'entraînaient du côté de la maison de ité. Je passais devant la porte, je revenais, contemplais les fenêtres avec des battements cœur et je pleurais à l'idée que ma chère rie était retenue-là, comme une prisonnière... ut-être sans espoir, ô Dieu!

Le cinquième ou le sixième jour après mon tour de Bruxelles, j'étais encore allé me pro-ener du côté de la maison de fous, et j'avais nné à la porte pour demander au directeur s nouvelles de ma femme. Il n'avait pas de ré-

ponse consolante à me donner. Au contraire, la veille au soir, Marie, dans un accès de fure l'avait pris pour le ravisseur de son enfant e l'avait violemment frappé à la tête. Maintenan elle était plus calme; mais on ne pouvait se fier à ce calme apparent. Je comprenais bi qu'il y avait peu d'espoir de guérison.

Lorsque je le pressai de me dire s'il ne c naissait pas d'autres moyens à essayer, fallû sacrifier toute ma fortune, il murmura tris ment :

— Rien, je ne connais rien que les soins douceur, la tranquillité, et plus tard des distr tions ; l'éloignement de ses tristes souvenirs. sa maladie avait une autre cause?... si on p vait lui rendre ce qu'elle a perdu... mais non la mort garde impitoyablement ce qu'elle a sai

Il me fallut partir avec cette désespérante ponse. Je m'éloignai par des chemins solitair car mon cœur était gros et j'avais besoin pleurer.

omme j'errais au hasard d'un pas lent et in-tain, j'aperçus de loin un vieillard, proba-ment un pauvre paysan assis sur un arbre ttu le long de la route. Ce qui fixa sur lui mon ntion et ce qui même m'émut vivement, c'est l portait dans ses bras un petit enfant qu'il essait et consolait.

orsque je m'approchai de lui, il posa par terre fant qui me regarda avec des yeux pleins de nes.

ourquoi m'arrètai-je frémissant et comme ppé d'un coup subit? Qu'est-ce qui fit éclore mes lèvres un sourire de surprise et de rète joie? Vis-je réellement mon enfant, ma line, sous ces humbles habits? C'étaient bien yeux bleus, sa bouche de corail, et ses che-x blonds bouclés... le même âge, la même ression!... Elle paraissait un peu plus pâle d'habitude, mais n'était-ce pas naturel? la vre petite créature avait tant souffert!

'étais le jouet d'une cruelle illusion, je le

sentais et le savais bien ; et cependant, la r
semblance me paraissait si frappante que qu
ques minutes s'écoulèrent avant que je fu
délivré de mon doute insensé.

Alors, maîtrisant mon agitation, je m'ap
chai du vieux paysan et lui demandai avec i
térêt.

— Vous êtes triste, mon ami ? votre enfan
pleuré ? qu'est-ce qui vous afflige ?

— Ah ! monsieur, répondit-il, j'ai pitié
notre bonne petite Thérèse. Son père, n
fils, est mort depuis longtemps, et sa mère
morte il y a deux semaines. La voilà sans
rents, et il faut qu'elle aille aux hospices ;
moi, voyez-vous, monsieur, je suis estropié
la jambe gauche ; j'habite une petite cham
grande comme une boite, et je gagne à pe
assez pour ne pas mourir de faim.

Tandis qu'il me parlait, je ne pouvais déto
ner mes regards du doux visage de l'enfa
l'éclat de ses beaux yeux bleus me charmait

le demandai de nouveau si je ne revoyais devant moi ma petite Pauline, pleine de vie le santé. C'étaient d'étranges idées qui me tersaient le cerveau ; c'était une illusion sincère, et comme une espérance qui descent dans mon cœur.

— Maintenant, continua le vieillard, je sens n vivement combien il est malheureux d'être uvre, je suis son grand-père, je devrais pour r à ses besoins, et je ne le puis pas, hélas! pauvre petite Thérèse ira à l'Orphelinat. Il y peut-être bon pour les enfants, mais...

it il recommença à pleurer silencieusement.

La petite Thérèse lui jeta les bras autour du , et but ses larmes dans un baiser.

Je pris place à côté de lui sur le tronc d'arbre, saisis sa main, non par compassion, car une tre idée me dominait entièrement.

— Comment vous nommez-vous, mon ami, i demandai-je, et où demeurez-vous ?

— Je m'appelle Thomas Blompap, monsieur ; je

demeure à Bruxelles, allée des Crapauds, et
suis aide-maçon de mon état, comme l'ét
aussi mon fils, le père de Thérèse.

— Ne pouvez-vous éloigner l'enfant pend
quelques instants ? lui murmurai-je à l'orei
j'ai à vous parler d'une chose qui vous fera pr
bablement plaisir.

L'homme me regarda avec étonnement, ma
il obéit néanmoins.

— Thérèse, dit-il, vois-tu là-bas, dans
prairie de l'autre côté du chemin, toutes
belles fleurs? Va, cueilles-en quelques-u
jusqu'à ce que je t'appelle. Ce monsieur ai
beaucoup les fleurs.

— Oui, ma chère enfant, ajoutai-je, appor
moi tout à l'heure un bouquet, et je vous donn
rai une belle et grande poupée.

La petite fille ne se le fit pas dire deux fois
courut en bondissant vers la prairie.

— Brave homme, dis-je, vous voyez en m
un homme si malheureux que son chagrin

rait se décrire. J'avais un enfant, une jolie ite fille comme votre Thérèse. Elle était la nière de nos yeux, la joie de notre âme. La se printanière n'est pas plus fraîche ni plus ne qu'elle ne l'était. Il y a dix jours elle tom- subitement malade, et mourut... Ma pauvre mme en reçut une secousse si terrible qu'elle perdit l'esprit, et nous fûmes obligés de l'en- mer dans une maison de santé pour éviter de s grands malheurs. Pour moi, vous pouvez nser, brave homme, à quel point la vie m'est venue amère et insupportable. Maintenant je uis seul dans ce monde, comme dans un dé- rt.

— Ah! monsieur, que vous devez être mal- ureux! soupira le vieillard avec compas- on.

— Votre petite Thérèse, repris-je, ressemble llement à ma défunte petite fille, que j'ai douté n instant si je ne la voyais pas revivre devant es yeux. Vous plaignez le sort de votre Thérèse

qui n'a plus de parents ; moi je pleure la pe de mon enfant. C'est Dieu, peut-être, qui vo a placé sur mon chemin. En effet, mon ami, y aurait, je crois un moyen d'assurer le bo heur de votre petite Thérèse pour toute sa vi un moyen de me rendre en même temps un p d'espoir et d'illuminer de nouveau la somb solitude de ma vie.

Je repris sa main et lui dis d'un ton presq suppliant :

— Cédez-moi votre petite Thérèse ; je l'aim rai comme ma propre enfant, je l'élèverai et ferai donner de l'éducation. Elle aura de bea habits, des joujoux, des bonbons ; elle dem rera dans un château, elle roulera en voitu elle sera servie par de nombreux domestiques

Le visage du vieillard s'était assombri ; proposition paraissait l'effrayer, et il secouait tête d'un air pensif.

— Refuseriez-vous? m'écriai-je ; pourriez-vou donc refuser pour votre petite Thérèse un so

si enviable? Vous préférez la mettre chez les Orphelins? Et vous croyez l'aimer!

— Ce n'est pas cela, monsieur, murmura le vieux maçon. Qui êtes-vous? vous céder l'enfant de mon fils? Je ne vous connais pas.

— Vous savez peut-être qu'il y a là-bas, à côté du chemin, à dix minutes d'ici, une maison de campagne avec deux lions de pierre devant la porte?

— Sans doute, répondit-il; j'y ai travaillé au mur de clôture du jardin. C'est M. Van Hoogveld qui demeure là.

— Ces Van Hoogveld, sont-ils de braves gens, pensez-vous?

— Les meilleurs du monde; Madame surtout est renommée pour sa douceur, sa bienfaisance, et les aumônes qu'elle distribue dans les environs.

— Eh bien, mon ami, l'homme qui vous parle est M. Van Hoogveld lui-même.

— Vous, vous, M. Van Hoogveld, le propriétaire du château! Et vous voulez adopter ma

petite Thérèse? s'écria le vieillard ému jusqu'aux larmes. Elle deviendrait si riche et si heureuse! Oh! Dieu soit loué, de vous avoir inspiré cette heureuse idée!

— Vous consentez donc?

— Je baise vos mains de reconnaissance.

— Mais ce n'est pas tout, ajoutai-je. Je n'ai pas d'enfants, et ma fortune me permet de veiller aussi à votre sort. Vous êtes vieux et infirme. Le travail doit vous être pénible. Vous gagnez tout au plus deux francs par jour?

— Pas tous les jours, monsieur.

— C'est égal : dès aujourd'hui, et tant que la petite Thérèse restera chez moi, vous recevrez toutes les semaines quinze francs, et sans être assujetti à aucun travail, vous pourrez passer vos vieux jours en repos. Je tâcherai même de vous procurer une place de gardien, et ce que cela pourra vous rapporter augmentera d'autant votre bien-être... Vous paraissez douter? Voici une pièce d'or de vingt francs. C'est pour votre pre-

mière semaine. Considérez le surplus comme le denier à Dieu.

Le vieux maçon regarda un instant la pièce d'or d'un air stupéfait. Puis lorsqu'il releva son visage vers moi, il avait une expression pleine d'inquiétude.

— Quelle crainte subite vous émeut ?

— Ah ! monsieur, soupira-t-il, ne pourrai-je donc plus jamais revoir ma petite Thérèse ?

— Vous la verrez autant que vous voudrez, mon ami, répondis-je. Présentez-vous au château toutes les semaines, si cela vous plaît, vous y serez toujours bien accueilli. Seulement, je vous prierai de ne pas y paraître pendant la première quinzaine, et j'ai pour cela une grave raison ; d'ailleurs l'enfant doit d'abord s'habituer un peu à sa nouvelle position, sans cela elle aurait peine à se familiariser avec nous.

Le maçon mit sa rugueuse main dans la mienne avec un profond sentiment de reconnaissance, et dit :

— Cela va, Monsieur Van Hoogveld. Vous êtes honnête et généreux, je le sais. Soyez donc le père de ma chère petite Thérèse, et que Dieu, dans le ciel, vous récompense de votre bonté !

Je causai encore quelque temps avec lui pour régler les détails de cette convention. J'inscrivis son adresse sur mon carnet et lui remis une carte sur laquelle se trouvait le nom du notaire de Bruxelles qui lui remettrait chaque semaine la petite rente promise.

Enfin je lui fis comprendre pourquoi je désirais que Thérèse Blompap se nommât désormais Pauline Van Hoogveld, sinon en réalité, du moins en apparence. Je le priai en même temps d'expliquer à l'enfant le changement inattendu qui allait se faire dans sa position, et de la préparer à accepter avec joie et avec amour sa nouvelle condition.

— Oh ! monsieur, ne craignez rien à ce sujet, répondit-il. La mère de Thérèse était une bonne et charmante créature. La petite fille n'a reçu d'elle que de bons instincts ; elle est douce comme

un ange, et vous le verrez, par reconnaissance, l'enfant vous caressera et vous chérira tant qu'elle vous aura bientôt ensorcelés. Laissez-moi la rejoindre dans la prairie, et quand je reviendrai vers vous, elle saura que Dieu lui a donné un nouveau père, qui veut la rendre heureuse pour toute sa vie. Le vieillard se leva et alla dans la prairie retrouver la petite fille.

Je tombai dans de profondes méditations, car j'avais formé un projet hardi, qui me souriait comme un moyen de salut pour ma malheureuse Marie. Mon esprit s'assombrissait bien parfois lorsque je considérais le peu de chances de réussite; mais, dans ma fatale situation, la moindre étincelle d'espoir était comme un rayon de lumière à travers les ténèbres.

Je restai longtemps plongé dans ma rêverie. J'en fus tiré par un bruit de pas qui m'annonçait le retour du maçon. Il tenait la petite Thérèse par la main. Un doux et timide sourire entrouvrait les lèvres de l'enfant. Elle approchait

en hésitant et s'arrêta à quelques pas. Sans doute mon regard sérieux l'intimidait; dans cette idée, je lui souris d'un air engageant et lui tendis les bras en disant : Viens, viens donc, mon enfant !

Thérèse, rassurée et encouragée par le vieillard, accourut à moi, grimpa sur mes genoux, jeta ses petits bras autour de mon cou, m'embrassa tendrement, et me dit d'une petite voix douce qui me remua jusqu'au fond de l'âme :

— Père, cher père, je vous aimerai bien, et toujours !

Ce qui se passa en moi quand j'entendis ce mot de père ne saurait se décrire. Je serrai l'aimable enfant sur mon cœur, je lui rendis ses baisers, puis je fondis en larmes, larmes de joie, je puis le dire; car l'ineffable impression que je ressentais ranimait mon courage en me donnant l'espoir de réussir.

Je restai quelque temps si absorbé dans mon émotion que je paraissais à peine faire attention aux caresses de l'enfant et aux paroles du vieillard.

Enfin je me calmai, j'embrassai encore à différentes reprises la gentille petite Thérèse, puis je me levai pour retourner à ma maison de campagne avec l'enfant et son grand'père.

Chemin faisant, la petite fille me donnait la main. Je lui dis que j'étais son nouveau papa et qu'il fallait m'appeler ainsi. Je lui parlai des belles poupées, des magnifiques joujoux que j'allais lui donner, et du beau jardin plein de fleurs où elle irait se promener tous les jours. Je ne tardai pas à gagner toute la confiance de l'enfant. Elle se mit à l'aise avec moi et me charma tout à fait par la joie qu'elle montrait d'avance à l'annonce de tant de bonheur, et par la gentillesse de son naïf babil.

Arrivé dans ma villa, j'appelai tous mes domestiques dans la pièce où j'avais introduit le vieillard, et leur dis très-sérieusement :

— Voici une petite fille qui demeurera désormais au château. Je désire et je veux que vous l'aimiez et la traitiez comme ma propre enfant.

La petite Pauline est douce et intelligente.

— Pauline! murmurèrent les servantes en jetant sur l'enfant des regards effarés et surpris.

Je me réjouis sincèrement de voir que le visage de Pauline — car c'est ainsi qu'elle devait s'appeler dorénavant — faisait sur mes domestiques la même impression que sur moi-même. Je ne leur laissai pas le temps de m'adresser à ce sujet, en présence de l'enfant, des questions ou des observations indiscrètes. J'ordonnai à la cuisinière de conduire le vieillard à la salle à manger, et de lui servir à dîner : puis je dis à notre plus vieille servante, une femme intelligente et fidèle, de me suivre avec la petite Pauline.

Arrivé dans la chambre où la petite fille que j'avais perdue passait la plus grande partie de la journée, je mis Pauline en possession des poupées et des nombreux jouets qui s'y trouvaient. La petite fille fut si joyeuse à la vue de ces tré-

lors enfantins qu'elle s'assit sur le tapis en battant des mains, et resta plongée dans l'admiration silencieuse de toutes ces belles poupées avec leurs yeux de verre et leurs cheveux blonds frisés.

Notre vieille servante, qui adorait les enfants, causait avec Pauline et la caressait tendrement ; mais j'appelai la bonne femme près de moi et lui expliquai mes intentions à l'égard de l'enfant. Je lui dis enfin qu'elle devait laver soigneusement la petite fille et la revêtir des vêtements que mon autre enfant avait portés dans les derniers mois de sa vie. « Dépêchez-vous, ajoutai-je, car mon ami le docteur Vloebergs va bientôt venir, et je tiens à ce qu'il ne voie Pauline que vêtue comme je le désire. »

Elle m'assura qu'elle m'avait parfaitement compris, et je redescendis au rez-de-chaussée pour aller retrouver le maçon.

Le brave homme avait fini son repas et me remercia de mon bon accueil.

Je le menai au jardin, et m'y promenai qu que temps avec lui. Nous parlâmes du sort Thérèse Blompap, — devenu maintenant Pa line Van Hoogveld — et je lui promis une r compense qui dépassait de beaucoup mes pre mières promesses, s'il voulait se prêter com plaisamment et avec discrétion, aux projets qu j'avais formés. Puis nous rentrâmes dans la ma son pour lui permettre de voir encore une foi l'enfant, et de lui dire adieu. Je lui recomman dai de se contenir et de ne pas témoigner d chagrin, ajoutant qu'il reviendrait nous vo dans quinze jours et que si, dans l'intervalle, avait besoin de quelque chose, il pouvait aller Bruxelles trouver mon notaire qui recevrait l'or dre de satisfaire à toutes ses demandes raiso nables.

Lorsque nous montâmes au premier étage l'enfant était là, vêtue d'une robe de soie blan che, avec des bottines rouges ; ses cheveux blond tombaient en boucles soyeuses sur ses épaules

bout devant une grande glace, elle se souriait, admirait et tournait la tête avec fierté.

Lorsque je l'appelai de son nouveau nom. « Ah ! pa, dit-elle en se retournant. » Je poussai un cri e surprise ; j'étais si ému que je me laissai omber sur une chaise et contemplait en frémissant la petite fille, comme si j'avais devant es yeux ma propre enfant sortie de sa tombe !

Le vieux maçon prit congé de la petite fille. lle l'embrassa, sans se montrer trop chagrine son départ, tant elle était absorbée par ses ies nouvelles ! et quand le grand'père lui déara qu'elle ne le reverrait pas avant quinze jours, délai ne parut pas l'effrayer. Les enfants, heuusement, ne savent pas mesurer le temps !

Je descendis avec le vieillard et le reconduisis usqu'à la grand'route, où je lui dis au reoir.

L'heure que le docteur Vloebergs avait fixée our sa visite quotidienne depuis notre malheur tait arrivée. J'avais maintenant des motifs pour

l'attendre avec impatience, et je regardais au loin sur la route, quand j'aperçus sa voiture : j'allai l'aider à descendre devant ma porte.

Lorsque nous eûmes échangé une poignée de main, je le conduisis dans le jardin qui précédait notre habitation, et lui dis, avec une agitation qui l'étonna :

— O mon ami, il m'est arrivé une aventure étrange, inconcevable, qui m'a presque fait perdre la tête d'espérance et de joie. Peut-être ma pauvre Marie pourra-t-elle encore guérir.

— Guérir, guérir, répéta le docteur en secouant tristement la tête ; parlez, que voulez-vous dire?

— Permettez-moi de vous mener d'abord en haut pour vous montrer l'objet sur lequel repose mon dernier espoir. Ensuite je vous expliquerai le plan que j'ai formé.

Il me suivit sans faire aucune observation.

L'enfant était encore devant la glace et tournait le dos à la porte.

— Paulinette, m'écriai-je, voici M. le docteur qui voudrait te donner la main.

Elle se retourna et vint à nous.

Le docteur poussa un cri, recula de deux pas, et leva les bras en signe d'étonnement. Son regard interrogateur allait de l'enfant à moi ; mais je posai un doigt sur mes lèvres pour lui recommander la discrétion. Lui aussi murmura tout stupéfait :

— Paulinette? que se passe-t-il ici, grand Dieu?

La petite fille s'approcha de lui et le regarda dans les yeux d'une façon qui le fit frémir. Alors elle vint à moi, leva les bras pour m'embrasser, et me dit avec une caresse :

— Cher papa, il faut que je vous demande quelque chose : il y a longtemps que j'y pense. Grand'père m'a dit que j'allais avoir aussi une nouvelle maman. Où est-elle? Je voudrais tant la voir! Est-ce une dame avec de beaux habits?

— Oui, oui, répondis-je, une belle dame, très-bonne et très-aimante. Continue à jouer, Paulinette ; tu verras probablement ta mère aujourd'hui.

— Ah! que je serai contente, s'écria-t-elle en battant des mains.

Je descendis avec le docteur, à qui je racontai tout et je le consultai en tremblant sur le point de savoir si la forte secousse que j'avais ressentie moi-même et la vive impression qu'il avait aussi éprouvée ne nous donnaient pas des raisons d'espérer que l'apparition de cette orpheline, vêtue comme notre Pauline, et lui ressemblant comme une sœur, ne produirait pas sur l'esprit de ma femme une commotion salutaire.

Il réfléchit un instant, puis, relevant sur moi un regard où brillait un rayon d'enthousiasme, il me répondit :

— Oui! Il faut essayer. Dans l'état désespéré de votre femme, il n'y a aucun risque... et qui

sait? La science en a vu des exemples... Il n'y a pas de temps à perdre, mon ami. Je me rends à la maison de santé pour avertir le directeur, et m'entendre avec lui.

Pendant ce temps préparez la petite fille, afin que la secousse soit aussi forte et aussi profonde que possible. Elle doit témoigner de l'amour à votre femme, la caresser et la nommer du nom de mère.

— Ne vous inquiétez pas de cela, répondis-je, l'enfant est d'une douceur et d'une amabilité charmante, et, comme vous l'avez entendu, elle chérit déjà d'avance sa nouvelle mère. Soyez tranquille, docteur ; je lui apprendrai parfaitement son rôle ; le bonheur de ma vie, le salut de ma pauvre Marie en dépendent.

— Eh bien, s'écria joyeusement monsieur Vloebergs, j'y vais. Si votre femme est dans ses heures de calme, nous risquerons aujourd'hui même cette tentative suprême.

VI

A peine le docteur m'eut-il quitté pour aller parler au directeur de la maison de fous, que je retournai auprès de Pauline.

Je fis connaître mon intention à la vieille servante, et, avec son aide, j'essayai de faire comprendre à l'enfant ce que je désirais. Je lui dis qu'aujourd'hui même elle verrait probablement sa nouvelle maman ; qu'elle devait lui montrer de l'amitié, l'embrasser, la caresser, et surtout l'appeler du nom de mère. La pauvre femme, ajoutai-je, avait été gravement malade et avait eu beaucoup de chagrin. Elle n'était pas encore tout à fait guérie, et en revoyant l'enfant qu'elle aimait tant, elle serait peut-être émue, et paraî-

trait peut-être un peu folle. Pauline ne devait s'en montrer ni étonnée ni effrayée ; au contraire, pour consoler la pauvre malade, il fallait lui témoigner encore plus d'affection.

Nos recommandations étaient superflues. Pauline, qui désirait vivement voir et embrasser sa nouvelle maman, nous comprit parfaitement, et se prêta de la meilleure grâce du monde au succès de notre projet.

— Oui, mon père, répéta-t-elle. Conduisez-moi tout de suite auprès de ma chère maman ; Je m'assiérai sur ses genoux, et je l'embrasserai tant et tant qu'il faudra bien qu'elle croie que je l'aime de tout mon cœur.

Le docteur revint au bout d'une bonne demi-heure, ajoutant que le directeur avait consenti à l'épreuve et qu'il nous attendait dans son établissement. Il était prudent de ne pas perdre de temps, car ce matin madame Van Hoogveld semblait très-calme, et l'on ne pouvait pas savoir combien de temps durerait cet état favorable.

Je fis en toute hâte achever la toilette de l'enfant, et donnai l'ordre d'atteler la grande voiture.

Quelques minutes après nous roulions vers la maison de santé.

Mon cœur battait d'espérance, et je regardais le ciel avec joie, comme pour remercier Dieu d'un bienfait accompli. J'allais tirer ma bonne Marie du sombre abîme de la folie ! J'allais la revoir à mes côtés, avec la conscience de l'amour que j'avais pour elle, ma vie allait retrouver la lumière de sa douce présence !

Pour n'être pas compris de l'enfant, je parlais français avec le docteur. Il s'effrayait de la fermeté de ma foi dans la réussite de notre tentative, et s'efforça même de me prémunir contre une désillusion très-possible ; mais il ne réussit pas à faire naître le doute dans mon esprit exalté.

Bientôt nous aperçûmes les bâtiments de la maison de santé. Nous répétâmes à Pauline

toutes nos recommandations précédentes ; la bonne petite fille nous rassura complétement sur la façon dont elle jouerait son rôle dans cette épreuve, et nous descendîmes, tout émus, devant la grande porte.

Le directeur, qui nous attendait, nous introduisit dans un salon, fit asseoir l'enfant, et nous appela dans un coin pour régler avec nous les détails de l'entrevue.

D'après lui, il était prudent d'avertir la malade dans sa chambre, avec certaines précautions, que son enfant était retrouvée. Il craignait que sans cela une impression trop brusque ne déterminât une secousse dangereuse. D'un autre côté, si elle reconnaissait qu'on voulait la tromper en lui présentant une enfant étrangère, ne deviendrait-elle pas furieuse et ne voudrait-elle pas se venger ? Elle pouvait se laisser entraîner à des actes de violence et faire de la petite fille innocente la victime de sa fureur.

Mais le docteur et moi nous lui fîmes com-

prendre que toute notre espérance se fondait précisément sur cette violente secousse qui devait produire, par sa soudaineté même, une révolution complète dans l'esprit de la malade.

Le directeur leva les épaules et dit d'un ton incrédule :

— Vous voulez l'essayer, messieurs? sous votre propre responsabilité, alors! Fasse Dieu que vous n'ayez pas à regretter cette témérité. Madame Van Hoogveld est plus malade que vous ne croyez. Dans ses accès de fureur elle est si forte que deux hommes robustes peuvent à peine l'empêcher de faire un malheur. Il sera donc nécessaire de la mettre, même dans ce salon, sous la surveillance de quelques-uns de mes serviteurs. Pour ce qui vous regarde, messieurs, vous aurez en cas de nécessité, à protéger l'enfant contre les violences de la pauvre folle... Tenez-vous donc prêts, je vais chercher madame Van Hoogveld.

Ses paroles décourageantes avaient glacé mon

sang dans mes veines ; je baissais la tête et frémissais. Que l'esprit humain est donc mobile ! Maintenant j'avais peur de son arrivée.

— Attention, les voilà ! dit le docteur au bout de quelques minutes.

En effet, j'entendis un bruit de pas dans le corridor. Par un suprême effort sur moi-même je rassemblai tout mon courage, bien résolu, coûte que coûte, à pousser jusqu'au bout l'épreuve que nous avions préparée.

Je vis mon infortunée Marie s'approcher entre deux gardiens. Qu'elle était pâle, la pauvre femme ! Comme ses yeux étaient vitreux et sans pensée ! Je sentis une larme de douleur et de compassion rouler sur ma joue... cependant je surmontai mon émotion.

Marie me contemplait de loin. Un sourire vint errer sur ses lèvres. Mon cœur tressaillit de joie à l'idée qu'elle me reconnaissait, mais ce signe imperceptible de reconnaissance s'évanouit bientôt. Elle s'approcha indifférente, et paraissait seu-

lement demander du regard ce que lui voulaient ces étrangers.

Je lui pris la main, l'attirai dans la chambre, et m'écriai avec chaleur :

— Marie, ma chère Marie, reconnais-moi, je suis ton mari, ton ami. Je t'apporte une heureuse nouvelle : notre enfant, notre Pauline est retrouvée, fraîche et bien portante comme une rose. Vois, vois, voilà notre petit ange, il te tend les bras avec amour.

Marie sauta en arrière en poussant un cri sourd. Elle tenait son regard enflammé fixé sur l'enfant, un rire de mépris faisait trembler ses lèvres, et elle tendait les mains en avant comme pour repousser la trompeuse apparition.

Je poussai un cri étouffé, tous les spectateurs de cette scène douloureuse étaient pâles. Si la nuit régnait dans l'esprit de la pauvre insensée, il faisait trop clair encore dans son cœur de mère. Hélas! hélas! notre tentative suprême avait échoué! Elle devinait la tromperie!

Alors, sur un signe du docteur, la petite Pauline s'approcha en hésitant de la malade. Celle-ci recula jusqu'à la muraille avec une expression de haine et de terreur. Nous encourageâmes l'enfant, malgré notre crainte, à accomplir ce que nous lui avions appris.

L'enfant parut prendre tout à coup une résolution ; elle tendit les bras, fit encore quelques pas vers ma femme et s'écria de sa petite voix douce et suppliante :

— Ah ! maman, chère maman ne soyez pas fâchée contre moi, je vous aime tant !

Le mot de mère toucha vivement et profondément Marie. Elle se mit à trembler comme un roseau, regarda encore un instant la petite Pauline, poussa un cri de joie qui retentit jusque dans le corridor, entoura l'enfant de ses bras, la leva de terre, la serra contre son cœur, l'embrassa avec effusion, et, se soutenant à peine tant l'émotion la faisait chanceler sur ses jambes, elle se laissa tomber sur une chaise comme si elle allait s'évanouir.

Le directeur s'avança vers elle ; mais elle, craignant qu'il ne lui enlevât la petite Pauline, se leva d'un bond et s'enfuit dans un autre coin du salon.

— Mon enfant, ma chère petite Pauline ! s'écria-t-elle en l'embrassant convulsivement. Tu vis, tu vis encore, douce et charmante comme auparavant ! Laisse-moi t'embrasser, t'embrasser toujours, mon petit ange. Ah ! loué soit Dieu qui m'a rendu la lumière de mes yeux, la joie de mon âme ! Mon enfant, mon enfant, noue encore tes bras autour de mon cou. Reste ainsi toujours, toujours, sur le cœur de ton heureuse mère.

Nous gardions le silence pour la laisser épancher en paix sa joie et son amour. La petite Pauline ne paraissait plus effrayée : on eût dit au contraire qu'elle était contente et fière de la tendresse fébrile que sa nouvelle mère lui témoignait.

Je ne savais pas ce que je pouvais espérer ;

le doute me causait des souffrances inexprimables. Déjà plus d'une fois j'avais fait un mouvement pour m'approcher de ma femme; mais chaque fois le docteur m'avait retenu.

Ciel! comme mon cœur se mit à battre! voilà que Marie prononçait mon nom! Elle me reconnaissait donc? La violence du choc avait-elle ramené la clarté dans son esprit?

Le directeur avait voulu de nouveau s'approcher d'elle; et, comme s'il lui inspirait une vive frayeur, elle me cria d'un ton suppliant.

— David, ô David, protége-moi contre cet homme. Il veut voler notre enfant; mais qu'il vienne, qu'il vienne! Il m'arracherait plutôt la vie!

J'allai à elle, je m'assis sur une chaise à côté d'elle, je pris sa main, et j'essayai de la persuader doucement qu'elle avait tort de craindre le moindre mal de la part des personnes présentes qui étaient toutes de nos amis. Je lui dis qu'elle avait été malade de chagrin à cause de la perte supposée de notre enfant; mais qu'à présent

elle guérirait infailliblement et que probablement elle était déjà guérie. Elle m'écouta avec attention et avec joie. Elle reconnut aussi le docteur et lui serra amicalement la main.

Petit à petit sa frayeur se dissipa tout à fait. Elle tenait toujours l'enfant étroitement serrée sur sa poitrine, mais elle causait très-tranquillement avec nous et même avee le directeur. A ses nombreuses questions pour savoir où et comment nous avions retrouvé la petite Pauline, nous lui racontâmes une histoire dont nous étions convenus d'avance, et dont les détails lui firent de nouveau couvrir l'enfant de baisers.

Ce que disait ma pauvre Marie n'était pourtant pas de nature à me rendre heureux. De ses paroles décousues il résultait clairement pour tout le monde qu'elle était encore aussi insensée qu'auparavant. S'il s'était produit quelque changement dans les dispositions de son esprit, ce changement ne consistait que dans un calme relatif qui nous permettait d'espérer q'elle ne

serait plus sujette à des accès de fureur. En effet, la cause de son désir de vengeance n'existait plus maintenant, du moins dans son imagination.

J'aurais dû me féliciter et remercier Dieu de cette notable amélioration ; et je faisais, hélas ! de pénibles efforts pour retenir mes larmes. Ma pauvre Marie resterait donc folle ! Quelle pensée désolante et désespérante !

Si triste que je fusse, je remarquai cependant avec un certain soulagement que le calme se faisait de plus en plus dans son esprit. Maintenant elle se promenait en tenant sa petite Pauline par la main. Sa présence d'esprit lui revenait un peu ; elle nous rappela plusieurs particularités des derniers jours qui avaient précédé sa maladie, elle parla de notre maison de campagne, des servantes, de mon père ; mais tout cela avec une innocence si enfantine et avec tant d'incohérence, que ma douloureuse conviction se confirma encore davantage.

Lorsque, au bout d'une couple d'heures, il nous fallut songer à quitter l'établissement, nous nous trouvâmes dans un grand embarras. Il venait de nous être prouvé clairement que sous aucun prétexte Marie ne se laisserait séparer de l'enfant; et si nous tentions d'employer la violence, elle aurait probablement de nouveaux accès de fureur et de désespoir. Un pareil coup suffirait pour étouffer en elle jusqu'à la dernière étincelle d'intelligence, et même peut-être pour la tuer. Le docteur et moi, nous nous retirâmes dans une chambre voisine avec le directeur pour délibérer sur le moyen de trancher cette difficulté, et malgré les objections du dernier, nous résolûmes d'emmener ma femme à la maison. Ce parti pouvait être dangereux, surtout la nuit, mais nous prendrions nos précautions. Il fut convenu que le directeur nous enverrait le plus robuste et le plus courageux de ses gardiens pour passer la nuit dans notre maison de campagne, et que je ferais coucher au premier

étage nos deux servantes et même un domestique, pour qu'ils fussent prêts à nous prêter secours en cas d'urgence... et enfin s'il n'y avait pas moyen de faire autrement, nous ramènerions ma malheureuse femme à la maison de santé.

Cette résolution prise, nous rentrâmes dans le salon et je dis à ma femme d'un ton joyeux :

— Marie, nous retournons à la maison. Tu pourras te promener dans notre beau jardin avec Paulinette ; tout sera comme auparavant.

Elle poussa un cri de joie, et se jeta à mon cou.

— O David ! s'écria-t-elle, tu me délivres? Je puis rentrer à la maison avec mon enfant? Ah ! me voilà guérie, je n'osais pas encore l'espérer ; mais, David, mon cher David, tu es si bon, et tu m'aimes toujours, n'est-ce pas? Ah ! que nous serons heureux ! Viens, Paulinette, viens, j'ai dans ma commode une magnifique robe en satin bleu de ciel que tu n'as pas en-

core vue. Elle est pour toi. Je veux t'en revêtir, te poser sur la tête une couronne de boutons d'or, et te faire une paire d'ailes en dentelles. Tu seras charmante, et tu pourras voler comme les anges du ciel !

C'est en déraisonnant ainsi qu'elle nous suivit dans la cour où l'on était en train d'atteler notre voiture.

Elle serra la main au directeur, salua amicalement ses gardiens, tout en regardant bien attentivement si Pauline montait en voiture. Evidemment elle craignait encore d'être séparée de son enfant.

Pendant le trajet elle fut très-gaie ; elle se disait pressée de revoir sa maison. Tout en parlant elle s'occupait de l'enfant, arrangeait ses vêtements, roulait les boucles de sa chevelure autour de ses doigts, et ne cessait de la caresser. La petite Pauline devait être réellement une enfant très-intelligente, car elle se prêtait de la meilleure grâce du monde à ces marques fié-

vreuses d'affection, et quand ma femme disait ou demandait quelque chose qui pouvait compromettre notre secret, Pauline se taisait ou détournait la conversation. La bonne petite fille avait retenu sa leçon et jouait son rôle avec une étonnante sagacité.

Nous fîmes monter ma femme et la petite fille au premier étage, et nous les y laissâmes jouer et s'amuser à leur aise ; car réellement c'étaient deux enfants, et la plus jeune n'était pas la plus innocente.

Tous les jouets, tous les vêtements, tous les colliers, les bracelets de perles et de corail de ma pauvre fille défunte furent remis au jour. Pauline fut parée, attiffée et coiffée de vingt différentes manières. Ma pauvre Marie battait des mains, chantait et dansait avec un abandon si enfantin que la vue même de son bonheur me brisait le cœur.

Je m'enfuis dans une autre pièce où je versai, dans la solitude, un torrent de larmes amères.

Le docteur vint me rejoindre et réussit à me rendre un peu de courage. Il essaya de m'inspirer l'espoir que la raison de ma femme reviendrait insensiblement. Elle resterait probablement longtemps encore faible d'esprit, me disait-il, mais peu à peu elle se rétablirait de telle sorte que toute crainte de violence de sa part se dissiperait. Le principal n'était-il pas, d'ailleurs, qu'elle fut heureuse et tranquille ? Il avait raison, au fond, mon excellent ami ; mais ô ciel, folle pour toujours !

Le docteur nous quitta pour aller voir d'au tres malades.

J'envoyai les servantes à l'étage supérieur avec mes instructions et je donnai à chacun de mes domestiques les ordres les plus sévères non seulement pour qu'ils fissent bonne garde la nuit, mais encore pour leur recommander la discrétion la plus absolue. Je les prévins que je renverrais immédiatement et sans miséricorde celui qui oserait prononcer une parole imprudente en

présence de ma femme, ou qui ne se comporterait pas comme si Pauline était réellement ma fille miraculeusement retrouvée.

Pendant cette journée, je me tins presque toujours dans l'appartement où ma femme se trouvait avec l'enfant. Elle m'embrassa plus d'une fois en prononçant des paroles de reconnaissance ; plus d'une fois aussi j'essayais d'engager une conversation suivie avec elle ; mais hélas, au bout de quelques phrases elle s'égarait en de véritables enfantillages, qui eussent sans doute fait rire un indifférent, mais qui me faisaient frémir d'angoisse et de désespoir.

Quand la soirée fut assez avancée, et que l'enfant, fatiguée de jouer, se fut endormie sur le tapis, Marie la coucha dans son lit. Je tâchai, sous différents prétextes, de la décider à aller se coucher dans une chambre voisine : mais, comme je m'y attendais, du reste, il n'y eut pas moyen de l'éloigner. Elle se mit au lit également, et ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil tranquille.

La nuit se passa sans accident. Deux fois Marie se leva pour aller regarder l'enfant ; mais elle retourna paisiblement se coucher.

Le matin, aux premiers rayons du soleil, je les retrouvai toutes les deux en train de jouer gaîment.

Bien des jours, bien nes semaines même se passèrent ainsi sans qu'il se fît dans la situation d'esprit de Marie d'autre changement qu'un apaisement de plus en plus sensible.

Je comprenais bien que son bonheur et même sa vie dépendaient de la prolongation de son illusion ; je ne doutais pas même qu'elle ne retombât dans ses accès de fureur, si jamais elle avait un jour conscience de la pieuse supercherie, dont on avait usé envers elle.

Dans cette conviction je pris toutes les précautions possibles pour la protéger contre la moindre indiscrétion. Je n'avais pas encore quitté un seul instant notre maison de campagne, et je surveillais mes domestiques avec une

attention qui finit par me fatiguer beaucoup, et par me rendre très-nerveux.

Chaque jour il nous arrivait, de Bruxelles ou des environs, des personnes de notre connaissance qui insistaient beaucoup pour voir ma femme. Elles avaient appris la mort de notre enfant, et savaient probablement, sur notre double malheur, plus que je ne le supposais. S'il m'était pénible de lutter contre la curiosité de ces visiteurs, et d'avoir à répéter chaque fois les mêmes explications ; souvent aussi je tremblais à l'idée qu'il ne me serait pas toujours possible de veiller aux côtés de ma femme.

Je n'avais pas encore mis le pied hors de chez moi, mon père malade me suppliait d'aller le voir, et le soin de mes intérêts exigeait ma présence à Bruxelles. Et cependant je n'osais pas m'éloigner un instant de Marie. En effet, la moindre question indiscrète, la moindre imprudence pouvait la mettre sur la trace du terrible

secret et briser son cœur sous le coup d'un désespoir mortel.

La nécessité me réduisait à prendre enfin une résolution suprême. Je fis venir mon notaire, et je lui dis que je désirais acheter quelque part, loin de Bruxelles, dans la Flandre Occidentale par exemple, une autre maison de campagne, je me proposais de congédier tous nos domestiques, excepté notre vieille servante, et de ne prendre chez nous que des personnes qui ne connaîtraient rien de notre vie passée. Ainsi tout à fait éloigné du monde, je voulais consacrer ma vie au repos et au bonheur de ma femme, écarter de son chemin tout ce qui pouvait troubler ce repos, la défendre contre toute révélation ennemie... et tâcher d'être heureux moi-même par la conscience de mon sacrifice.

Les recherches du notaire ne furent pas longues... Nous partîmes le 17 août 1836 pour la Flandre occidentale. . . . .

. . . .

22 Mai 1850

Note ajoutée pour M. Somers.

Il y a aujourd'hui quatorze ans que j'ai écrit l'histoire de mes malheurs. Depuis lors les choses se sont passées pour ma pauvre Marie comme l'avait prédit mon ami Vloebergs. Insensiblement son esprit est redevenu plus calme, et la conscience des choses journalières de la vie lui est revenue; si bien qu'aujourd'hui je ne crains pas de lui laisser voir des personnes discrètes, de bons amis tels que M. Somers, qui remarquait bien certainement l'innocence enfantine de ma femme, mais qui, par générosité et par compassion, font semblant de ne s'apercevoir de rien.

La première fois que M. Somers amena avec lui son fils. Je m'alarmai à l'idée de la sympathie naturelle qui pouvait naître entre Frédéric et Pauline. Hélas, pourquoi n'ai-je pas coupé court dès l'origine, à cet amour naissant? Mon

ami Somers m'eût probablement compris et aidé.

Mais par intérêt pour Pauline, qui vivait si isolée, et dans l'espoir que cette sympathie ne deviendrait pas un amour ardent, j'accueillis de mon mieux le jeune M. Somers.

Lorsque je m'aperçus que je m'étais trompé, il était trop tard : Je ne pouvais plus interdire à Frédéric l'entrée de ma maison sans faire, du moins en apparence, un affront à son père, et sans perdre l'amitié de tous les deux.

Quelle devait être la suite inévitable de ma faiblesse ? une demande en mariage, n'est-ce pas ? Cette pensée m'a effrayé pendant des mois entiers, et bien souvent elle troubla mon sommeil. En effet, depuis quelque temps ma pauvre femme semble devenir plus inquiète, plus agitée, et je tremble de voir son état s'aggraver. Le mariage de Pauline rendrait nécessaires des publications légales ; tout le monde lirait le nom de Thérèse Blompap, et apprendrait ainsi que Pauline n'est pas notre enfant.

Peut-être y aurait-il un moyen de dérober à ma femme la connaissance de ces publications ; mais ne faut-il pas hélas, qu'elle signe l'acte de mariage ? Le nom de Thérèse Blompap, qui ne manquera pas de frapper ses yeux, ne détruira-t-il pas l'illusion qu'elle a toujours conservée, et sur laquelle repose depuis quinze ans son bonheur, sa santé et sa vie ? Quel coup mortel pour elle et pour moi ! Je frémis pendant que ma plume trace ces terribles réflexions. Puisse mon ami Somers pardonner la douleur et le désespoir de son bon Frédéric à un homme qui a souffert si cruellement et qui est encore la victime d'un sort impitoyable ?

. . . .

M. Somers avait terminé la lecture du manuscrit. Mais son regard y restait attaché, et son esprit s'absorbait dans de profondes réflexions.

Au bout d'un instant il parut se réveiller comme d'un songe, se frotta les yeux, et regardant sa main humide :

— J'ai pleuré ! murmura-t-il. Triste histoire,

en effet. Malheureux Van Hoogveld, quelle vie ! Toujours veiller une malade ! Et je ne tenterais pas l'impossible pour empêcher que ce fatal dévouement ne fasse de nouvelles victimes ? L'acte de mariage ? Mais le bourgmestre est mon ami. Par bonté, pour prévenir des malheurs, il consentirait à tout pour nous venir en aide... oui, quelque ruse innocente... De cette façon Madame Van Hoogveld ne soupçonnera rien. Oui, oui... Mais ce nom malsonnant ? Thérèse Blompap ! Ah ! s'il n'y avait pas d'autre empêchement que ce nom ! mais il y a un nœud plus difficile à dénouer...

Il se leva, s'approcha de la porte, et cria à haute voix :

— Baptiste, Baptiste, apporte-moi ma redingote et mon chapeau ! Je veux sortir sur le champ.

— Me voici, monsieur ! répondit Baptiste.

M. Somers, s'habilla à la hâte et sortit en courant avec le manuscrit sous son bras.

VII

Deux heures plus tard, M. Somers quittait la maison de campagne de son ami et retournait chez lui tout pensif.

Au détour du chemin il aperçut de loin un jeune homme qui marchait la tête basse, et la démarche incertaine.

— Ciel ! s'écria-t-il, c'est mon fils ! Je le croyais à Gand, qu'est-ce que cela signifie ? Pauvre garçon il a l'air tout consterné. Comment recevra-t-il la confidence de ce secret ? Je dois être prudent. Aujourd'hui l'amour le rendrait aveugle ; mais s'il allait regretter plus tard... Je suis son père ; je dois y voir clair pour lui.

Tout en se parlant ainsi à lui-même il se rap-

procha de son fils et le tira de sa rêverie en lui disant.

— Tiens, tiens, Frédéric, c'est toi? que viens-tu faire ici?

— Oh! mon père, soupira le jeune homme d'une voix altérée, j'ai été très-loin sur la route de Gand, mais l'idée que je m'éloignais de ma Pauline me faisait trop cruellement souffrir. Présente à mes yeux, je la voyais implorer mes consolations et mon aide; elle pleurait, elle se désolait, elle était malade! Ma volonté a été la plus faible: j'ai lutté pendant longtemps, mais j'ai fini par succomber. C'est ici, où elle souffre, que je dois vivre; ailleurs l'air me suffoque... Ah! mon père, donnez-moi du courage, rendez-moi un peu d'espoir! je suis si malheureux que j'en perdrai l'esprit, soyez-en sûr!

— Allons, allons, mon fils, calme-toi, répondit M. Somers. Les choses ne sont peut-être pas aussi désespérées que tu le crois. Je viens de chez M. Van Hoogveld.

— Vous l'avez vu? vous lui avez parlé?

— Oui, et il y a du nouveau.

— Ah! Dieu soit loué, de bonnes nouvelles? s'écria joyeusement le jeune homme en sautant au cou de son père.

Mais celui-ci se dégagea de cette étreinte passionnée, et, prenant la main de son fils, lui dit d'un ton très-sérieux :

— Frédéric, je ne puis te faire part de cette nouvelle, bonne, ou mauvaise, comme elle peut l'être, à moins que tu ne me promettes d'y réfléchir avec le plus grand calme. Nous retournerons chez nous en nous promenant. Écoute attentivement et sans passion ce que je vais t'apprendre. Si tu dois te laisser emporter par les élans irréfléchis de ton cœur, je me tairai, et je remettrai l'explication à un autre jour.

— J'écoute, j'écoute, mon cher père, répliqua le jeune homme, en faisant un suprême effort sur lui-même pour maîtriser son impatience.

Lorqu'ils eurent fait quelques pas côte à côte dans le chemin de terre, M. Somers s'exprima ainsi :

— Frédéric, le mariage est un lien pour toute la vie. Une alliance que l'on contracte sous l'impulsion d'un amour irrésistible ne peut plus se briser lorsque l'amour s'en va, et que le bandeau tombe de nos yeux.

— Je le sais, mon père, dit le fils.

— Une des sources les plus fécondes des chagrins et des regrets de la vie, c'est bien certainement une union entre des personnes dont les positions sociales sont par trop inégales. Tu aimes Pauline, et tu aspires à sa main, mais n'hésiterais-tu pas à te marier avec la fille d'un... d'un aide-maçon ?

Le jeune homme regarda son père d'un air hébété ; il ne paraissait pas comprendre ce que celui-ci voulait dire.

— Il en est ainsi, continua M. Somers. Elle n'est pas la fille de M. Van Hoogveld, elle est

née à Beersel, près de Bruxelles, d'un pauvre manœuvre.

— Parlez-vous de Mademoiselle Pauline? balbutia le jeune homme.

—Oui, oui, de cette belle demoiselle, si spirituelle et si bien élevée. Cela semble t'étonner et t'attrister?

— Cela me surprend, mais cela ne m'afflige pas; non, non, Dieu soit loué! s'écria gaîment Frédéric. Ah! ah! maintenant je ne crains plus le baron Van Cortebach! C'est un ambitieux; il n'aime Pauline que pour sa fortune. Ce n'est pas de l'argent que je désire, c'est elle... Au contraire, lui prouver que mon amour est pur et désintéressé, être son protecteur, la rendre heureuse, sans autre récompense que sa douce affection! quelle existence enviable et bénie! Et, dussé-je travailler pour elle, comme je bénirais ce travail!

— Travailler? qui te parles de travailler? répondit le père. La question d'argent n'est pas ce

qui m'inquiète, mais son nom malsonnant : elle s'appelle Thérèse Blompap...

— Thérèse Blompap ! répéta Fréderic un moment interloqué. Thérèse Blompap !

Mais bientôt il secoua la tête pour chasser une idée importune, et répondit :

— Qu'importe le nom, mon père ; c'est la personne qu'il faut considérer. Ne connaissons-nous pas un banquier très-estimé qui se nomme Poulaupot ?

— Le nom ne fait pas grand'chose en effet, dit M. Somers ; mais si plus tard nos parents, nos connaissances, allaient à ce sujet...

— Oh ! mon père, comment pouvez-vous parler avec une pareille froideur ? s'écria Frédéric. Pauline Van Hoogveld, ou Thérèse Blompap, — peu m'importe — si elle devient ma femme, ne portera-t-elle pas honorablement et dignement votre nom ? quelle femme l'emporterait sur elle en intelligence, en douceur, en charmes de toute espèce ? Tout en elle ne respire-t-il

la pureté, la noblesse de cœur ? Si vous pouvez choisir dans le pays entier, voudriez-vous donner une autre femme à votre fils ? Vous me l'avez répété si souvent, mon père !

— C'est vrai, murmura M. Somers, à demi convaincu.

— Et maintenant, reprit le jeune homme, parce qu'elle serait pauvre ou de condition misérable, nous la repousserions, et nous la condamnerions à mourir de chagrin ? Notre cœur serait-il donc impitoyable, mon père ? Votre amitié, mon amour n'étaient-ils que mensonges ?

M. Somers, attendri, prit la main de son fils et répondit en la serrant tendrement dans les siennes :

— Frédéric, mon bon Frédéric, tu souhaites donc que Pauline, que Thérèse devienne ta femme ? Pour moi, je le désire du plus profond de mon cœur. Mais toi, as-tu bien réfléchi ?

— Oui, oui, mon père ; mon amour pour elle

est impérissable ; et maintenant que je sais qu'elle est pauvre, je me mépriserais moi-même si j'étais capable de changer.

— Alors je te dirai une chose qui n'est certainement pas de nature à affaiblir ta résolution. Thérèse n'est pas pauvre ; au contraire, elle recevra une dot considérable, et elle sera l'unique héritière des Van Hoogveld. Ce sont de bonnes nouvelles, n'est-ce pas ?

— Je n'en sais rien, mon père ; peut-être ? Cela m'enlève, dans tous les cas, un bien beau rêve... Mais Monsieur Van Hoogveld consent-il à notre mariage ?

— Il y consent, et il te le répétera lui-même. Il nous attend ; nous nous rendrons chez lui demain matin, aussitôt que...

— Demain ! demain, ô ciel ! Pauline sait-elle qu'un si grand bonheur nous attend ?

— Elle ne le sait pas, mon fils. Je devais d'abord connaître ta décision.

— Oh ! encore cette longue et triste nuit à

passer pour elle! Et si, dans l'intervalle, elle succombait à son chagrin?

— Elle est souffrante, en effet, mon fils.

— Malade, elle est malade, mon père! Et nous la laisserions souffrir jusqu'à demain, nous l'abandonnerions à son désespoir, sans consolations, tandis qu'un seul mot de notre bouche suffirait pour lui rendre la santé et le bonheur! quelle cruauté! Venez, venez, mon père, allons chez M. Van Hoogveld, courons: chaque minute qui s'écoule est un siècle de douleur pour ma pauvre fiancée.

Et malgré la résistance de son père, le jeune homme l'entraîna en avant, et l'embrassa, et le supplia tant et si bien qu'à la fin M. Somers, après quelques recommandations de prudence, se rendit à son ardent désir.

Ils disparurent tous deux entre le feuillage touffu des tilleuls qui bordaient l'avenue de la propriété de M. Van Hoogveld.

Quelques semaines plus tard, on célébrait

une noce joyeuse, quoique sans grand apparat.

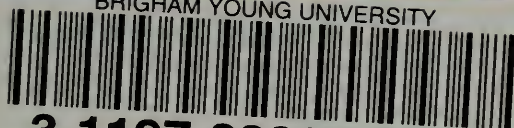
Et dans la soirée de ce beau jour, une mère à demi folle s'agenouillait, dans un moment de lucidité, devant l'image du Sauveur, et bénissait le bon Dieu qui avait permis que son enfant adorée fût si heureuse.



FIN

TABLE

Imp. Destenay, St-Amand.


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22300 6351

